

En hommage à Monseigneur Barthé

Myriam Montfort

UN MILITANT BRESTOIS

JEAN COLLÉ

1921-1944

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015



Au balcon de Kerfily

Collé Jean

Collection « APOTRES D'AUJOURD'HUI »

MYRIAM MONTEFORT

UN MILITANT BRESTOIS

JEAN COLLÉ

1921-1944

Préface de Mgr FAUVEL, évêque de Quimper.

Introduction par M. G. DUHAMEL, de l'Académie Française.

17878



PARIS (VI°)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

ÉVÊCHÉ
DE QUIMPER ET DE LÉON.

Quimper, le 11 novembre 1949.

Madame,

Je vous encourage volontiers à publier cette histoire d'un militant brestois qui fut, au milieu de ses camarades, un authentique témoin du Christ.

Depuis son entrée au collège Saint-Louis jusqu'à sa mort héroïque dans l'abri Sadi-Carnot, le sens de la charité chrétienne ne cessa de se développer en lui et d'enrichir sa nature déjà si comblée.

« Servir » est sa devise. Il la vivra à l'arsenal de Brest, où il est ouvrier dessinateur; au séminaire des vocations tardives, où il entre à vingt ans, riche de son expérience de travailleur. Il la vivra surtout en Allemagne, où il devient, avec l'abbé de Porcaro, l'apôtre clandestin des ouvriers requis. Par la section de J.O.C. qu'il y fonde, par son journal Le Trait d'Union, par ses visites dans les hôpitaux et les camps de prisonniers, par les contacts qu'il multiplie avec les Français exilés, il se révèle un véritable apôtre selon le cœur du Christ. Quel magnifique témoignage de cet apostolat on trouvera dans les lettres de ses camarades d'exil citées dans votre ouvrage. « Je l'invoque comme un saint », écrit l'un d'eux.

Refoulé par la Gestapo, il revient à Brest pour continuer à « servir » sous les bombardements, dans les dures conditions du siège.

Sa mort est celle d'un pur héros chrétien. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de traduction et de reproduction pour tous pays.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en décembre 1950.

qu'on aime. » C'est en voulant sauver les malheureux de l'abri Sadi-Carnot qu'il achève de donner volontairement la sienne.

Puisse votre livre prolonger longtemps chez les jeunes une si précieuse influence et faire naître en plusieurs le désir du sacerdoce.

*+ quelle
buc que de Guirapet et de Léon.*

SÉMINAIRE
DE VOCATIONS TARDIVES
DE NOTRE-DAME DE LOURDES
ET
SAINTE-THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS,
SAINT-JEAN, PAR CHANGIS-SUR-MARNE
(SEINE-ET-MARNE).

2 février 1950.

Madame,

Je viens d'achever la lecture de la biographie si émouvante de Jean Collé. Je le connaissais comme séminariste et savais sa magnifique conduite en Allemagne et sa fin héroïque, soit par les lettres qu'il m'écrivit et que malheureusement je n'ai point conservées, soit par le récit que ses parents me firent de ses derniers jours à Brest, mais j'ignorais ce que l'on pourrait appeler « les divines préparations », ce milieu de famille que votre étude nous fait entrevoir, cette adolescence tendue déjà vers le service de ses frères, soit dans le cadre de l'école, de la profession, de l'Action catholique ouvrière, soit dans le cadre plus intime de la famille et des amitiés.

Ceux qui l'ont connu en quelque circonstance de sa vie, qui ont été les témoins ou les bénéficiaires de son dévouement et de sa charité, aimeront à connaître d'une manière plus complète cette âme privilégiée que Jésus aima et qu'il appela au plus haut service et au sacrifice total.

Je vous remercie d'avoir recueilli pieusement ces pages, écrites par lui, ces témoignages de ses parents et amis, d'en avoir formé une gerbe qui ne manque ni de couleur ni de parfum.

Il est allé rejoindre tous ses frères du séminaire de Saint-Jean, prêtres et séminaristes qui, au cours de la grande épreuve qui les dispersa sur tous les champs de bataille ou dans l'exil et la captivité, donnèrent à Dieu, à la France et à leurs frères, le suprême témoignage d'amour, celui du sang : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Je souhaite à cet ouvrage la diffusion la plus large, persuadé qu'il suscitera des émules à celui qui restera pour nous un modèle de séminariste, d'apôtre, et que nous sommes fiers de compter parmi nos élèves.

Une telle vie et une telle mort ne devaient pas rester dans l'ombre. Merci de lui permettre ce rayonnement posthume; ce sera encore pour lui une manière de rester fidèle à son idéal : « SERVIR. »

R. Rieest
 Sup. du Sem. de 8 Jany

INTRODUCTION

Le monde chrétien choisit ses saints parmi la foule des âmes admirables qui se sont données sans réserve à quelque grande cause, celle de la foi, celle de la charité, celle de la contemplation pacifiante. Ce choix est guidé par les événements, par les courants d'idées, par la chance, qui se manifeste là comme en toutes autres conjonctures. Il y a beaucoup de méconnus, beaucoup d'oubliés.

Un siècle moins tourmenté que le nôtre aurait peut-être distingué, puis honoré ce jeune Jean Collé qui donna sa vie aux laborieux, aux malheureux, aux disgraciés de la destinée et à qui fut accordée la faveur admirable de mourir noblement, en plein élan, en plein enthousiasme, en plein amour, ayant fait, par vocation profonde, abnégation de ses forces et de son existence même.

Son sacrifice n'est pas vain : c'est la pensée de pareils hommes qui nous permet de subsister encore et de persévérer dans l'effort, au milieu d'un monde qui, sans nos jeunes héros, ne nous inspirerait que la honte et le désespoir.

R. Rieest
 de l'Académie Française

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANT ET L'ADOLESCENT

« Chante en danger, ris à la
peine. »

(Vieille devise bretonne.)

Brest, été 1921... Les derniers Américains ont fui la ville. Le commerce s'en ressent. C'est pourtant le moment que choisit M. Louis Collé pour s'établir. Il se rend acquéreur du restaurant et du bar Lombard, face les halles Saint-Louis, à l'angle des rues du marché Pouliquen et de la Mairie. Le travail ne lui manque pas, mais le lui fait pas peur. Couché très tard, debout dès l'ouverture des halles, il dort peu. Tant et si bien qu'en quelques mois, aidé, il faut le dire, réconforté aussi, par son admirable femme, il a la satisfaction de voir son affaire avancée, son commerce prospérer.

Jean naît, quatrième enfant d'une famille qui en comptera six. C'est dans une ambiance imprégnée de foi chrétienne, de travail, qu'il grandit.

Bébé, il fut assez souvent malade.

A quatre ans, il eut la diphtérie. On lui injecta une forte dose de sérum, ce qui lui donna des réactions très pénibles par éruptions cutanées; il fit une paralysie du poile du palais. Il fallut lui apprendre à marcher et à

parler. Il recommença en bégayant. Quelques semaines plus tard, la petite bande d'enfants allait en vacances au Landrais, sur la route de Plélan aux Forges (Ille-et-Vilaine). Le jour de l'Assomption fut jour de grande joie, car il redit « maman », et par la suite continua à faire des progrès. Lorsque, au retour des vacances, il entra à l'école de la rue Saint-Yves, il lui arrivait encore de bégayer. Certains enfants malicieux s'en amusaient; alors, sa sœur, Marie-Antoinette, plus jeune de treize mois, répondait pour lui et le défendait. On les voyait toujours ensemble. Elle le prit sous sa protection, comme si elle avait été son aînée, et s'en occupait comme une petite mère.

Depuis ce moment, ils furent inséparables.

Dès cet âge, Jean fit preuve dans ses souffrances d'une grande douceur et de patience, pour le bon Dieu qu'il aimait déjà beaucoup. Il faisait ses petites prières avec recueillement et craignait tout ce qui aurait pu lui faire de la peine.

Il eut ses petites faiblesses.

Après sa maladie, il resta très délicat et digérait mal certains aliments. Un jour, au dessert, on servit du soufflé au chocolat dont il était friand. Il en prit sans doute un peu trop, car la nuit suivante il eut une petite indigestion. Une autre fois, à la cuisine, remarquant sur le fourneau une casserole de chocolat, il la tira par la queue, essaye d'y goûter; il réussit simplement à se brûler la langue... Il était suffisamment puni.

Il devient bientôt tout naturellement, dira-t-il plus tard, élève au collège Saint-Louis en qualité d'externe.

A sept ans, il reçoit le bon Dieu pour la première fois.

Enrôlé dans la Croisade eucharistique, il est fervent, quoique lutin. Et M. Bellec, vicaire général de Quimper, nous dit : « Je m'occupais de la Croisade eucharistique et il en faisait partie; j'ai eu l'occasion de le connaître. J'ai gardé de lui le souvenir d'un enfant au caractère doux, franc, à l'âme claire et pieuse.

« J'ai su plus tard que cette pensée du sacerdoce lui était venue à ce moment-là et qu'il la devait en partie à la Croisade. »

Déjà, il comprend bien l'esprit de sacrifice et de renoncement, en union avec Jésus, pour les âmes; il en donne une preuve quand, à huit ans, il fait de nouveau la diphthérie.

Malgré ses grandes souffrances, il ne se plaint pas, et le docteur qui le soigne ne manque pas de s'en étonner.

Son père l'amuse avec le tic tac de sa montre, il la saisit, la garde et, quand il est seul, il étudie le cadran, suit le mouvement des aiguilles; quelques jours après, il la rend, expliquant comment, seul, il a appris à lire l'heure.

A cette époque, la période des vacances ramenait les enfants à la campagne : quelques jours à Montfort-sur-Meu (Ille-et-Vilaine) à l'aller, et au retour chez bonnemaman Collé, puis à Plélan-le-Grand, dans une maison située sur la route de Plélan à Saint-Melon, où les grands-parents Daniel se sont retirés définitivement.

A la fin du mois d'août, c'est la fête de grand'maman, pour laquelle chacun se mettait en frais et devait lui réciter compliment ou chansonnette, dont les auteurs étaient les enfants. Les répétitions se faisaient en plein air, assez loin pour que les joyeux échos ne parviennent pas jusqu'à la maison.

Le jour de la fête, pour clore la séance, ils offraient un petit cadeau préparé selon les idées qui paraissent les plus ingénieuses, et Jean n'en manquait pas.

Grand'maman excellait à faire les confitures et les sirops. Elle savait aussi les apprécier... Après avoir observé, étudié ses gestes, la petite bande prépare avec amour un sirop de mûres... Mais où le dissimuler en attendant de l'offrir? Le conseil se réunit. L'expérience manquant, ils décident de le cacher derrière un grand cadre, au-dessus de l'âtre. Hélas! une nuit, un bruit insolite provoque une grande émotion dans la maison... Que

s'est-il passé? On allume, on cherche partout; bientôt, en levant les yeux, ils aperçoivent de chaque côté du tableau le liquide brun et sirupeux qui s'épand doucement, au grand chagrin de tous. Bonne-maman dut se faire la consolatrice des désespérés, en attendant de leur montrer, le lendemain, bien au frais dans sa cave, les résultats de son labeur et de son expérience.

La chapelle Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus le voit, le 5 mai 1932, faire sa communion solennelle.

Peu après, pour la troisième fois, il contracte à nouveau la diphtérie. Souffrances nouvelles, même patience.

1932. — Les grands-parents Daniel dorment leur dernier sommeil. La caravane, pour les vacances, prend la direction du Cambout (Morbihan).

Les garçons prennent pension chez le bon curé. Jean va à la messe tous les matins, sert de répondant, communie. Il prend des leçons de latin. Les matinées se passent avec ses sœurs, chez une amie, pour les devoirs de vacances. L'après-midi, promenade. Un jour, raconte l'amie, nous restions occupés au jardin. Jean et ses sœurs acceptèrent d'écosser des petits pois; comme nous tardions à venir prendre le résultat de leur travail, Jean dit : « Pourquoi ne les mangerions-nous pas comme cela, il y aura ce soir moins de cuisine à faire... », ce qui fut décidé. Ils se mirent à manger les pois écosés; à notre arrivée, le plat, qui aurait dû être plein, était presque vide, il en restait à peine une poignée.

Il s'amuse, se détend avec l'abbé, dont il dira toujours la grande bonté.

Au retour de ces vacances, il eût aimé prendre la direction du Petit Séminaire. Sa maman entre dans ses vues, en parle à son père. Celui-ci refuse. Il semble croire qu'elle est pour quelque chose dans le désir de l'enfant et croit plus à une suggestion qu'à une vocation. — « S'il l'a, dit-il, il l'aura tout aussi bien à vingt ans. A cet âge, il comprendra mieux, sera libre et fera

ce qu'il voudra. » Il accepte qu'il fasse une nouvelle année de collège : après on décidera.

Il entre donc interne au collège Saint-Louis.

Pieux, intelligent, il laisse à ses professeurs des différentes classes la meilleure impression.

Pourtant, la première fois que Jean se présente au certificat d'études, il échoue. En classe, il avait été presque toute l'année premier ou deuxième de sa division. Son professeur était sûr de lui. Se laissa-t-il impressionner? Toujours est-il qu'il fut refusé. Il en était tellement navré qu'il n'osait pas approcher de la maison et restait pensif, accoudé au mur des halles Saint-Louis. Son frère finit par le convaincre de rentrer. L'année suivante, il fut reçu brillamment.

C'est à partir de cette époque qu'il acquit plus de maîtrise sur lui-même.

Jean continue le latin, mais devant le refus persistant de son père (1) de le laisser entrer au séminaire, en cours d'année il abandonne le latin, à l'étonnement de ses professeurs.

Ses condisciples ont de lui le souvenir d'un charmant camarade.

A M. le Supérieur du collège Saint-Louis, Jean a laissé « une parfaite impression. Travailleur, sérieux, et vivant avec cela. Il réalisait les conditions de ce qui pourrait s'appeler l'élève modèle ».

Puis ce furent les vacances avec la colonie de l'Armoricaine, sous la direction de M. Cozanet, aux Blancs-Sablons, dans un cadre merveilleux, face au grand large.

A la porte d'entrée, une belle statue de la Vierge entourée de galets accueillait les visiteurs.

Pour les jeunes gens, promenades aux environs et

(1) M. Collé avait comme excuse que sa mère, désirant le voir arriver au sacerdoce, l'avait envoyé dans un petit séminaire, alors qu'il n'avait pas la vocation. Il voulait que son fils ait une connaissance suffisante de la vie avant d'opter dans ce sens.

jeux sur la plage occupaient la plus grande partie de la journée. Ces bains de mer et de soleil pigmentaient l'épiderme et tonifiaient les muscles, mais après quelques semaines, les cheveux blonds de Jean étaient devenus presque blancs. A la fin des vacances, les jeunes gens étaient en forme pour reprendre les études.

Des photographies, prises à l'occasion des kermesses du collège et des promenades à Camaret, nous le montrent souriant; il le restera toujours.

Quoique jeune encore, Jean a aimé et admiré le prêtre qu'était M. Cozanet, deviné, puis compris son rôle de première importance près des jeunes. Et, un an après l'accident où cet abbé trouva la mort, passant sur ces lieux tragiques, Jean fit arrêter la voiture, et sur son invitation nous descendîmes tous pour prier à son intention. Les témoins furent frappés du recueillement ému des jeunes gens.

Sa quatrième terminée, ses parents envisagent de le garder près d'eux.

L'année suivante se passe à la maison. Il aide au commerce, s'adapte bien, se donne. Mais, dès qu'il a un moment de liberté, il se retire dans sa chambre, bricole, dessine. Devant ses essais, son père lui donne une chambre mansardée avec grande baie, au quatrième étage, l'autorisant à en faire « son atelier ». Jean y installe lui-même, à son goût, l'électricité.

Il s'y trouve heureux, loin de la foule et du bruit, se croit plus près du ciel.

Du dessin, il passe à la peinture. Il aime peindre et commence des reproductions d'après le grand peintre breton Jim Sevellec. A titre privé, il reproduit le *Pardon de Sainte-Anne-la-Palud* que ce maître avait peint dans la grande salle à manger, puis le *Marché de Quimper*, *La foire aux porcs*. Ses débuts étonnent, il reçoit de chaleureux encouragements. Il suit alors des cours aux Beaux-Arts et continue. Un tableau (120 x 80), reproduction de *Jérusalem dans le crépuscule et le Christ veillant*,

est offert à M. le Curé de Cambout pour son église, en souvenir des jours heureux qu'il y avait passés.

1936. — En juillet, mort de bonne-maman Collé.

Septembre apporte une consolation. Une tante ayant quitté Brest depuis seize ans vient y passer quelques jours. Papa invite famille et amis à une réunion. De Montfort, on accepte avec empressement. Il y a de si fortes amitiés. Les bambins sympathisaient entre eux autant que les parents. Dans le groupe, une fillette réclame :

— C'est à moi d'aller à Brest, je veux aller à Brest. Elle vient.

Au déjeuner, rompant l'entretien des aînés, elle demande la parole.

— Parce que, dit-elle, monsieur Collé, j'ai quelque chose de très grave à vous demander.

Chacun sourit en regardant la fillette.

— Tu as quelque chose de grave à me demander, ma mignonne; parle, je t'écoute.

— C'est que c'est très sérieux, reprend-elle.

— Tu as l'air sérieuse, en effet.

Les assistants la taquinant, elle écoute; et quand les malices s'apaisent :

— Monsieur Collé, je vous demande, quand je serai grande, de me marier avec Jean.

— Il m'est impossible de répondre pour lui et de lui. C'est à lui qu'il faut que tu t'adresses.

Alors, elle le cherche du regard et pousse un long soupir...

Entendant son nom, il avait quitté la table doucement, faisant celui qui n'entend pas, et semblait très intéressé à la desserte.

La fillette :

— Si vous dites oui, monsieur Collé, il voudra bien parce que je le veux..., etc.

Comme je faisais remarquer l'attitude de Jean à sa mère, elle dit :

— Oh! ce n'est pas lui qui dira une parole imprudente qu'il pourrait regretter plus tard.

Deux ans plus tard, au cours d'une promenade à Saint-Malo-Saint-Servan, au goûter, toute la bande réunie, je racontais à une amie la demande en mariage qui nous avait tant amusés. Jean prit encore la fuite. Cette amie dit à la « soupirante » :

— Il est gentil, Jean ?

— Je l'aime, répond-elle, et avec quel regard!

Cette dame disait :

— Elle en avait plein les yeux.

Lorsque j'appris son entrée au séminaire, je m'informai de la réaction chez la fillette.

— De lui, cela ne m'étonne pas, dit-elle simplement.

Quelques semaines après le douloureux martyre de Jean, rencontrant la charmante fillette, je lui parlai de l'ami d'enfance. La petite fille aux yeux bleus et aux lourds sévignés de jais était presque jeune fille; de longues tresses noires couronnaient son front, les yeux étaient devenus pers. Après un long silence, elle se mit au piano, et sous ses doigts montèrent, douces et mélancoliques, les notes d'un cantique. Leurs âmes se rejoignaient pour louer la Vierge.

Sera-ce le commerce qui absorbera ses grandes qualités ? Non, mais cette interruption d'un an a pour effet de l'orienter dans une voie nouvelle. Il entre à l'école professionnelle Saint-Louis, où, d'emblée, il s'avère supérieur. Brillant en classe, il excelle à l'atelier. Le dessin industriel révèle un coup de main, une adresse remarquables. Mais, ni le dessin, ni les travaux précis d'ajustage n'épuisent son jeune talent. Il peint d'après nature maintenant, et ses toiles étonnent connaisseurs et professionnels : *Sous-bois de la forêt de Paimpont, Une battue au sanglier avec cavalier* — même site, *Le portrait du R. P. Ange Leproust*, fondateur des Augustines de Saint-

Thomas de Villeneuve (1), *Le Christ avec un troupeau de brebis...* Et de nombreux dessins humoristiques de Pitche prouveraient, s'il en était besoin, que Jean n'était pas un morose compagnon.

1937. — A Paris, Exposition universelle et dixième anniversaire de la J.O.C.

Fête de nuit et messe au Parc des Princes. Réunion de quatre-vingt mille jeunes. Il s'y rend avec la section de l'école professionnelle Saint-Louis et du patronage des Carmes. S'il jouit de l'Exposition, la fête de la J.O.C. provoque chez lui un enthousiasme qui marque dans sa vie d'adolescent. Il s'en ouvre dans une lettre qu'il écrit de Paris le soir même et qui fut conservée longtemps par la personne à qui elle fut adressée. M. Collé, venu en visite, disait son étonnement de n'avoir pas encore reçu de nouvelles; la lettre lui est présentée. « Je l'envoie pour l'Exposition, il n'en dit mot », s'exclame-t-il.

En effet, c'était le récit vibrant des cérémonies diverses de la J.O.C., et Jean laissait transparaître son âme, tendue vers cet appel du Christ à la conquête de ses frères.

La destinataire de la lettre songea : « Il semble plus fait pour le sacerdoce que pour la marine. » Mais sachant les exigences du père, elle n'osa communiquer son impression.

Recevant la visite de Jean, quelques semaines plus tard, elle fit allusion à sa pensée. Il répondit d'un geste évasif et garda le secret du roi.

A plusieurs reprises, il va entre temps passer quelques jours à Paimpont. Il aime la forêt, la solitude, les étangs, la grotte, s'intéresse aux travaux des champs et y participe, aide à faire le cidre. Il peint...

Le patronage Saint-Louis est très fréquenté des jeunes Brestois. Le directeur vient faire une visite à la maison,

(1) Congrégation hospitalière, enseignante et missionnaire.

invite les fils et obtient l'autorisation des parents. Mais il s'y fait un apostolat profond, et Jean avoua que les lectures choisies et appropriées l'avaient aidé à garder sa vocation.

S'il apprécie l'œuvre, il y fait aussi du bien :

« Au patronage Saint-Louis, Jean possédait déjà tout jeune un tempérament à la fois ardent et réfléchi. Toujours souriant et d'humeur égale, il savait se faire apprécier de tous ceux qui l'approchaient.

« Il fut aussi sportif, militant dans l'équipe première de l'« Armoricaïne de Brest », où il a laissé le souvenir d'un parfait camarade.

« Bien que la vocation à laquelle il se destinait ne nous permit pas toujours de le comprendre entièrement (1), il savait cependant se mettre au diapason de ses camarades et ne détestait pas de faire quelques bonnes farces lorsque l'occasion se présentait.

« Il nous a laissé le souvenir du parfait chrétien, et c'est cette simplicité et ce rayonnement qui ont fait de lui une des figures légendaires de notre patronage.

« JEAN EUZEN. »

Le 20 janvier 1938 il écrit : « En ce moment, au collège, des ouvriers spécialisés de Nantes installent de nombreuses machines qui permettront d'assurer le blanchissage et le repassage. Notre professeur de dessin, ayant remarqué dans leur outillage une machine (cintreuse à froid) dont l'école professionnelle aurait besoin pour de nombreux travaux, me chargea d'en relever les plans pour que les élèves puissent en faire une neuve. Pendant les deux jours, j'ai travaillé dans les courants d'air, ce qui m'a valu de garder le lit pendant huit jours avec une forte angine.

« Absent depuis un mois, je viens de passer vingt

(1) Parce qu'il allait à tous indistinctement.

jours en Italie. C'est merveilleux mais fatigant. Dès notre arrivée, après un voyage de trente heures, nous avons été reçus à Rome par l'Office touristique italien qui nous a conduits en autocar dans nos hôtels. Le lendemain nous avons visité Rome, ses ruines, ses catacombes, ses riches monuments, ses fontaines, ses beaux palais, ses églises, surtout celle de Saint-Pierre du Vatican, pouvant contenir quatre-vingt mille personnes, ses belles avenues et ses promenades dominant la ville. Nous y sommes restés jusqu'au 25 décembre, puis nous sommes allés à Naples et Pompéi, remarquable par sa ville antique et son Vésuve fumant. Dans ces contrées où fleurissent l'olivier et l'oranger, l'hiver est un second printemps. Nous sommes remontés à Pise, célèbre par sa tour penchée, puis à Florence, ville aux vieux ponts et aux anciennes fontaines. De là, nous avons rejoint la ville en escalier : Gênes, avec son grand port, sa belle rade et son cimetière, le plus riche du monde. Dans ce cimetière, des milliers de tombes sont surmontées de sculptures (grandeur réelle) représentant différentes scènes. Ici le défunt est sur son lit d'agonie, entouré de toute la famille : bébé, enfant, homme, femme, tous dans des attitudes de tristesse, soit à genoux, accrochés au lit ou baisant les pieds du mourant. Plus loin, c'est une vieille grand'mère, au costume de dentelle de pierre, entourée de ses petits-enfants. Ailleurs, la Mort avec sa grande faux sépare brutalement les jeunes époux. Et plus on regarde, plus l'admiration grandit. Il faudrait au moins un jour entier pour visiter ce cimetière. Ensuite, nous sommes allés à Turin, dernière ville du voyage. Comme propreté et modernisme, c'est cette ville qui m'a le plus surpris. Quand il pleut, on peut s'y promener sans crainte d'être mouillé. On y trouve une maison aux lignes fines et modernes de vingt-quatre étages, un vrai gratte-ciel. Surmontant un édifice public, une flèche pareille à une aiguille s'élance dans le ciel à une hauteur de cent quatre-vingts mètres. Dans la prin-

avons lié conversation et nous nous sommes arrêtés à Vouvray pour déjeuner. Nous avons goûté leur vin renommé et sommes repartis deux heures après. Ils venaient de Paris et allaient à Nantes passer leurs vacances. Ils devaient coucher le premier soir à Orléans, ils n'ont pu trouver de chambre et sont venus jusqu'à Meung en s'arrêtant dans tous les hôtels, pour coucher, faute de mieux, dans une salle de cinéma. Je les ai quittés à Chinon et je me suis de nouveau retrouvé tout seul sur la route. Après deux cent vingt kilomètres, je me suis arrêté à Saint-Mathurin, vingt kilomètres avant Angers. A l'hôtel, j'ai pris la dernière chambre, et le lit ne valait pas celui de la veille ou des jours précédents. Le lendemain matin, je reprenais la route pour Châteaubriant. Après déjeuner, je me suis promené dans la ville et je suis reparti pour Le Cannée. Cette journée a été mauvaise. La pluie n'a cessé de tomber pendant plus de cent kilomètres. Heureusement que c'était une petite pluie fine, mais pénétrante tout de même. L'après-midi l'atmosphère était lourde et, le long de la route, je me suis arrêté dans une ferme pour boire un bol de lait, et suis allé, avec la bonne vieille fermière, traire les vaches. Alors, je me suis souvenu de vos belles vaches, de leur bon lait, de leur beurre et surtout du fromage mou... J'en ai encore le goût dans la bouche. Et je suis reparti, laissant de nouveau cette ferme derrière moi. Vers dix-neuf heures, j'étais au Cannée. C'est avec joie que j'y ai posé les pieds, car cela me faisait quatre cents kilomètres en deux jours. C'est un record, je ne l'avais encore jamais fait.

« Je compte rester ici me reposer et faire de la peinture; j'ai retrouvé mes livres envoyés par maman. J'en aurai besoin, car, cette année scolaire, j'aurai de nombreux examens à passer; ici, c'est l'endroit propice, j'y trouve à souhait le calme, la solitude. Certain jour, on entend seulement quelques coups de canon du camp de Coëtquidan. »

2 septembre 1938.

« Encore quelques jours et adieu les vacances. Tout a une fin. Lundi prochain, je quitte Le Cannée pour passer trois jours à Saint-Malo (1) et je serai sans doute dans le courant de la semaine à Brest.

« Maman viendra lundi prochain, elle prendra mes bagages et je continuerai seul ma route.

« Le raisin doit être presque mûr et les vendanges approchent. Quel plaisir j'éprouverais à vendanger ! Hélas ! ce n'est pas encore pour cette année, mais je ne désespère pas pour les années futures... »

Il passe encore quelques semaines à l'école professionnelle, puis il écrit :

« Je suis rentier. Depuis le 22 décembre, je reste à la maison pour subir l'examen de dessinateur à l'Arsenal. Comme je ne puis le passer avant mes dix-huit ans, j'ai jusqu'à la mi-juillet pour m'y préparer. »

*
* *

Au fait, pourquoi ne pas le présenter en passant ? Il a dix-huit ans. Au physique, c'est un beau jeune homme, svelte, d'allure souple, aux cheveux presque blonds, naturellement ondulés, qui, rejetés en arrière, dégagent un front vaste et droit. De longs cils encadrent ses yeux rieurs... En bref, un visage éminemment sympathique, mais d'où l'énergie n'est pas exclue... Il parle avec mesure, en regardant bien en face son interlocuteur, avec cette insistance combien attachante du jeune homme qui n'a rien à cacher ni à craindre... Au moral, « un type » toujours calme, maître de lui, joyeux et vivant, sachant ce qu'il veut, c'est un entraîneur irrésistible.

(1) Au cours d'une promenade à Dinard, revenant du couvent des Capucins et parlant de ses anciens désirs abandonnés, il dit : « Pour cela, il faut commencer jeune et puis être tellement sûr de l'appel de Dieu ! »

30 septembre 1939.

« Excusez-moi d'être resté muet si longtemps. Depuis plusieurs mois, je préparais mon examen d'entrée à l'Arsenal. Je l'ai passé avec succès le 12, et depuis ce matin je suis dessinateur mécanicien à l'Arsenal. Les épreuves étaient dures; sur sept présentés, nous ne sommes rentrés que deux. J'en suis très content. Je touche environ sept francs de l'heure et nous faisons, la semaine dernière, soixante heures. »

Admis à l'Arsenal (Constructions navales) en qualité de dessinateur, il n'y restera pas longtemps.

Le jour de la déclaration de guerre, en esprit de pénitence, il prend la résolution de ne pas prendre de sucre tant que dureront les hostilités. Et il tint bon jusqu'au bout, malgré la faiblesse et la souffrance.

C'est la débâcle, l'armistice, l'entrée des premiers occupants qui, pendant cinquante mois, vont de leurs bottes marteler le pavé brestois. Jean n'a que dix-neuf ans et n'est pas encore titulaire; il est licencié. Son chômage sera de courte durée. Il fonde, avec André Le Poutre, comme lui dessinateur à l'Arsenal et ancien de l'École professionnelle Saint-Louis, un petit atelier d'artisans. Un autre jeune Brestois, reporter de *L'Ouest-Éclair*, Georges Bernard, qui devait tomber en décembre 1941 sous les balles allemandes au Mont-Valérien, va les interviewer. Voici une partie de l'article :

« INITIATIVE », mot d'ordre des jeunes

« *Fabrique de jouets* »

« C'est un tout petit atelier, presque aussi petit que les ravissants objets qui sortent des mains habiles de nos deux associés... »

« Il est situé dans une ruelle de Kérinou, 161, rue Jean-Jaurès. »

« Là, dans ce petit coin, assez difficile à « dénicher »

au milieu de mille objets de toutes sortes, outils, plaquettes de bois, jouets en cours de fabrication, règles, compas, etc., le tout méticuleusement rangé et soigné, deux jeunes gens, deux artistes, travaillent. Nous vous présentons :

« MM. André Le Poutre et Jean Collé. »

« Une excellente idée : ayant quitté l'Arsenal, nos deux amis se mirent au travail; ils aménagèrent un petit atelier, l'outillèrent avec soin, achetèrent les matériaux indispensables : bois et peintures, puis commencèrent. »

« Il y a quinze jours qu'ils scient, découpent, poncent, montent, ajustent morceaux et plaquettes; il y a quinze jours que, patiemment, ils s'escriment sur de minuscules objets, et leur effort est récompensé. En quinze jours, ils ont fabriqué quatre studios, six lits, trente-huit fauteuils, dix-huit tables, et six armoires et buffets sont commencés. »

« Dans un petit local qu'ils ont nommé « atelier de peinture », les jouets terminés sont alignés sur une table. Les couleurs bleues, vertes et roses dominent. Il y a de jolis fauteuils à la forme aérodynamique, des cosys ultra-modernes dont le divan est en cretonne à fleurs, de mignonnes tables rondes, des chaises, des lits. Tout cela a une telle ressemblance avec la réalité que nous nous demandons un moment si nous ne sommes pas chez Gulliver. »

PROJETS

« Les deux jeunes artisans nous ont fait faire le tour du propriétaire. Ils nous ont montré la scie électrique, la boîte aux outils, le classeur de plans, car, il faut le dire à leur honneur, les plans sont faits par eux. Non seulement ils fabriquent, mais ils créent. »

« Ils nous ont expliqué comment chaque jouet est collé et pointé. Ils nous ont fait éprouver leur solidité. »

« Ils ont également une forge, en miniature — tout est petit dans ce petit atelier. C'est un jouet « forge »

acier » qui leur rend de grands services, car certains objets, tels que les portemanteaux de leurs armoires, sont en fer.

« Tout en nous expliquant cela, nous avons devisé gaiement. A notre âge, on est toujours optimiste. Nos deux amis ont des projets. Tout d'abord la fabrication de jouets d'un autre genre est envisagée. Car ceux-ci approchent plus de l'objet d'art que du jouet.

« Ensuite, ce sera la vente de leurs œuvres dans les magasins pour Noël. Il y aura moins de sucreries — ah! ce rationnement! Les gosses ne seront pas trop privés; cette année ils auront ces charmants joujoux aux couleurs de guimauve.

« Enfin, en artisans prévoyants, ils ont imaginé la fabrication non pas de jouets, mais d'objets ménagers. Rien ne les prendra au dépourvu, tout est envisagé dans ses moindres détails. Voilà une belle initiative.

« C'est sur cette pensée que nous avons pris congé de MM. A. Le Poutre et J. Collé, ex-dessinateurs, maintenant artisans du bois. C'est une belle initiative qui mérite d'être citée en exemple; évidemment, elle n'est pas dans les moyens de tous, mais nous l'avons choisie parce qu'elle a de l'ampleur, parce qu'elle montre bien que les jeunes Français ne sont pas si abattus qu'on le dit ou qu'on le croit; qu'au lieu de se laisser aller à un doux farniente, ils ont réagi, qu'ils cherchent, qu'ils inventent du travail.

« Les jeunes ont compris que leur mot d'ordre est :
« Courage et initiative. »

« GEORGES BERNARD. »

Brusquement, au bout de six mois, Jean annonce à son associé qu'il va le quitter. Que s'est-il donc passé? Il l'explique dans une lettre :

26 août 1941.

« Bien chère tante,

« Eh oui, c'est Jean qui donne signe de vie!

« Depuis bien longtemps, tu n'as pas vu, ou presque pas, la couleur de mon encre. Il y a à peu près un an tu aimais lire, comme tu le disais si bien, mon journal. Est-ce la censure, la rareté du papier ou le prix du timbre qui ont subitement arrêté le bavard?

« Je ne le crois pas, j'en suis même certain. Le manque de temps en est plutôt la cause. Je préfère aussi écrire rarement, mais longuement. Autrefois, à l'école, le professeur nous répétait bien souvent de faire un plan au début de chaque devoir. Je me rappelle la leçon et je la mets à profit.

« Voici donc le plan de ma missive :

« 1° mon travail depuis l'occupation;

« 2° le récit d'un bombardement;

« 3° mes idées pour l'avenir.

« Mon travail depuis l'occupation? — Bien des fois tu t'es demandé ce que j'étais devenu. Tu as vaguement entendu parler d'une fabrique de jouets, d'un associé sans avoir jamais eu de précision.

« 1^{er} juillet 1940, Jean Collé, dessinateur aux Constructions navales, est, comme ses nombreux camarades, remercié de l'Arsenal. Jusqu'au 13 novembre, Jean se promène, ravitaille Kerfily (1), donne un coup de main ici, puis là, ne fait en réalité aucun travail fixe et quelquefois s'ennuie.

« Puis, un beau jour, Jean apprend qu'un de ses camarades, se trouvant dans le même cas que lui, bricole dans le petit atelier de son père. Il va lui rendre visite et lui donne tout de suite un coup de main. Le lendemain, puis le surlendemain, le bricolage à deux continue. Ce sont des chaises, des fauteuils, des tables, des

(1) Où sa mère s'est « réfugiée ».

buffets, des lits, des armoires, des cosys. L'idée leur vient de s'associer. Quelques démarches, quelques formalités, et le 6 décembre l'affaire prend vie et démarre.

« Elle se nomme « Blondine », fabrique de jouets et boissellerie. — Les deux amis ont pris un mousse, puis un ouvrier. Peu à peu l'outillage s'est monté, moderne et composé de machines américaines. Au début du mois de mai la fabrique a évacué Brest et est allée s'installer à Argenton, à trente kilomètres. En neuf mois, nos deux compères ont obtenu comme résultat environ 55.000 francs d'objets vendus et 20.000 francs en stock ou en cours de fabrication. Mais un beau jour Jean annonce à son associé qu'il va quitter l'affaire. Celle-ci étant lancée, un seul patron suffira pour la bonne marche future.

« Le récit d'un bombardement. Jeudi 24 juillet 1941. — J'arrivai de bonne heure d'Argenton. La matinée a été calme, aucune reconnaissance. Vers les deux heures un bruit confus de moteurs. Les Brestois, habitués, n'y prennent garde.

« Quelques secondes... Un sifflement aigu... Boum! La terre tremble, une bombe vient de tomber sans avertissement de sirènes, sans intervention de D.C.A.

« Panique dans les rues remplies de monde; c'est l'heure d'ouverture des magasins. Le canon tonne et d'autres engins explosifs tombent. Le cœur de la ville est touché à trois ou quatre reprises. Les bombardiers passent en formation de combat. Il y en a une trentaine, divisés en deux groupes. Quelques minutes et tout rentre dans l'ordre. Ce passage n'est qu'un avertissement pour la population. Vingt minutes de calme et le tonnerre gronde à nouveau. Le ciel est rempli par les tirs de barrage de flocons noirs, blancs et roses; de temps à autre, les mitrailleuses crépitent. Dominant cet enfer, les lugubres sifflements se font entendre à intervalles très courts. Que ce bruit est terrible! Le début est un

miaulement, la fin rapide, un hurlement suivi d'un épouvantable fracas : les toits sont crevés, les charpentes voltigent, les murs, soufflés, s'écroulent. Tout cela suivi d'une poussière et d'une fumée noire, épaisse et âcre. L'eau fuit, le gaz est coupé, l'électricité manque. Et cela dure pendant près de deux heures.

« Notre quartier Saint-Louis a bien souffert. Depuis le début, il faut compter une trentaine de points de chute.

« Ce jeudi 24, une bombe d'un chapelet de quatre est tombée derrière le café voisin de chez nous. La maison est détruite, un mort, trois blessés. Nous n'avons perdu que notre chat Négus et un carreau. La petite sainte Vierge en porcelaine, scellée dans le mur, nous a protégés.

« Ce fut, ce jour-là, une attaque massive : trente-six bombardiers escortés d'une soixantaine de chasseurs. Les assaillants ont perdu dans le ciel de la région environ trente appareils, les défenseurs une vingtaine.

« Résultat sur la ville : près de deux cent cinquante tués.

« Mes idées pour l'avenir. Voilà le plus important des trois sujets.

« Tu apprends plus haut que je quitte les jouets « Blondine ». Ce n'est pas par suite d'une dispute ou d'un manque de confiance envers mon associé. Je l'estime beaucoup.

« Il est de quelques mois plus jeune que moi. Marié depuis plus d'un an, il va bientôt être père de famille. Nous nous sommes connus au collège, puis à l'école professionnelle. Nous avons ensemble préparé notre entrée à l'Arsenal et nous nous y sommes retrouvés dessinateurs dans la même salle. Il est habile dans son métier et possède en main une carrière intéressante s'il veut faire prospérer l'affaire.

« Depuis le 15 mai, je l'ai prévenu que la destinée de la fabrique est entre ses mains. Les débuts ont été entre-

pris dans des difficultés et des circonstances pénibles : manque de matières premières, transports difficiles, expéditions supprimées. La suite, une fois le temps normal revenu, n'en sera que plus facile. Lancer une affaire viable dans de telles circonstances, sans directives ni conseils, n'est pas une petite chose.

« Je le quitte donc à la fin de ce mois. Septembre sera pour moi un mois de repos. J'irai passer quinze jours à Paimpont, je verrai tante à Montfort et ensuite m'arrêterai à Granville.

« En octobre, je compte entrer au collège Saint-Louis comme surveillant (décidément elle m'attire, cette maison).

« Le sous-directeur m'a offert cette place. « Tu y seras bien, m'a-t-il dit, tout en surveillant tu pourras travailler et préparer ainsi ton entrée au séminaire. »

(Voilà le grand mot lâché, et enfin avoué au grand jour, ce désir qu'il caressait en secret.)

« Et voilà mes idées pour l'avenir :

« Depuis bien longtemps, j'y pense. J'ai attendu mes vingt ans pour en parler. Cette attente m'a permis de voir et d'étudier pas mal de choses.

« J'ai vu la jeunesse, ses occupations. J'ai vu l'ouvrier, ses devoirs, et je vois maintenant le patron, ses responsabilités. Il y a du travail à faire dans chaque branche, et chaque branche a besoin de remèdes.

« Je te demanderai de penser à moi dans tes prières. Dans quelques semaines, je franchirai le seuil d'une nouvelle vie. Dieu m'accordera, je l'espère, les grâces nécessaires pour répondre à ma vocation.

« Je t'écris ces mots de l'atelier de peinture, transformé, la journée terminée, en salle à manger, puis en bureau.

« De ma fenêtre (n'oublions pas qu'il écrit d'Argenton), j'ai une vue ravissante sur le port. A travers les branches d'un arbre, j'aperçois la route de Ploudalmézeau, la digue, la cale, quelques bateaux à sec, puis des

villas reposantes, les dunes sur lesquelles sèche le goémon noir ou blanc, des rochers, au loin la mer et encore plus loin, par temps clair, Ouessant.

« Le soir venu, je déplie mon lit dans l'atelier de montage. Et la semaine se passe ainsi. Quand arrive le samedi soir, j'enfourche bien vite mon vélo et appuie sur les pédales pour courir en un temps record les vingt-six kilomètres me séparant de Kerfily.

« N'oublie pas ce que je te demande plus haut... »

* * *

Un de ses amis raconte : « Un fait m'avait particulièrement frappé lorsqu'au début de nos travaux en équipe nous avons demandé à chacun de dire simplement comment il avait été mené au séminaire... autrement dit lorsque nous avons dévoilé chacun à notre tour l'histoire de notre vocation; Jean Collé nous dit ceci :

« J'avais monté avec un camarade une petite usine de jouets qui marchait très bien. *A ce moment*, pas la moindre chose en ma vie, puis un jour, passant en bicyclette devant une église, cette idée subitement me vint, sans que je sache pourquoi : qu'est-ce qu'un prêtre ? Il faut que je le sache; pourquoi pas ne pas t'arrêter ici et le demander au curé de cette église auprès de laquelle tu passes ? Et au fond, ajoutait-il, j'avais le vague sentiment qu'il y avait derrière cela une autre aspiration, le « Pourquoi pas toi ? » classique que tout appelé a entendu. »

« Et il obéit à l'impulsion si brusque de la grâce, descendit de sa bicyclette et demanda le curé de ce village (1), de cette église rencontrée providentiellement.

« J.-M. QUOIST. »

(1) Ce village breton s'appelle Guissény. Le prêtre que Jean trouva était M. Lespagnol, ancien directeur du patronage des Carmes. Ils eurent ensemble un long entretien; en le quittant, la résolution de Jean s'était affermie.

Il décide de s'en ouvrir, sans plus tarder, à son père... Ce fut pour M. Collé un rude coup, mais pour qui connaît l'homme, la réponse qu'il fait à Jean ne laisse aucun doute.

Ce n'est pas, en définitive, au collège Saint-Louis qu'il ira, mais dans un séminaire :

« ... Je pars demain soir pour Changis-Saint-Jean. Cette école spéciale pour vocations tardives sera le meilleur endroit pour préparer l'entrée au Grand Séminaire. Bien située, auprès d'une rivière, elle se trouve en Seine-et-Marne, sur la ligne de Paris-Est, Château-Thierry, environ à une heure de la capitale.

« Chaque élève possède une chambre avec électricité, eau courante, chauffage central.

« L'ambiance ne sera plus la même que celle du collège. Je dois cette place de choix à M. Belbéoch, directeur du patronage. Pendant mon absence, il a travaillé et s'est dépensé pour moi.

« Je vous demanderai de penser à moi dans vos prières.

« JEAN COLLÉ. »

CHAPITRE II

CHANGIS-SAINT-JEAN

« C'est avec le Christ que je fais route, et je marche les pas dans ses pas; c'est lui mon guide et le flambeau ardent qui éclaire ma voie... »

(Saint CYPRIEN.)

2 novembre 1941.

« Il est trois heures et demie du matin. Le ciel est couvert de nuages, pas de lune, pas d'étoile, le vent souffle, il fait froid. Je suis dans une ferme avec deux autres séminaristes. Le feu ayant été mis à plusieurs meules de blé, l'autorité occupante, comme punition, oblige les hommes valides à monter la garde. Ce n'était pas suffisant de le faire à Brest, il a fallu « atterrir » ici pour continuer. A côté de nous, dans les champs voisins, huit meules dorment du sommeil de la paix. Je viens de prendre la relève et fais le clown, à la volonté de ces messieurs nos collaborateurs. Auprès de moi, mes deux camarades se reposent. De temps en temps, il faut mettre son nez dehors et faire une ronde. En quinze jours, j'en suis à mon second tour. J'ai appris hier que nous avons une troisième ferme à quatre kilomètres cinq

cents du séminaire. Il faudra y aller plus souvent, et c'est loin. Décidément, je crois qu'ils veulent notre peau. Enfin, à la volonté de Dieu ! Nous l'acceptons avec le sourire, en vrais philosophes.

« Étant resté muet pendant plus d'un mois, tu as peut-être pensé que je m'étais trompé de maison et que j'avais dû entrer dans un cloître ou dans une Trappe.

« Console-toi, je suis bien vivant au séminaire.

« Je t'ai fait attendre, mais j'ai voulu, avant de t'écrire, avoir bien commencé l'année et m'être mis, une fois pour toutes, d'accord avec le bon Dieu. Je terminai, la semaine dernière, la retraite de rentrée qui dura trois jours. Elle fut prêchée par Mgr Dage, vicaire général de la cathédrale de Reims.

« Comme c'est consolant de démarrer après un tel départ, après ce profond face à face avec le Maître. L'âme s'est dégagée de tout le passé et la voilà remise à neuf, remplie des grâces de l'Esprit-Saint et forte pour regarder l'avenir. J'ai mis tout mon espoir, toute ma confiance entre les mains de la Très Sainte Vierge et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. N'est-ce pas le meilleur bouclier que je puisse trouver pour déjouer les embûches des jours futurs ?

« Nous sommes en ce moment quarante-neuf séminaristes. Il y en a de tous les coins de la France : Bretons, Normands, Alsaciens, Lorrains, Parisiens, Marseillais. Il y en a trois ou quatre de plus de trente ans. Les deux derniers arrivés sont deux frères polonais. Nous sommes cinq Bretons, mais je suis seul du Finistère. J'ai trouvé un ancien Brestois de mon âge et ayant passé, comme André et moi, ses vacances en colonie. Dès les premiers jours, il m'avait semblé reconnaître un autre jeune, mais sans être certain. Au bout de huit jours, je lui fis part de mes doutes, et, en effet, c'était un Parisien venu en 1938 travailler à Brest pour la construction d'un bateau. Le soir, dans ses moments libres, il venait assister à notre cercle d'étude de la J.O.C.

« Le monde est quand même petit !

« La correspondance est entièrement libre. Le règlement n'est pas bien sévère. Notre devise est : silence, travail, prière. Nous avons huit heures de sommeil. Tous les matins une demi-heure de méditation, puis la sainte messe.

« Avant le petit déjeuner, nous faisons notre ménage ; après, nous allons en étude, puis en classe. Avant le déjeuner, dix minutes d'examen particulier et classe de chant. Le soir, chapelet, lecture spirituelle, visite au Saint-Sacrement et Salut. Nous nous couchons à dix heures un quart, après la prière du soir. Nous passons nos études dans notre chambre, et voilà notre journée : elle est bien remplie.

« Les débuts, malgré le départ rapide, n'ont pas été bien durs. J'ai quitté la Bretagne pour la Brie. Brest, Kerfily, Argenton, tout cela est loin. Plus de vie bruyante, plus de *Ty an discuiz* (1), plus de dune, plus de rocher, plus de mer. Le paysage a bien vite changé.

« Ici, c'est le calme. Les grandes plaines, les quelques arbres, la Marne paresseuse, tout dort. Les habitants ne sortent presque pas de leur demeure, cela manque de mouvement.

« Je suis assez souvent obligé de demander des livres et du linge oubliés dans mon départ précipité. J'ai reçu il y a quinze jours un colis de tante Maria. Il contenait une matière très rare, près d'un kilo de beurre et une boîte de sardines. Je suis dans la manche de la bonne tante. Je lui ai répondu aussitôt la réception en lui exprimant tous mes remerciements et ma joie d'un tel cadeau. L'emballage était heureusement bien fait.

« Les lettres que je reçois de maman, c'est toujours papa qui les commence. Il n'en met pas bien long, mais cela est suffisant. Je vois par là qu'il pense à moi. Il me

(1) Maison de tout repos.

répète presque toujours de ne pas hésiter à lui demander ce qui me manque.

« J'ai pris la résolution de ne jamais rien demander, à part le strict nécessaire, livres, linge ou médicaments, car je sais très bien que, vu la crise, il est actuellement difficile de trouver bien des choses.

« Excuse-moi si mon écriture n'est pas très jolie : il fait bigrement froid. Je ne peux pas réussir à me réchauffer les mains. Nous avons eu de la neige les 29 et 30 octobre : je n'avais jamais vu cela en Bretagne. L'hiver s'annonce rude, et pas de chauffage en perspective. A partir d'aujourd'hui, le pain est encore diminué : trois rondelles par jour, c'est la crise (1).

« Aujourd'hui, je suis de service à la grand'messe et aux vêpres, nous les célébrons dans la paroisse de Saint-Jean. Il n'y a presque personne aux offices. Il manque énormément de prêtres dans ce diocèse...

« JEAN. »

L'impression de son arrivée nous est donnée par son confrère, M. Desmollière :

Solignac. — « Nous étions arrivés au séminaire le même jour, par le même train et, dès le premier soir, placés à la même table et dans deux cellules voisines. Le contact avait été vite pris, malgré une certaine timidité du côté de Jean, — timidité qui n'était plutôt qu'une délicate réserve et n'empêcha nullement la simplicité et la cordialité de rapports fraternels. Car Jean se montrait avec tous d'une souriante amabilité, la réserve que je mentionnais tout à l'heure ne l'empêchait pas d'être un causeur très intéressant durant les récréations.

(1) Le ravitaillement devient difficile, le pain plus rare, l'hiver rude sans chauffage possible. Cela Jean le note, en passant, dans ses lettres, jamais il ne s'y attarde. Il n'aime ni se plaindre ni susciter la pitié.

« La proximité de nos chambres et les allées et venues dans la maison m'ont permis de constater le recueilement extérieur de Jean qui traduit tout naturellement le recueilement intérieur. »

*
*
*

Le 29 novembre, il écrit à des fiancés :

« Avez-vous tous les deux quelquefois regardé, je dirai même admiré, un moineau construisant son nid ?

« Il vole vers l'arbre qu'il a choisi, redescend, s'arrête sur le sol, sautille, voyage, picotant de-ci de-là; monte et remonte, tenant dans son bec un duvet, une plume légère, un bout de paille, une brindille, parfois un bout d'écorce.

« Quelques heures, quelques jours de travail, et voilà, entre deux branches, le nid terminé. Ah! qu'ils seront bien, qu'ils auront chaud dans ce nid moelleux, les petits qui vont naître! Et pourtant ce nid moelleux est fait d'écorces, de brindilles de paille, ce sera un peu dur pour les nouveaux venus. Non, car tous ces corps, assemblés ingénieusement, entrelacés, perdront leur rugosité. Préservés du froid, de la pluie, du vent, ces petits grandiront sous le regard du moineau.

« Vous allez vous unir pour construire, vous aussi, à l'image de cet oiseau, votre nid.

« La tendresse, l'indulgence, la patience, la bonne volonté, quelques petits accrochages inévitables formeront vos matériaux. Faites-le moelleux comme celui du moineau.

« Sachez tous les deux assembler, entrelacer vos joies et vos peines, vous découvrirez ainsi le vrai bonheur conjugal. Cet assemblage, cette construction ne se fait pas en un jour. Comme le petit moineau, il vous faudra des heures, des jours de travail et de mise au point. Ayez du courage, car votre tâche est grande, et grande

est votre responsabilité. La vie vous réserve des surprises et des peines, elle est bien souvent décevante, regardez-la dans sa vérité et acceptez-la dans sa médiocrité. Je m'arrête, car ce n'est vraiment pas le moment d'être pessimiste.

« Permettez-moi de vous donner tout de même quelques conseils sur ce sacrement de mariage. J'entends bien conseils, car ne prenez pas cela pour un sermon, je ne suis pas encore rendu à cette hauteur et je ne suis pas suffisamment documenté sur la question (je ne désespère pas, au Grand Séminaire nous avons six mois d'étude sur le mariage). Dans quelques années, je pourrai donc vous en dire plus long.

« D'abord cette phrase d'un auteur : « Le mariage est un pays où il y a beaucoup d'ombres très lourdes quand la foi chrétienne ne les éclaire pas. » Ce sacrement a été institué par Jésus-Christ qui lui a donné deux propriétés essentielles : l'unité et l'indissolubilité.

« Les devoirs des époux ? S'aimer chrétiennement, supporter mutuellement leurs défauts, se garder une fidélité inviolable et, plus tard, remplir généreusement leurs devoirs de père et de mère; se souvenir que Dieu bénit la famille; élever les enfants dans l'amour du bien et la crainte du Seigneur. Vous voyez, vous avez du pain sur la planche. Unissez-vous, faites un bon départ, et bon courage pour l'avenir. Ayez confiance en Dieu, il vous aidera... »

30 novembre.

« Bien chers amis,

« Ma lettre ne part plus de Brest, mais des plaines de la Brie; je suis donc un peu plus près de vous.

« L'annonce de ma nouvelle vie a dû vous surprendre, la destinée de chacun est tellement bizarre! J'ai repris au mois d'octobre les livres et les cahiers pour une étude d'environ huit ans...

« Le dimanche après-midi, par groupes de dix, nous

allons admirer les alentours. Nous avons fait aujourd'hui une promenade de vingt-deux kilomètres et avons assisté aux vêpres dans une abbaye de Bénédictines (1). Les bâtiments sont curieux et de valeur, la crypte date du IX^e siècle et la tour du VII^e.

« Dimanche dernier, nous avons célébré la journée du prisonnier. Ces hommes, qui souffrent pour nous, méritent bien nos meilleures pensées et l'envoi de colis. A cette occasion, notre supérieur nous a fait sur ce sujet une causerie très émouvante. Il nous a cité quelques faits, entre autres celui-ci : « L'aumônier d'un offlag de cinq mille prisonniers environ organisa pour Pâques une procession dans le camp. Une vingtaine seulement n'y prirent pas part. La foule, spectacle émouvant sous le regard des sentinelles, était très recueillie. Cet aumônier dut refuser la communion à plusieurs centaines, par manque d'hosties. Deux jours après, le curé allemand de la paroisse voisine réussit à lui en remettre une grande quantité. » Aucun d'eux ne connaissait la langue de l'autre, et pourtant, avant même d'avoir prononcé quelques mots de latin, ils s'étaient déjà compris; n'est-ce pas là la vraie internationale?

« Nous avons marqué la journée du 11 novembre, malgré les circonstances, par une fête d'intimité. Professeurs et élèves se sont réunis devant le monument aux morts du village. Après avoir chanté la prière des morts, dans une courte allocution nous avons demandé à ces glorieux disparus de 1914-1918 de refaire une France comme ils l'avaient connue jadis. Espérons que notre prière sera entendue, car notre pauvre pays a vraiment besoin de refaire ses fondations. Ayons confiance, cette tâche est déjà bien commencée.

« Je vous quitte, car il se fait tard, les aiguilles vont marquer onze heures, les draps blancs m'appellent... »

(1) Jouarres.

16 décembre.

« J'ai reçu une lettre m'annonçant qu'à Brest les occupants venaient de fusiller onze jeunes gens de mon âge. J'en connaissais plusieurs, dont l'un, journaliste, ancien condisciple, m'a rendu, par son journal, il y a quelques mois, un grand service. Les moyens employés par ces hommes sont inhumains, mais ils semblent oublier que rien ne se perd dans la vie. Patience. Un jour viendra où « nous » aurons droit à la parole et peut-être à l'action... »

10 janvier 1942.

« Que cette année nous apporte la fin de cette forte secousse et de cette grande folie dans laquelle l'humanité est tombée par ses propres fautes. De cette forte secousse ne sortira-t-il pas un moment où les hommes qui se battent sans trop savoir leur intérêt s'apercevront qu'il y a autre chose que ces belles promesses qui bourdonnent à leurs oreilles depuis des années, qu'il pourrait y avoir une paix, peut-être pas éternelle mais durable, qu'ils pourraient enfin vivre heureux sans avoir le souci de leur existence incertaine ? N'arrivera-t-il pas un moment où les combattants, écoeürés de s'entre-tuer, réfléchiront sur les causes et les conséquences de cette aventure ?

« Ne s'apercevront-ils pas que ce sont toujours les mêmes qui jouent le rôle de pantins et que ce sont toujours les mêmes qui tirent sur les ficelles ?

« Si seulement cette expérience est profitable, elle aura servi à quelque chose ; plusieurs signes me le laissent espérer, mais sans doute ne verrons-nous pas le résultat final. »

11 janvier.

« Ma chère tante,

« Ma chambre est celle des « Saints-Canadiens ». Elle se trouve au deuxième étage ; inutile de rappeler les origines de ce nom, tu as dû les lire sur la brochure du P. Mary (1).

« La garde des meules de blé est terminée depuis un moment, mais l'on parle maintenant de garder la ligne du chemin de fer. Je devais aller dans une ferme un dimanche soir pour la troisième fois, quand la veille la punition fut levée. Inutile de dire la joie qu'une telle nouvelle provoqua au séminaire. Il ne faudrait pas que cela recommence ces jours-ci, car la température, pour les Bretons, est dure à supporter.

« Aujourd'hui les carreaux sont givrés à l'intérieur de ma chambre. La neige persiste depuis quatre jours.

« Je ne suis pas très fixé sur le choix d'un grand séminaire. Je laisse ce choix à la grâce de Dieu.

« Mes anciens professeurs et les différents prêtres que j'ai pu voir à Brest seraient déçus si je quittais le diocèse. Le directeur de l'école professionnelle Saint-Louis me disait que ma place serait dans son école et qu'il m'attendait. Dieu fait si bien les choses qu'un jour il commandera à son futur ouvrier d'orienter sa barque dans telle ou telle direction. Le travail ne manque dans aucune branche.

« Il y a plusieurs séminaristes du diocèse de Rouen. Quand les Bretons sont attaqués, les Normands viennent à la rescousse. Les deux races s'entendent très bien. Il faut aussi reconnaître que nous formons avec les Lorrains la majorité du séminaire. Depuis la rentrée, nous sommes huit de plus, dont deux autres Bretons.

(1) Le Canada ayant fait une généreuse offrande pour la construction du séminaire, M. le Supérieur mit une cellule sous la protection des saints martyrs canadiens.

« Avant de quitter Brest, j'ai conseillé à maman de ne plus rester dans les parages; pendant huit jours, j'ai eu environ une dizaine d'alertes : trois écoles touchées et de nombreuses maisons démolies ou inhabitables... De nombreux tués. Pendant une alerte, une trentaine de bombes incendiaires sont tombées sur le nouvel hôpital. Le but a été manqué, et tout le quartier compris entre les Glacis et le cinéma Tivoli aurait flambé sans l'intervention spontanée de nombreux passants. René et moi avons donné un coup de main, et je me suis légèrement brûlé le bout de trois doigts en voulant éteindre une auto. Les visiteurs ne viennent plus en observateurs, mais presque à chaque fois pour bombarder.

« Donc, quand tu écriras à maman, fais-lui comprendre, sans faire allusion à ma lettre, que sa présence n'est pas indispensable dans une région si dangereuse.

« Puis vient le tour d'Antoinette, pardon! de Marie-Antoinette, ou, entre nous, de Nénette, puisque moi je faisais Rintintin quand nous étions moutards tous les deux. Ce n'est plus une petite fille, elle approche de ses vingt ans et pense bientôt se marier, ou plutôt (je vais un peu vite) préfère attendre la fin des événements. Maman m'a parlé de différentes propositions de mariage pour elle. Comme je parlais le même jour, je n'ai pas pu étudier de près la question.

« A mon prochain passage à Paris, je ferai mon possible pour aller me recueillir un instant aux pieds de Notre-Dame de Bonne Délivrance, 52, boulevard d'Argenson, à Neuilly. J'ai une très grande confiance en la Très Sainte Vierge, et quelquefois j'ai peur, en la priant trop, d'oublier son divin Fils. Les religions sans bonne Maman comme la Très Sainte Vierge doivent être mornes et tristes.

« Il est temps que j'arrête...

« Reçois, chère tante Tina, pour l'année qui débute, tous les saints vœux que nous pouvons nous souhaiter l'un à l'autre. Que notre Maman du ciel nous soutienne

dans le courant de cette année et dans toute notre vie...

« Avec la grâce de Dieu, tout s'arrangera suivant ses désirs.

« Rendez-vous au pied de l'autel matin et soir.

28 mars.

« Chers tous,

« Je serai parmi vous jeudi. Il y a eu hier soir réunion de la direction, et, vu l'état de fatigue générale, les vacances ont été avancées et certaines matières d'examen supprimées. Déjà plusieurs d'entre nous (le cinquième) sont chez eux. Leur santé ne leur permettait pas de passer les épreuves de fin de trimestre... »

*
**

21 avril.

« Voici commencé depuis ce matin le troisième trimestre et avec lui la troisième saison. Comme les précédentes, celle-ci nous apporte son paysage. Son aquarelle devait être bien chargée, car elle a su étaler merveilleusement toutes ses teintes. Dans tous leurs tons, les bleus et les jaunes se rejoignent en passant par les ocres. Le tableau est d'une beauté féérique et plus d'un artiste en quête d'un paysage s'y laisserait prendre.

« Nous commençons la troisième étape avec le sourire aux lèvres. Cela va-t-il durer? Les événements, qui ne peuvent plus être loin, vont peut-être abrégé cette étape! Si on nous demandait un mauvais travail, très peu l'accompliraient avec conscience. Beaucoup, au contraire, le réaliseront dans le sens inverse. Mais avant tout la confiance règne dans la providence de Dieu. C'est l'essentiel.

« Aujourd'hui, nous sommes tous gonflés à bloc, le réservoir est plein à déborder... »



Quelques renseignements nous sont donnés par ses confrères.

« A Saint-Jean, nous vivions sur un plan fraternel, le climat surnaturel de la maison s'y prêtant admirablement. Cependant, ce climat était fait par l'apport de chacun, et je peux dire en toute sincérité que Jean y contribuait pour une bonne part. Comment? Par son sourire et sa bonne humeur. Je ne me souviens pas l'avoir vu manifester du dépit ou de la mauvaise humeur.

« A. FLENNE. »

« Parfois, son regard profond semblait perdu dans un rêve lointain ou dans quelque mystérieuse contemplation, mais cela ne ressemblait pas à une évasion de la pensée vers l'extérieur. C'était plutôt un regard intérieur prolongé sur le Christ qui avait pris possession de son âme.

« Au-dessus de sa table de travail, Jean avait le dessin de la tête du Christ en Croix, dessin fait à la plume et qu'il avait exécuté lui-même. Regardait-il souvent cette expressive image du Christ mourant pour nous et cherchait-il à s'imprégner des sentiments de l'amour rédempteur particulièrement visibles sur la Croix? Je ne crois pas téméraire de l'affirmer.

« Ame délicate, aux résonances profondes, fortement saisie par l'idéal apostolique, toujours prêt à rendre service et plein d'attentions pour ses frères.

« DESMOLLIÈRE. »

« Discret, il avait de beaux yeux que l'on oubliait difficilement, qui vous frappaient; il sentait profondément et savait l'exprimer; témoin le rôle qu'il tint si bien dans le Noël sur la place, de Ghéon, que nous avions donné à la veillée, — il faisait le « vieux Melchior » silencieux, — on sentait derrière ce mystérieux

sourire une volonté forte et une promptitude de décision et, en même temps, une grande réflexion, un heureux équilibre au fond.

« J.-M. QUOIST. »

« Il n'avait pas de joie exubérante, mais à le voir on sentait bien qu'il n'était pas triste et que toute sa joie se tenait au-dedans. Il était loin cependant de promener dans les cloîtres ou ailleurs un profil de faux mystique. Il était gai, franc, aimable, spirituel à l'occasion, mais tout cela avec beaucoup de mesure et de gravité.

« Abbé PAUL SCHMID. »

30 juin.

« Je prends note de votre invitation pour juillet.

« ... Le temps est lourd, il n'y a presque pas d'air. Le travail doit être pénible par ces fortes chaleurs. Le soleil darde dur et la brise rafraichissante de Bretagne, la brise venant du large, est bien loin. Chaque saison a ses inconvénients, certes, mais ceux-ci sont quand même plus supportables que ceux de l'hiver.

« Nous sommes allés ce matin à la cathédrale de Meaux assister à l'ordination des jeunes prêtres du diocèse. Ce fut beau et émouvant. Je ne connaissais pas de spectacle si prenant.

« Pour la question du couchage, ne « chamboulez » pas tous vos lits comme vous aviez fait l'autre fois; une petite place n'importe où me suffit, je ne suis pas bien gros et... à la guerre comme à la guerre...

« Je vous quitte, car la nuit tombe. »

Brasparts, 25 août.

« Ma chère cousine (1),

« C'est la crise... Un article paru dans les journaux ces jours-ci vient de nous apprendre la vente contrôlée du papier à lettres. Si à Charsonville il faut des tickets pour se procurer de l'encre, à Brasparts il faut procéder à un ajustage assez singulier pour obtenir une feuille de correspondance à peu près convenable.

« Merci tout de même de ton aimable carte. Tu as préféré ne pas employer l'encre, sans doute parce qu'un crayon ne fait pas de pâtés. Un petit conseil en passant : prends tes précautions sans tarder à Charsonville, il faudra peut-être des tickets pour se procurer un crayon. Merci également pour le retour de la boîte. Je ne m'attendais pas à une telle surprise. Les prunes avaient légèrement souffert du voyage, mais le pain d'épices était excellent et les poires avaient le goût... de poire.

« Et p'tit Jean, comment va-t-il ? Ne s'ennuie-t-il pas trop ? Je ne le pense pas, car il n'a qu'à traverser la route pour trouver une compagne de jeu, peut-être un peu plus âgée, mais aussi gosse.

« La colonie marche bien. Les enfants, environ une centaine, sont en général des Brestois de milieux différents. Ceux des bas quartiers se mélangent à ceux des quartiers plus bourgeois. Les effets ne sont pas toujours de bon augure, mais seul le résultat importe. Jusqu'à présent, il est satisfaisant. Notre devise de cette année, inscrite sur nos murs : « Tous unis. — Tous frères », montre bien le but proposé. Cette union se fait de plus en plus et nous sommes heureux de constater le nouveau chemin dans lequel s'engage la jeunesse.

« En plus du point de vue moral, nous avons mis comme centre d'intérêt le drapeau tricolore. Le salut aux

(1) L'original est composé de bouts de papiers collés l'un au bout de l'autre et fait un mètre cinquante sur cinq centimètres et demi.

couleurs, matin et soir, émeut et impressionne. Il faut voir tous ces gosses, depuis le plus jeune (quatre ans et demi) jusqu'à l'aîné (environ quinze ans), se grouper en carré autour de leur emblème et chanter, au garde à vous, leur idéal. Un pays voisin a su se relever, il y a quelques années, par sa jeunesse; le nôtre, nous l'espérons, saura en faire autant, mais avec une orientation plus libre et plus humaine.

« Nous occupons l'école de Brasparts. C'est la première fois qu'une colonie s'installe dans la région, aussi avons-nous beaucoup de succès près des habitants. Ils ignoraient nos méthodes d'éducation et se sont montrés très surpris de la marche de cette jeunesse. Nos chants journaliers les attirent aux portes et fenêtres, et dans les rues, du plus petit jusqu'au plus grand, ils fredonnent nos airs de marche. Il y a quelques jours, nous avons eu à la colo un déjeuner diplomatique. A notre table ont déjeuné M. le Maire, M. le Docteur, M. le Délégué du Secours national et M. le Directeur. N'est-ce pas la meilleure tactique pour se rendre maître des lieux ? Toutes ces personnalités sont aimables et ont organisé, sous le couvert de la municipalité, une grande fête en l'honneur de la jeunesse. Elle aura lieu dimanche prochain, après les vêpres. Chants, courses, danses, exhibitions diverses intéresseront les Braspartistes. Dès maintenant, il est prévu des surprises, du chocolat, des crêpes et des sodas : il y aura des heureux parmi tous ces mioches.

« Le bourg de Brasparts est situé sur le flanc des montagnes d'Arrée dont nous apercevons, par temps clair, le point culminant : le Mont-Saint-Michel. Les environs, accidentés et boisés, se prêtent admirablement à l'organisation de grands jeux. Le grand jeu est une trouvaille de ces dernières années. C'est une occupation qui consiste à faire vivre l'enfant dans un thème donné. Ce thème est quelquefois d'ordre social, religieux ou militaire. Par exemple, dans un thème militaire, une équipe jouera le rôle de troupe motorisée, une autre sera l'avia-

tion, une troisième l'infanterie, etc. Il s'agira, selon les lieux, de repousser une attaque d'avions ou un assaut de parachutistes. Ce genre de jeux plaît aux enfants, car il est d'actualité et on leur laisse une grande part d'initiative.

« Le lever est sonné à huit heures. Après la toilette, c'est la messe quotidienne. Les colons se rendent à une petite chapelle en équipes et toujours en chantant. Vers les neuf heures un quart, petit déjeuner : une belle tartine avec un grand bol de café au lait. Après le ménage, toujours par groupes, ils vont dans les environs faire leur ballade quotidienne ou consacrent une partie de la matinée à la culture physique. Ils reviennent déjeuner vers midi et demi et entrent au réfectoire en chantant. Il faut noter qu'aucun règlement de collège ne les contraint à accomplir tous ces exercices journaliers. On exige seulement un silence absolu pendant les heures de sommeil. Dès le réveil du matin, ils peuvent causer, et bien des fois nous devons intervenir dans une bagarre aux polochons. Après le déjeuner, une courte récréation facilite la digestion. A notre tour, nous nous mettons à table. Si le temps le permet, les colons partent ensuite en grande promenade, ou vers les collines voisines, organiser un grand jeu. Hélas ! le temps n'est pas toujours clément. Il faut alors prévoir l'occupation de toute cette marmaille, et ce n'est pas chose aisée. Le temps pluvieux et maussade que nous avons trop souvent agit sur leurs nerfs. Pour les calmer, nous leur passons de la musique et du cinéma. Ils peuvent ainsi attendre la collation. Après avoir dégusté pain et chocolat, ils écoutent jusqu'au soir les histoires, parfois étranges, que nous leur racontons. Le repas du soir est d'ordinaire plus calme, la fatigue se fait sentir. Une dernière réunion nous groupe tous ensemble et nous écoutons avec intérêt les chanteurs volontaires dans leur répertoire. La prière en commun et le salut au drapeau clôturent la fête quotidienne, et chacun s'en va jouir d'un repos bien mérité.

« Occuper toute cette jeunesse est chose prenante, mais là ne résident pas toutes nos difficultés. La grosse affaire est le ravitaillement. Personne ne nous fournit à domicile ; à part le charbonnier et le marchand de patates, tout le reste nécessite un déplacement chez les intéressés. Je suis en partie chargé de cette question. J'emploie huit heures consécutives de la journée du mardi pour la tournée du beurre et des œufs. La semaine dernière, je suis rentré avec plus de trente livres de beurre et environ vingt-quatre douzaines d'œufs. Restent encore le lait, le pain, la farine, la viande, le pinard, etc.

« Le niveau d'encre baisse dans ma bouteille, je stoppe, car... il va falloir bientôt des tickets.

« J'ai pu constater sur place ce qui empêchait d'avoir en Bretagne le même outillage que vous pour les moissons. Il faut d'abord distinguer les différences de terrain, la Beauce est une plaine, la Bretagne un terrain très accidenté. La Beauce, en outre, n'a pas de talus, donc grande commodité de manœuvre pour la machine. Dans une plaine, il est relativement facile d'avoir des chemins très praticables, chez nous il ne faut pas y songer. Ajoutez à tous ces points les richesses variées de la Bretagne : sa production en pommes à cidre qui nécessite, comme de bien entendu, des pommiers. Ces arbres sont, neuf fois sur dix, dans des champs de blé : donc gêne pour la manœuvre. A tous ces inconvénients : terrain très accidenté, présence de talus, chemins étroits pour se rendre dans les champs, existence des pommiers, s'ajoutent encore quelques-uns, comme par exemple la moyenne importance des fermes bretonnes et le fait qu'il n'y a pas de monoculture comme en Beauce.

« Bonjour à la cousine, à l'apprentie, à p'tit Jean, etc... sans rancune.

« JEAN. »

M. l'abbé Pierre Madec nous dit :

« Au cours des étés 1933-1934, j'ai pu l'apprécier pendant les merveilleuses semaines de colonies passées aux Blancs-Sablons, dans un site unique...

1942.

« Je me trouve à Brasparts, dirigeant cette même colonie de l'Armoricaine. J'ai la bonne fortune d'avoir Jean comme collaborateur.

« Comme colon, comme séminariste, puis comme directeur, j'ai pu, en de nombreuses colonies, apprécier d'excellents séminaristes... Sans vouloir en diminuer aucun, je crois pouvoir affirmer que Jean les dominait tous... Discret sur lui-même, prodigue de son temps et de ses fatigues, entraîneur merveilleux, je l'ai vu, bien des fois, alors que la colonie dormait encore, enfourcher son vélo et prospecter la campagne afin d'assurer beurre et lait pour le petit déjeuner. Que de fois, à l'occasion de nos soirées quotidiennes de chants et saynètes, ne s'est-il pas mis en frais ?

« Dispensateur de joie, il sait être, à l'occasion, d'une fierté digne. Témoin cet incident survenu en mon absence. Les Allemands occupaient Brasparts. La proximité du Mont-Saint-Michel n'eût pas permis le contraire. Un jour, alors que Jean fait manœuvrer sa section sur la cour de l'école, ils viennent prendre possession d'un hangar. Avant d'y entasser fourrage ou chevaux, le *feldwebel* lui donne l'ordre de faire balayer ce local par ses colons. Ce n'est pas leur rôle. Jean s'y refuse. Il est mis au mur, menacé, mais il tient bon. Dans l'alternative de prendre le hangar tel qu'il est ou de le balayer, les occupants capitulent et s'arment de balais.

« Par son attitude ferme et calme. Jean a résisté aux occupants. C'est, à ma connaissance, sa première résistance ouverte. Ce ne sera pas la dernière.

« Cette colonie de Brasparts le laisse quelque peu fati-

gué. Trois semaines de repos et Jean rejoint son cher séminaire. Il l'aime, parce qu'il y a souffert. Avec joie, malgré ces mêmes difficultés qu'il prévoit, il réintègre en octobre 1942. »

23 octobre.

« J'ai sous les yeux diverses lettres reçues ce matin. Certaines sont longues, d'autres courtes, les unes à l'encre bleue, les autres à l'encre noire, puis d'autres à l'encre violette. Sur ce point, elles sont toutes différentes les unes des autres, mais sous un autre aspect elles se ressemblent toutes : autrement dit, tous mes correspondants se sont mis d'accord pour m'enguirlander en un chœur unanime !

« Aussi, prenant mon courage d'une main et mon stylo de l'autre, j'ai résolu de convaincre (que Dieu m'assiste) trois ou quatre de ces charmantes personnes.

« Le démarrage a lieu avec des ratés; jusqu'au stylo qui se met de la partie : sans doute souffre-t-il d'avoir été relégué pendant plusieurs jours au fond d'un tiroir, durant toute notre retraite de rentrée (qui s'achevait hier soir) ; avec l'intention mentionnée plus haut, je prends l'ustensile en question, et après quelques secousses brutales qui le sortent sans doute de son profond sommeil, il daigne donner signe de vie.

« La riposte ne se fait pas attendre. D'une écriture de médecin, je bâcle deux lettres juste avant la levée du courrier. Je m'apprête à en faire autant à la troisième quand je réfléchis. Ici, il faut être prudent, j'ai à guérir une blessure, peut-être pas très profonde, mais réelle tout de même. Aussi, rassemblant toutes les ressources sorties du plus profond de mon cœur, je commence :

« Ma bien chère tante,

« Voilà l'état actuel de l'écrivain. Il n'a pas mal à la tête, il n'est pas enrhumé, encore moins malade ou

allongé dans son lit, mais bien plutôt campé sur sa chaise, un léger sourire aux lèvres, le cœur un peu affligé à la pensée que de l'autre côté de ces collines et de ces plaines, dans un petit coin de Bretagne, sa brave bonne tante doit avoir un peu moins d'estime pour son pauvre neveu... Pourtant, si elle savait!

« Avant de me mettre dans le bain pour la colonie de vacances, j'avais vaguement prévu les avantages et inconvénients d'une telle occupation. Je savais y trouver les premières expériences nécessaires à tout éducateur, y découvrir certains aspects nouveaux de la psychologie infantine, manières, caprices, tics si propres aux gosses, mais j'ignorais totalement l'autre partie du programme ou le revers de la médaille, entre autres les maux de reins (1) et les fêtes que j'allais oublier de souhaiter.

« En voilà une idée aussi de s'appeler Maria, une fête qui tombe au beau milieu des vacances. Je sais bien que ce n'est pas de ta faute, mais suppose un moment que tu t'appelles Ursule, par exemple, eh bien! j'aurais pensé à t'écrire hier; ou bien encore Gertrude, et je ne t'oublierais pas le 15 du mois prochain. Je ne te demande pas de changer de nom, je crains fort que tu n'y consentes pas, mais à l'avenir je ferai tout mon possible pour avoir moins d'occupations vers l'époque du 15 août.

« Ceci dit, passons aux choses sérieuses, et peut-être ai-je déjà réussi à remonter dans ton estime (si besoin était).

« Comme je viens de le dire, notre retraite de rentrée s'est achevée hier soir. Elle nous fut prêchée par un prêtre qualifié et de valeur. Inutile de spécifier l'orientation que prirent toutes ses causeries. C'est un esprit profond (à plusieurs reprises, un peu trop souvent peut-être, il sut choisir des exemples tirés de sa propre expérience). Un tel arrêt, pour un tel motif, dans les occupations

(1) Première allusion aux maux de reins dont il souffrira jusqu'à sa mort.

intellectuelles, fait énormément de bien et est une nécessité.

« Ma retraite? Elle marque le réel début de cette deuxième année.

« Le temps passe! Ce fut une énigme pour moi quand j'aperçus pour la première fois le petit bourg de Saint-Jean-les-deux-Jumeaux. Quelques petites maisons basses groupées autour d'un clocher carré, si commun dans cette Brie argileuse, boisée et humide, paraissaient se blottir au flanc d'une colline comme pour éviter le cours capricieux de la Marne. A côté de ces maisons, un grand bâtiment de briques rouges était sans nul doute mon séminaire. J'étais seul, et à travers la vitre je contemplais le paysage. J'essayais de découvrir ce qui pouvait se cacher derrière ces murs.

« Depuis, un an s'est écoulé! Le même paysage m'est apparu à la même époque, mais sans son austérité première. Je n'étais plus seul, et dès son apparition tous les visages présents souriaient. Ils sourirent, car, comme moi, ils savaient ce qu'ils allaient trouver à l'intérieur de ces murs : la paix, une paix réelle, profonde, aussi bien intérieure qu'extérieure, une paix que tant d'hommes seraient, hélas! si heureux de connaître et de goûter à l'heure actuelle.

« C'est donc avec le sourire et le cœur en fête que nous franchissons l'enclos de notre bâtiment. Nous trouvons beaucoup de nouvelles figures. Du Nord, du Midi, de l'Est et de l'Ouest; il y en avait de partout. Nous rentrons environ quarante-cinq anciens et nous trouvons autant de nouveaux. Pensez donc, quatre-vingt-dix séminaristes! chiffre jamais atteint. Pour ma part, je trouvais deux Brestois, dont un ancien camarade d'école, et le troisième, Corse celui-là, ayant été surveillant pendant plus d'un an dans une école de Guilers, à sept kilomètres de Brest. Le bâtiment est plein à craquer. Nous ne sommes pas les seuls dans cette situation et notre cas n'est pas unique. En général, et pour toute la

France, les petits séminaires, et les séminaires de vocations tardives surtout, connaissent, cette année, affluence étonnante. Nous sommes à une époque où les hommes sont gavés des théories humaines, ils se tournent vers la religion et cherchent la Vérité. Dieu sait choisir son heure. Le pape regarde cela avec espérance et nous fait savoir qu'il s'attend à de grandes choses de la France. Puisse son espoir être réalisé, et pourquoi ne le serait-il pas ?

« Depuis vingt siècles, c'est la deuxième grande secousse qui ébranle l'édifice mondial, l'autre remontant à plus de mille ans. A nous, les catholiques, c'est le moment ou jamais de mettre « les pieds dans le plat ». Cette secousse, ou mieux cette révolution, ne doit pas nous être étrangère, et c'est pour cette raison que le clergé du monde entier, surtout de France, donne actuellement un sérieux coup de barre pour suivre ce cataclysme de près. Certains s'en étonnent et lèvent les bras au ciel. Mais c'est une nécessité; sans cela nous risquons de rester en dehors du mouvement. Une telle manœuvre nous coûterait cher. Mais laissons les questions de cet ordre de côté.

« Voilà dans quelles circonstances nous commençons l'année. Elles sont bonnes et permettent des espoirs, mais, hélas ! à celles-là s'ajoutent d'autres indépendantes de nos volontés ! Leurs sources ? Inutile de se creuser longtemps la cervelle. Elles émanent de certains touristes en villégiature dans notre beau pays de France, où jadis la liberté était reine. Elles nous furent présentées ces jours derniers, lundi je crois, tard dans la soirée, par voix de tambour : « Avis. Toute personne de sexe masculin de dix-huit à cinquante ans, mobilisable, est tenue de se faire inscrire immédiatement à la mairie. » Seuls les sourds n'ont pas compris et les autres ont dû avaler la pilule.

« La dernière lettre d'Antoinette m'annonçait le prochain départ, en perspective seulement, d'André pour

Dakar. Ce serait le bouquet !... Il deviendrait peut-être sans tarder américain, moi, vu les circonstances, al..., le reste de la famille restera, je l'espère, français, à moins que... les Chinois (1) ne débarquent à Brest. (Ah ! quelle famille !)

« Je crois que si je continue, j'arriverai bien par dérailler, et puis, oh ! surprise, mon papier à lettre diminue à vue d'œil... »

! *
* *

Très adroit, bricoleur émérite, il rend au séminaire d'innombrables services. Rien ne lui est étranger, travail du bois, du fer, peinture, électricité. Il est le bras droit du Père économe. Tous ses loisirs n'y passent cependant pas. Il est jociste et le deviendra de plus en plus. Conférences, projections, chants lui sont autant de moyens d'action. Déjà, il en impose. On sent en lui le chef, l'homme qui sait prendre ses responsabilités, qui entraîne plus encore par ses actes que par sa parole pourtant chaude et convaincante. L'avenir ne fera que le confirmer.

Dans les notes de ses confrères, nous relevons ceci :

« J'ai gardé de lui le souvenir d'un garçon très discret, il parlait rarement de « son passé ». Quand on lui demandait ce qui l'avait conduit au séminaire, il vous parlait alors « de ces âmes qu'il fallait sauver ». Être un apôtre zélé, devenir un saint semblaient être ses seules préoccupations. Il était très respectueux de la règle et du règlement de la maison. Partout, en classe, en salle commune, et plus encore à la chapelle, il pouvait être pris en modèle, et, personnellement, j'avoue que son air grave et pondéré m'a souvent impressionné.

« En ma qualité de sacristain, j'ai eu, en de nombreuses occasions, à lui demander des services, je n'ai jamais

(1) Ce ne furent pas les Chinois, mais des sous-marins japonais vinrent aborder à la base sous-marine de Brest.

eu de « non », mais au contraire des réponses empressées.

« A l'atelier, à l'heure des travaux manuels, où chacun pouvait admirer son beau travail, il répondait volontiers aux questions qu'on lui posait sur son métier. Il n'y avait certainement en lui aucune recherche pour se faire valoir; au contraire, il semblait chercher plutôt l'effacement, sans aucune affectation.

« P. SCHMID. »

*
**

« Toujours prêt à rendre service, il mettait à profit ses connaissances techniques pour travailler, durant les récréations de midi et pendant les après-midi réservées au travail manuel, au petit atelier de mécanique et électricité que nous possédions.

« En toute sûreté, on pouvait faire appel à son dévouement, et d'ailleurs, la plupart du temps, il prévenait la demande en s'offrant spontanément et simplement.

« Plusieurs fois, il vint silencieusement m'aider, après complies du dimanche, à ranger le matériel qui, pendant la récréation du soir, avait servi à des projections, à une audition musicale ou à quelque séance récréative. Toujours il agissait d'une manière discrète et semblait se plaire surtout aux services effacés.

« G. DESMOLLIÈRE. »

*
**

« Jean était silencieux, gai, serviable, travailleur, sportif, artiste, pleinement donné à Dieu et à ses frères. Silencieux comme un trappiste, il savait parler de sa voix charmante quand il le fallait et quand le règlement l'autorisait. Son silence se trouvait sans doute rempli de la présence de Dieu, mais il savait rire (les photographies le prouveraient si nous l'ignorions), d'un rire franc, sonore.

« Sa gaieté était une marque de sa charité : les cœurs qui aiment sont joyeux, et Jean aimait beaucoup, tout simplement. Il nous aimait tous, s'efforçant de servir chacun avec son sourire. Jamais un mot de critique, autant que je m'en souviens (et pourtant la vie en communauté porte les meilleurs à critiquer). De tout son cœur, il se donnait; intelligent, il prêtait ses notes; souvent, il « dépannait » des élèves se heurtant aux problèmes d'algèbre ou de géométrie.

« G. PASCO. »

*
**

1^{er} novembre 1942.

« La parole est d'argent, le silence est d'or. »

« *Surrexit!* Inutile de te frotter les yeux, car c'est bien lui. Il est ressuscité, mais... après un silence de plus de trois jours.

« As-tu quelquefois médité le proverbe ci-dessus? Si oui, félicitations, car il renferme une source insoupçonnée de richesses et de vérité. Pour ma part, je ne me suis pas contenté de le méditer, il m'est aussi arrivé de le mettre à profit, mais inutile de me perdre dans les détails, inutile aussi de remuer le couteau dans la plaie. Une telle manœuvre ne serait pas à mon avantage, je préfère simplement passer l'éponge et implorer l'absolution, car n'oublie pas que la charité envers son prochain est une bien belle vertu, et puis n'est-ce pas le jour ou jamais de dire : « *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequuntur.* »

« Après deux mois et demi d'absence (je choisis ce mot à dessein, car vacances ne serait pas juste), j'ai retrouvé mon séminaire. Quand, le 1^{er} octobre 1941, je l'aperçus pour la première fois à travers les vitres du train, j'éprouvai quelques secondes d'inquiétude. Que me réservaient ces grands murs percés de si nombreuses fenêtres? J'étais seul et je méditais. Mais un an a passé, et

une seconde fois le bâtiment apparaissait, toujours le même. Le visage qui avait jadis montré des signes d'inquiétude sourit. Il sourit, car l'austérité première n'existait plus pour lui. La première année avait été bonne, mais je rentrais avec le désir de faire une seconde année excellente. Neuf mois ont servi à émonder l'arbre et les mois futurs doivent le faire grandir. Il reste, hélas! encore quelques branchages nuisibles ou inutiles! Mais, déjà atteints, ils commencent à jaunir et le divin Jardinier est là qui veille. N'est-il pas intéressé au résultat?

« Voilà donc dans quelles circonstances j'attaque le deuxième morceau. Notre nombre ayant doublé, notre bon P. Mary, notre vieux fondateur, avait le sourire aux lèvres le jour de la rentrée. N'est-ce pas pour lui le plus beau résultat qu'il puisse recevoir de Dieu? Toutes les chambres sont occupées; il a même fallu serrer les coudes et doubler deux cellules. Le nombre des ouvriers pour la moisson future augmente un peu partout; on en a tant besoin! Les quatre étages sont pris, et les pauvres confrères qui habitent « au poulailler » sont à plaindre. Avec tous les exercices qui découlent de notre emploi du temps, cela leur fait par jour une moyenne de deux mille marches à monter et descendre. Pour ma part, j'ai délaissé « les Saints-Canadiens » et je suis venu échouer chez « Saint-Jean-Bosco ». Je suis descendu d'un étage et ma chambre se trouve actuellement au premier, à côté de celle de notre Père Économe. Ce changement est dû à ma fonction : *Factotum*. »

22 novembre.

« Quand, jeudi, je déballais votre volumineux colis reçu en très bon état, les rayons d'un soleil, resté paresseux pendant près de huit jours, emplissaient ma chambre et apportaient avec vos gâteries un peu de chaleur et beaucoup de joie.

« Il existe toujours en France quelque coin de terre

promise où, malgré les circonstances actuelles, on trouve de bien bonnes choses.

« Merci surtout aux mains d'artiste qui ont su agencer d'une façon si admirable toutes ces richesses. Je suis sûr qu'elles ne sont pas étrangères à la réussite du pain d'épices. Je ne décrirai pas son goût, car je risquerais d'employer des qualificatifs indignes d'une telle saveur.

« Et p'tit Jean, grandit-il toujours en sagesse?

« Poignée de main au futur champion. »

Champion, il l'était lui, et jusqu'à la fin fut un fervent sportif.

Au séminaire, il s'intéressait aux sports et s'occupait spécialement d'organiser les parties de football.

« Aimant beaucoup le sport, il se donnait, là comme partout, généreusement, avec joie, non pas seulement sur le terrain où il se montrait le meilleur, mais aussi avant et après le match, s'occupant de gonfler et d'entretenir les ballons. Gonfler, entretenir un ballon, cela peut paraître un peu ridicule de marquer ce trait, mais pourtant il montre combien Jean était serviable; sans lui, nous n'aurions pas eu souvent le ballon en état : la vraie charité se prouve dans les petites comme dans les grandes actions.

« G. PASCO. »

*
**

« Au jeu, sa courtoisie était sans égale et si, à la fin d'une partie de ballon (où il excellait), son équipe était gagnante, il avait toujours un mot pour, je dirais presque, excuser son équipe du succès remporté.

« Mais ce que je voudrais plus spécialement souligner en lui, c'était sa délicatesse. Sous cette forme de notre charité chrétienne, il était imbattable. Jamais un mot qui puisse blesser quelqu'un; au contraire, toujours le souci d'arrondir les angles et de tempérer par sa bonne

humeur les petits différends qui parfois s'élevaient entre quelques confrères. Délicatesse qui savait amener les gens à un point de vue juste sans pour cela vouloir faire triompher à toute force son opinion. En un mot, il avait le souci des autres.

« A. FLENNE. »

*
**

« Il était excellent joueur. Le souvenir qui me reste, et il vaut la peine d'être noté, c'est que Jean, tout en aimant la vie un peu mouvementée, les exercices physiques, était créateur de joie pour son entourage. Mais il connaissait trop la fragilité et la contingence de nos activités humaines pour négliger l'essentiel. Et il avait le culte de la présence de Dieu en lui et autour de lui, et il tenait à être toujours prêt... à mourir.

« Dans sa chambre, accroché au mur à la tête de son lit, il avait dessiné une image symbolique, l'ange de la mort : un squelette maniant une faux, avec ces paroles : « Cette nuit, peut-être... »

« A. DASTILLUNG. »

*
**

Fin décembre, il vient à Brest trois semaines pour les vacances de Noël et du premier de l'an. En arrivant, il demande à la R. Mère Supérieure de l'hôpital civil l'autorisation de passer quelques jours dans l'établissement, se proposant pour aider au ménage.

Elle a l'amabilité de le recevoir. Il s'intéresse à chaque blessé. Les chirurgiens l'admettent à assister aux opérations. La première qu'il voit est une trépanation; il eut un peu chaud et dut sortir prendre l'air, il revint, pâle mais ferme, et tint à rester jusqu'à la fin.

Sortant de la salle d'opération et donnant son impression, il dit : « L'art chirurgical est une merveille. Si



FREITAL : Jardin où Jean aimait se reposer

je n'étais pas appelé au sacerdoce, je me lancerais dans cette voie. Comme c'est prenant de sentir qu'on tient cette vie humaine dans sa main... » Et dès ce moment il cherche à s'initier aux soins des blessés. Il garde de ce séjour à l'hôpital un excellent souvenir.

Rentré au séminaire, il n'y finira pas sa deuxième année; l'Allemagne exige des travailleurs, Jean est obligé de rentrer chez lui.

18 février 1943.

« Ça y est... L'installation est terminée : une chaise auprès du lit, une pile de bouquins en équilibre instable, un sous-main, et voilà constitué un bureau de fortune. Le roulis et le tangage sont bien de temps en temps à déplorer, mais avec un peu d'habileté et beaucoup de patience une main expérimentée rétablit vite la situation.

« Dans la position où je me trouve, mon horizon est bien restreint et se limite aux murs de ma chambre. A travers les carreaux, seule m'apparaît la couleur bleue du ciel que sillonne de temps à autre quelque nuage pressé. Le vent ne doit pas être très violent, mais assez fort tout de même, car par moment je l'entends gémir. Si je me dresse sur les coudes, j'aperçois les hautes cimes des peupliers bordant la Marne, se détachant, pareilles à une broderie bretonne, sur un fond lointain de brume légère. Si je m'assieds, un magnifique paysage d'hiver ensoleillé s'encadre dans ma fenêtre. A droite et au fond, les collines boisées de Meaux, à gauche et plus près, celles de Saint-Jean, qu'évite majestueusement le fleuve paresseux. Des touffes de gui, dorées par le soleil, parsèment de-ci de-là un amas de troncs et de branches n'ayant de semblable que leur teinte grise. D'une nuance plus claire, une berge où court le chemin de halage se faufile dans cet enchevêtrement d'arbres et d'arbustes et finit par s'y perdre. Au premier plan et formant parterre, de nombreux petits jardins, où déjà pousse une

première récolte, ajoutent au tableau une note de paix et adoucissent l'aspect sauvage et presque brutal d'une forêt proche. Un oiseau passe; un moineau chante, et c'est tout, ou plutôt non! A peine visible, hésitants et presque honteux, les derniers toits avancés du village tiennent aussi à figurer dans le décor et semblent naïvement me dire : « Ne nous oubliez pas! »

« Voilà le spectacle que m'offre ma fenêtre. Merveilleux? non, certes. Mais calme et reposant. Monotone, il ne l'est pas non plus. Depuis plus de huit jours qu'il s'offre à ma vue, il a daigné plus d'une fois changer d'aspect. Avant-hier, un ciel lourd, gris et bas, s'émiettait en flocons sur ce paysage. Une fine neige tombait doucement, mais frêle, chétive, insignifiante, et sa disparition suivait de bien près son arrivée.

« J'arrête... Je n'ai pas pris la plume dans le but d'expédier le bulletin météorologique de la région, mais cela m'est tout de même un calmant de parler de la nature quand tant d'autres nouvelles vous bourdonnent aux oreilles. Recensement, mobilisation, départ, qu'importe tout cela quand l'idéal demeure! Les frontières ont si peu de valeur, de nos jours. Une tâche personnelle est peut-être réservée à chacun d'entre nous là où le destin l'appelle. Les pleurs ne pouvant rien modifier à la situation, acceptons tout avec le sourire et *Deo gratias* pour l'avenir! »

CHAPITRE III

BREST

« Les fruits révèlent la qualité de la sève. »

(R. P. THOUT.)

8 mars 1943.

« Mon Père,

« Quand vous lisiez en lecture spirituelle la lettre d'un militant jociste, vous vous efforciez de nous la présenter comme un exemple. Dès le premier instant j'éprouvais pour ce jeune ouvrier de l'admiration. Peu à peu, je sentais cette admiration se transformer et faire place à de l'envie : j'ai désiré vivre sa vie.

« A l'appel de ma classe, en acceptant par avance tout ce que pouvait comporter une telle décision, je me suis fait recenser comme dessinateur-mécanicien.

« Mes études subiront sans doute un retard important, mais ma formation générale y gagnera, et qu'importe quand l'idéal demeure! Le travail à faire est immense, telle est l'impression ressentie à la visite médicale. Nos adversaires travaillent et leur organisation est à peine croyable. A nous d'éviter « le jour » qu'ils attendent avec une patience qui ne manque pas de surprendre.

« A chaque instant, je ne puis m'empêcher de songer

à ce tournant dont nous parlait l'abbé Boulard. Ce tournant, il ne faut non seulement pas le manquer, mais l'accomplir avec les autres. Le temps presse. L'action est indispensable; prions pour qu'elle porte des fruits.

« Telles étaient mes idées quand je recevais l'autre jour votre lettre. J'étais très heureux de revivre Saint-Jean sous votre écriture, mais j'étais aussi un peu déçu de ne pouvoir suivre vos conseils (1); le recensement avait eu lieu, la visite était terminée (2).

« Vendredi soir, en union avec Saint-Jean et à peu près à la même heure, j'ai passé une heure sainte devant Jésus exposé. Loin de vous, j'ai prié avec vous; j'ai prié au milieu de mon équipe, au milieu de tous mes confrères, mêlé à eux, ne faisant qu'un avec eux. Les voûtes étaient hautes, les piliers massifs, et pourtant il me semblait par moment retrouver ce calme, cette douceur, ce charme si particulier à notre Saint-Jean. Je m'y plaisais, je m'y attardais même; il nous est si précieux, à nous Brestois, de goûter cette joie. Tout à l'heure, ce sera peut-être de nouveau le sifflement terrible des bombes.

« La guerre continue, la vie ici devient impossible. Cet après-midi j'ai assisté à l'enterrement d'une vingtaine de victimes, présidé par l'évêque. C'était impressionnant de voir tous ces cercueils chargés sur un seul

(1) Le Père l'invitait à rentrer au séminaire.

(2) Jean était assez effacé pour qu'on ne remarque pas toutes les qualités qui s'étaient révélées être les siennes avant son entrée à Saint-Jean et après son départ.

« Je sais que l'annonce de sa mort héroïque ne m'avait pas étonné, quoique son départ au S. T. O. avait été... ou discuté, et, pour ma part, je n'en avais pas compris tout le sens. Lui, sans hésiter, y allait en apôtre, et cela j'en suis absolument persuadé.

« J'espère que ce pauvre témoignage pourra aider un peu à reconstituer le portrait de celui que nous avons peut-être et même certainement trop méconnu; c'est d'ailleurs souvent comme cela, le bon Dieu ne permet pas à tout le monde de voir ses trésors et ses œuvres.

« QUOIST J.-M. »

camion, gagnant lentement leur dernière demeure. Nous avons subi ces jours-ci un violent bombardement : en six minutes, près de cinquante tués et environ deux cents immeubles détruits et autant d'inhabitables. Surpris dans la rue, j'ai dû m'allonger sur le trottoir. Il est des moments où la mort nous semble avoir choisi sa victime.

« Veuillez accepter, monsieur le Supérieur, tous mes remerciements pour les quelques mois passés dans votre séminaire. Je ne vous dis pas adieu, mais à bientôt, car ma formation est loin d'être terminée et j'ai déjà hâte de retrouver l'atmosphère de Saint-Jean. Je me recommande instamment aux prières de mes confrères.

« Unis dans le Christ et fidélité au *Souvenez-vous*.

« JEAN COLLÉ. »

Fatigué par les privations, va-t-il se reposer ?

Il se met aussitôt, ainsi que sa sœur Marie-Antoinette, au service de la Croix-Rouge et de la défense passive. Les occupants exigent le départ des vieillards et des enfants. Le Secours national et la Croix-Rouge veillent à assister charitablement et à aider au départ de tous ceux qui réclament leur secours, ou qui leur sont signalés comme devant quitter et ne le peuvent pas seuls pour raisons d'infirmités ou autres et qu'il faut décider parfois, bien souvent accompagner, aider toujours. Des convois sont organisés pour les départs collectifs, mais combien font la sourde oreille...

Mlle Maistre lui fait donner son numéro de téléphone à Mlle Michelle, pour la Croix-Rouge, et Mlle de la Flèche, directrice du Secours national, qui acceptèrent avec empressement ce volontaire. Il explique : maman est retirée à la campagne. Papa la rejoint chaque soir et rentre tard le matin au restaurant, qui d'ailleurs est fermé. Tous les employés sont évacués, je serai donc une

grande partie de la journée avec ma sœur, à laquelle, en mon absence, vous pouvez donner tous renseignements, elle notera et me communiquera.

Le travail ne manque pas. C'était chaque jour plusieurs appels, et bientôt, de crainte d'attirer l'attention sur ce numéro d'un commerce qui ne fonctionne plus, trop souvent appelé, il passe chaque jour dans les bureaux et demande qu'en cas d'urgence une carte avec nom et adresse où il doit se rendre soit glissée sous la porte du couloir (1).

Alors il devient le déménageur de tous ces braves gens qui, après une dure vie de labeur et d'économie, se résignaient mal à quitter leurs pauvres lambris ou la coquette maison avec jardinet — où ils rêvaient de fixer leurs vieux jours.

Les petits rentiers de Poularhouet, les mansardes des rues de Traverse, de la Vierge, etc., chaque quartier le vit tour à tour. La journée se passait à ranger dans les armoires d'après les indications des impotents, à satisfaire leurs moindres désirs, à faire les petits paquets en vue du départ.

Les trains désignés étaient ordinairement d'assez bonne heure, et bien souvent, dès que la circulation

(1) *Brest.* — « J'ai connu ce jeune homme, qui faisait partie du parrainage des vieux de Brest, venait fréquemment au bureau du Secours National où moi-même je travaillais. Nous avons suivi le même cours de secourisme. Je dois dire que j'ai toujours admiré le cran et l'aisance avec lesquels ce garçon faisait tout ce qu'il pouvait pour aider les autres. Je l'ai vu s'occuper du ravitaillement des vieillards, les aidant et transportant leurs bagages lors des différents départs de réfugiés vers le Loir-et-Cher. On peut affirmer qu'il était toujours un des premiers là où il fallait du renfort. Et encore il m'est impossible de parler de la défense passive, où, selon son habitude, il se dépensait sans compter...

« Il m'a toujours donné l'impression d'être « un chic garçon » dans le plein sens du mot, qui ne savait pas reculer et allait en avant avec le sourire.

« Mlle J. LE RESTE. »

était autorisée, il se rendait pour préparer le dernier déjeuner, parfois bien difficile à avaler; Jean disait quelques paroles d'espoir, d'encouragement, puis revenait servir la messé et recevait le Pain qui fait les forts. Il retournait chercher ses bons vieux pour les conduire à la gare. Dans plusieurs cas difficiles, il crut imprudent de laisser certains partir seuls et les accompagna jusqu'à Saint-Pol-de-Léon, Quimperlé et au delà. Un coup de téléphone prévenait Marie-Antoinette afin qu'elle excusât son absence en cas de besoin au retour de son père.

Dans quelques circonstances, parce que prévenu tard pour un départ urgent, il dut passer la nuit à ranger la chambre des partants, mais avec prudence et discrétion à cause des rondes de la surveillance de nuit.

La maison, solidement bâtie, possédait double cave voûtée. Elles furent, jusqu'à la construction des grands abris, le refuge d'un grand nombre des commerçants des halles (1).

Bientôt, comme membre de la défense passive, il fut prévenu qu'il ne devait plus quitter Brest sans avis préalable.

A chaque alerte, avec Marie-Antoinette, il devait se rendre à l'abri Suffren, auquel le directeur, M. Petit, les avait affectés, lui pour le transport des blessés, elle pour les soins des bébés et des enfants.

(1) *Lambazellec.* — « Pendant vingt-cinq ans, commerçant aux halles Saint-Louis, face au bar Lombard, nous avons vu Jean tout-petit, puis collégien, et enfin jeune homme.

« Pendant la guerre cette maison était notre refuge pendant les si nombreux bombardements. La même paix émanait de tous dans cette demeure, mais en particulier c'était Toinette et Jean qui se trouvaient là. Il nous recevait (hélas !) plusieurs fois par jour, avec son bon sourire calme que nous connaissions et qui nous semblait l'expression d'une grande paix intérieure, bien réconfortante en ces moments tragiques.

« C'était la vie de tous les jours qui nous rapprochait de lui et c'est là surtout que nous avons pu apprécier, avec sa grande bonté, sa douceur si rare pour un jeune homme.

« J. CARADEC. »

Les jeunes remarquent son dévouement :

« Nous sommes à Brest, victimes du S.T.O. en quête d'un logement, nous ne savons où trouver ce qui nous conviendrait. Par bonheur, mes amis, Pierre et René, se souviennent de l'adresse de la famille Collé, aussi nous empressons-nous d'aller lui rendre visite.

« C'est Jean, ce grand gaillard aux cheveux blonds ondulés, au visage aimable où brillent des yeux bleus, à l'expression énergique et souriante, qui se met en quête d'une demeure. Il nous la déniché à deux pas de chez lui, au-dessus des pompes funèbres. Ne revient-il pas triomphant nous annoncer, avec cet accent brestois qui le caractérise, son heureuse découverte, « tout près de la société qui assure le personnel pour... enterrement ».

« Le soir, après le travail, Jean vient nous voir souvent. Avec lui, l'atmosphère de nos rencontres est joyeuse. Nous discutons, chahutons, et parfois si bruyamment que les voisins éprouvent le désagréable besoin de coller sur notre porte un papier ainsi conçu : « Si vous continuez à faire du tapage, nous avertirons le propriétaire. » Mais parfois, au beau milieu d'une de ces réunions joyeuses, la sirène se fait entendre et Jean nous quitte; fini l'amusement, les choses sérieuses n'attendent pas. Bien vite, il descend les escaliers, et quelques minutes plus tard nous le voyons ressortir de chez lui en courant, un casque blanc sur la tête, finissant d'attacher son brassard à croix rouge. Il se rend au poste de secours.

« C'est de cette manière que je remarque pour la première fois chez Jean son besoin de servir! Quand la sirène hurle, aucune distraction ne peut l'arrêter, avant tout il se tient prêt pour les autres.

« H. HEMERY. »

Puis il reprend l'étude de l'anglais et de l'allemand. Avec Marie-Antoinette, il prend une inscription pour les cours de Croix-Rouge et les suit assidument.

Un jeune homme qu'il connaît sort de prison, il s'arrange pour le rencontrer à la sortie et le saisir, essayer de lui faire comprendre que, s'il le veut, il est encore son ami.

Il le voit entrer au café, le suit, prend une consommation avec lui, l'invite à déjeuner. Il sait que ce jour il n'a de compagnie que Marie-Antoinette. Il rentre vite prévenir sa sœur qui répond : « Ah! toi, tu en as de bonnes, par exemple. »

Et puis, pour faire plaisir à son frère, elle prépare à l'invité un menu de choix.

Elle disait quand même, après : « Je ne me sentais pas dans une absolue sécurité. »

* * *

Aux renseignements, nous l'avons vu dans sa lettre du 5 mars, il s'est fait inscrire comme dessinateur-mécanicien et « secouriste de la Croix-Rouge », pensant que cette section lui rendrait service au point de vue apostolat.

Un jour, il reçoit l'ordre de se tenir à la disposition des autorités occupantes.

Beaucoup, parmi ses amis, partirent — au nez de ces messieurs — sans ou avec de faux papiers, d'ailleurs bien estampillés par certains bureaux du poste central de police, dans lesquels il y avait heureusement de nombreux agents de la résistance. Certains jeunes, sachant que Jean en connaissait et se refusant à « servir », obtinrent par lui le nécessaire; il fut prudent et le fit pour ceux dont il connaissait la parfaite discrétion.

Muni, lui aussi, de faux papiers, il prépare son départ. Tout est fait. Après une heure sainte avec sa sœur qu'il

associe à sa prière, au pied du Crucifix, il décide de rester.

Rester, c'est la perspective de partir pour l'Allemagne, avec tous les sacrifices prévus et imprévus... Aller en Angleterre, c'est revenir officier, dans le combat, bien sûr, avec un peu des lauriers de la victoire, car elle viendra, il y croit fermement... Mais du côté de l'Est, de jeunes Français, ses frères, traités en esclaves, souffriront davantage; la tâche sera plus dure, moins glorieuse, il y aura plus de souffrance, mais tant de bien à faire.

Alors, plus d'hésitation. Il baise le Crucifix, se relève. C'est l'avant-veille du départ par le bateau. Il prend ses faux papiers, les met dans une assiette, les brûle.

A Marie-Antoinette, qui avait charge de prévenir ses parents après son départ et qui, étonnée, le regarde sans mot dire : « Nénette a toujours fait confiance à Rintintin. Eh bien! continue, la direction à prendre se précise d'un autre côté. »

Or, le lendemain matin, ils arrivent, élégants, souriants comme toujours. Je me garde bien de laisser paraître ma surprise et les taquine : « Vous voir tous les deux est amusant! Frère et sœur ne se ressemblent pas beaucoup au physique, blond et brune; pour ceux qui ne vous connaissent pas, de vous rencontrer toujours ensemble, il doit être facile de penser à deux fiancés ou à un jeune ménage... » Regardant sa sœur, il dit : « Elle est ma sauvegarde. » La jeune fille à son tour répond : « Avec lui j'ai la paix. » Et pendant qu'il va voir les blessés, elle me raconte la veillée d'hier.

Un de ses amis se rappelle :

« Quelquefois, il m'arrive de rester de longues heures seul avec lui, alors nous flâmons dans les rues, et le plus souvent nous allons bavarder sur un banc, dans le jardin public, en face de la poste.

« Il faut croire que ces sorties sont propices aux confi-

dences, car c'est dans une de celles-ci que Jean me parle de ses indécisions.

« A cette époque, on lui propose de partir en Angleterre et il se demande si sa place est bien là-bas. Quelques semaines plus tard, sa décision est prise. Il me dit à peu près ceci : « Les nazis font subir aux travailleurs étrangers des souffrances morales. Ils veulent en faire des esclaves de l'hitlérisme. J'ai le désir de me rendre en Allemagne pour essayer, Dieu aidant, d'apporter aux autres le meilleur de moi-même. »

« Quelques semaines après, je quittais Brest, laissant Jean à ses intentions...

« H. HÉMERY. »

Quelques jours plus tard, il reçoit ordre de départ : il ne prévient ses parents que cinq jours avant. Aussitôt le nécessaire est fait pour qu'il échappe au S.T.O. par un client qui, par sa situation, est en relation avec les autorités occupantes et dont les services doivent, en principe, veiller à faire exécuter les ordres reçus sous peine de représailles en cas de refus. Jean l'apprend, remercie et attend... Il est apôtre, il sait que sa présence sera utile près des jeunes qui s'en vont, et pour combien de temps, dans quels milieux? Privés de prêtres...

Il voit les jeunes groupés à l'école de la place Sanquer en attendant le départ, la peine qu'ils ne dissimulent pas à ceux qui les pressent dans les appartements du deuxième étage pour éviter les évasions, que quelques-uns réussissent quand même par les fenêtres donnant sur la rue de la République; il surveille et aperçoit les camions où on les entasse comme des bêtes, pour une destination inconnue.

Sa décision se confirme. Il doit partir. Pour le Christ, continuer de se montrer le jociste qu'il est. En cette circonstance comme toujours, Jean a d'abord pensé aux autres.

Le moyen?

A son habitude, il prie, il prie Notre-Dame, prend son vélo, part pour Le Folgoët demander la grâce de pouvoir convaincre ceux-là même qui l'en ont empêché de la nécessité où il est de partir. Son confesseur essaie de l'en dissuader, mais l'appel des âmes est plus fort.

Quelques jours plus tard, un incident le sert. Il rencontre M. X..., le suit à son bureau et lui expose le sujet de sa matinale visite, ses raisons. Cet homme ne peut croire ce qu'il entend, répond qu'il ne peut accepter sa démarche alors qu'il a tout fait pour l'empêcher de partir.

Après une longue discussion, Jean finit par croire qu'il a convaincu M. X... Ce monsieur lui propose de le faire admettre à Brest dans une entreprise. Il refuse. Une seule ressource, lui dit alors X... : la L.V.F.

— Elle comprend des ouvriers ? demande Jean.

— Si l'on veut. C'est possible. Seulement, à toi à faire les démarches.

— Vous m'épargnerez cette peine et cette honte à ma famille. Monsieur, je compte sur vous. Un de mes camarades, marié, père de famille, est sur la liste des partants du S.T.O., faites-moi inscrire à sa place et veillez à ce qu'il ne soit pas inquieté (1).

Ce monsieur ajoute : « J'ai parlé de Jean à un chef allemand, disant que ce jeune homme je l'aimais comme

(1) Brest. — « Il me reste de Jean le souvenir d'un jeune homme délicat et généreux à l'extrême. La raison de son départ en Allemagne, car je le lui avais déconseillé, c'est afin d'éviter à un autre d'y aller et pour pouvoir ainsi exercer un apostolat auprès de ses camarades.

« Ce dévouement, qu'il comptait monnayer tout le long de sa vie, il l'aura donné d'un coup. Je n'avais qu'une peur, c'est qu'il ne s'épuise à force de donner, et ne cessais de lui recommander de se reposer et de ménager ses forces pour l'avenir. Quelle âme belle et généreuse ! Je me recommande à lui et à son intercession auprès de Dieu pour qu'il veuille bien m'aider dans l'apostolat que je continue ici-bas avant d'aller le rejoindre là-haut.

« X. BELBÉOCH, »

un fils. Et connaissant particulièrement la région de Dresde pour l'avoir habitée quand je fus attaché d'ambassade, pensant que cette contrée serait moins exposée aux opérations militaires, je demandais de le diriger de ce côté. Jean ne l'a pas su. »

Un jour il arrive dans le bureau, ému, ne pouvant proférer une parole, s'assied. Après un moment il dit : « En venant, j'ai rencontré un camarade de Saint-Jean, il a revêtu l'habit des Dominicains. Le voir ainsi pour la première fois avec la soutane, quelle impression cela donne ! »

Les cours de secourisme sont terminés. Il doit se rendre à l'examen qui a lieu rue du Château, à la Croix-Rouge. Il sort pour y aller. Franchissant le seuil de la maison, il est rejoint par un agent qui lui remet un pli ; il comprend, son cœur se serre un peu. Marie-Antoinette est dans sa chambre, il sera donc seul en bas. Il rentre, décachète en tremblant : ce sont les papiers de départ...

Il remercie Notre-Dame d'avoir accepté son sacrifice et sollicite la grâce d'être fort, car il est faible. A cette heure, il l'est tellement qu'il tremble. Mais le temps passe et ce n'est pas le moment de s'attarder, il pourrait arriver en retard à l'examen, ce serait déjà une mauvaise note et il ne le veut pas, il remet le pli dans la poche de son veston et court pour rattraper le temps perdu.

Ce sport le remet un peu, mais l'émotion l'étreint. Il ne veut rien laisser paraître. Cependant sa main tremble, il constate que son écriture est moins nette, enfin à la pratique où d'ordinaire il excellait, « par atavisme » lui avaient dit ses professeurs (n'avait-il pas toutes ses tantes et bonne-maman Collé infirmières ?), en appliquant une bande il oublie un détail. Mlle Michelle le remarque et lui dit :

— Eh bien ! monsieur Collé, qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ?

— Les examens, dans mon enfance, m'impressionnaient beaucoup, mademoiselle.

Et il rit. Il est reçu dixième, en est très heureux, félicite chaleureusement celui qui est premier. Avec son brevet de secouriste, il obtient ce certificat :

HOSPICES CIVILS DE BREST

« Je soussigné, chirurgien, certifie que M. Collé Jean a fait dans nos services de chirurgie un excellent stage. Il nous a donné toute satisfaction, se montrant en toute occasion particulièrement dévoué, calme et parfaitement au courant de l'aide médico-chirurgicale.

« Possédant les plus hautes qualités d'infirmier, peut rendre les plus grands services en tous lieux et circonstances.

Le 15 juin 1943.

« D^r S. VELLY.

« Pour le D^r de La Marnière
et D^r Barbaro. »

Il fallait rentrer maintenant, préparer le départ, sérieux cette fois, faire les visites d'adieu (1).

(1) Brest. — « Nous nous sommes connus sous l'occupation. Nous prenions ensemble des cours de secourisme au siège de la Croix-Rouge, rue du Château.

« Dès le début, ma sœur et moi fûmes frappées par sa gentillesse; nous sachant très éloignées de la ville, il se faisait un plaisir de nous accompagner. Durant ces promenades, nous avons eu l'occasion d'échanger maintes idées et peu à peu une amitié s'établit entre nous.

« Jean était un excellent camarade, toujours prêt à rendre service, attentif à nos moindres désirs, d'esprit conciliant, il sut se faire aimer de tout le cours.

« Quand vint le jour du départ, sachant les périls auxquels il allait s'exposer, notre peine fut profonde.

« Avant son départ, Jean nous avait demandé d'être ses marraines afin d'entretenir le lien d'amitié qui nous unissait déjà.

« ANDRÉE et JEANNE ROBIN. »

Et voici l'impression qu'il laisse :

« Jean est venu me faire une visite avant son départ pour l'Allemagne. J'avais déjà appris son intention de partir et le motif de son départ. Comme je l'engageais à rester : « Non, m'a-t-il répondu, ma décision est prise. Je pars demain, notre place à nous jocistes, c'est au milieu des ouvriers. Ils auront plus que jamais besoin de nous là-bas. C'est là que nous pourrons faire le plus de bien. Voilà pourquoi il faut que je parte. »

« J'ai senti à ce moment l'âme ardente de Jean. C'était un apôtre. Il n'avait qu'une ambition, être prêtre pour faire connaître le Christ et lui gagner des âmes. Il vibrat à la pensée du magnifique travail qu'il allait faire parmi ces ouvriers contraints de partir...

« Chanoine COURTET. »

Son action outre-Rhin a été réelle, féconde. Elle devait devenir gênante pour ces messieurs, ses employeurs, mais n'anticipons pas. Quelques-unes de ses lettres heureusement conservées vont jeter un peu de lumière sur son activité jociste à Freital et dans les environs.

Avec Marie-Antoinette, il s'entend pour communiquer par alphabet spécial et compose, pour eux deux, un petit dictionnaire rouge auquel, dans ses lettres, il fait plusieurs fois appel.

Il part, non pas en camion, mais par le train, seul.

Le trajet permet une longue méditation :

24 juin 1943.

« La première étape d'un grand voyage est terminée, à demain la seconde. Celle-ci sera longue, tant par le trajet que par la durée. Demain j'embarque à la gare de l'Est, je m'en irai vers la Saxe pour travailler à Dresde. Magnifique voyage sans doute, mais seulement en temps de paix. Les circonstances actuelles ne permet-

tent pas de nous réjouir, et d'ailleurs nous serions bien gênés pour le faire, car d'autres soucis occupent notre esprit.

« Pourquoi s'inquiéter outre mesure ? Le séjour qui nous attend, loin d'être agréable, peut devenir supportable si chacun y met du sien. Il nous faudra non le subir, mais le vivre. Le moral est épatant, c'est l'essentiel.

« JEAN. »

CHAPITRE IV

FRETTAL II

« J'irai à l'autel de Dieu, du Dieu qui fait ma joie et mon allégresse.

« Rendez-moi justice, ô Dieu, et soutenez ma cause. »

(Prière qu'il récitait chaque matin en se rendant à l'usine.)

2 juillet 1943.

« Au fond d'une étroite vallée, l'eau, le rail et la route se fraient difficilement un passage entre deux chaînes parallèles et presque ininterrompues de hautes collines boisées. La rivière, capricieuse, serpente. La route, plus docile, dessine de gracieuses courbes. Le rail, lui, véritable gentleman, garde la ligne et n'hésite pas à enjamber ses deux compagnes, offrant à la vue divers tableaux des plus charmants. De coquettes maisons aux tuiles rouges, des chalets quelquefois trop austères, de nombreux jardinets, une ruine... Mais, direz-vous, c'est un coin de France ! Non, rassurez-vous, ce n'est pas la France, car la description d'un de ses coins s'arrêterait là, ici elle continue. La région est atteinte d'une épidémie, une épidémie de... cheminées. On en voit partout,

ici, là et ailleurs. Ici, elles sont utiles; là, indispensables; ailleurs on ne peut s'en passer! Les mesures de prophylaxie sont sans doute à l'étude. Tel est le paysage qui m'est apparu cette après-midi de la fenêtre d'un tramway.

« Freital, petite ville industrielle située à une dizaine de kilomètres de Dresde, est devenue mon port d'attache à l'étranger. Le débarquement, après un voyage long et fatigant, s'est bien passé. Le convoi parti de Paris s'est éparpillé petit à petit le long du trajet. Arrivés à deux à Freital, nous avons été versés dans la même usine. La fabrique est petite. Étant les premiers Français, le directeur nous a très bien reçus. Nous sommes en privé et jouissons du régime des tickets. Il y a plus malheureux que nous.

« J'espère que vous n'avez pas eu à mettre en application vos connaissances de secourisme.

« Envoyez-moi de vos nouvelles, une lettre de France fait tant plaisir. »

4 juillet.

« Ma bien chère maman,

« Mon premier mot sera merci. Je te le dois bien, car je sens très bien que tu es pour quelque chose dans tout ce qui m'arrive. Le grand point d'interrogation qui se posait à moi au début du voyage s'est peu à peu effacé. Par moment, il m'apparaissait effrayant. J'en avais peur! Bien des fois, à mesure que je m'éloignais des lieux qui réjouissent ma jeunesse, je me demandais quel sort m'était réservé. Aux peines de séparation allait-il s'ajouter d'autres peines, plus terribles encore?

« Mille questions se posaient à moi, je les résolvais de mon mieux, toujours en y ajoutant une intervention possible de la Providence. Cette intervention elle m'est maintenant manifestée.

« Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé à Dresde, dans cette grande ville peuplée où le pauvre Brestois se serait

perdu dans la foule, dans cette foule trop souvent ingrate? Pourquoi suis-je venu échouer dans cette petite ville de Freital, dans cette petite fabrique d'une soixantaine d'ouvriers? Pourquoi ne m'a-t-on pas mis en camp comme tous les autres jeunes? Pourquoi enfin ai-je des tickets? A toutes ces questions, une réponse : je suis protégé de la Providence. Cette protection, je ne l'avais pas spécialement demandée, mais quelqu'un s'est sûrement chargé de le faire pour moi, et ce quelqu'un c'est toi, maman. Merci donc pour toutes tes prières, pour toutes tes peines supportées avec résignation, pour toutes tes souffrances endurées en silence pour moi. Toutes ces actions, tu as su les offrir, elles portent maintenant leurs fruits.

« Je sais bien qu'après ce merci tu ne t'arrêteras pas dans tes demandes, aussi je veux encore une fois en profiter, mais pas seul.

« Je suis appelé à partager mon séjour ici avec un autre camarade. Pour te le décrire, un simple mot : c'est un dur. Agé de trente ans, marié, père d'une petite fille de neuf mois, cet homme, sans bagage aucun, a été transféré sous bonne escorte de la Santé à Freital. Conclusion : mon sort est lié à sa tenue, et sur celle-ci j'ai de grands doutes. Pense beaucoup plus à lui qu'à moi, il en a bien besoin.

« Bons baisers.

« Ton fils, JEAN. »

5 juillet.

« J'ai bien failli jouer à pile ou face pour savoir si je devais écrire ce soir. Quelquefois, il est très difficile de choisir quand le lit et le stylo sont côte à côte; après quelques hésitations, j'ai opté pour la plume.

« L'autre jour, la journée terminée, je me trouvais dans les mêmes dispositions, mais je n'ai pu mettre que l'adresse, la fatigue avait le dessus. J'arrivai lundi vers

ici, là et ailleurs. Ici, elles sont utiles; là, indispensables; ailleurs on ne peut s'en passer! Les mesures de prophylaxie sont sans doute à l'étude. Tel est le paysage qui m'est apparu cette après-midi de la fenêtre d'un tramway.

« Freital, petite ville industrielle située à une dizaine de kilomètres de Dresde, est devenue mon port d'attache à l'étranger. Le débarquement, après un voyage long et fatigant, s'est bien passé. Le convoi parti de Paris s'est éparpillé petit à petit le long du trajet. Arrivés à deux à Freital, nous avons été versés dans la même usine. La fabrique est petite. Étant les premiers Français, le directeur nous a très bien reçus. Nous sommes en privé et jouissons du régime des tickets. Il y a plus malheureux que nous.

« J'espère que vous n'avez pas eu à mettre en application vos connaissances de secourisme.

« Envoyez-moi de vos nouvelles, une lettre de France fait tant plaisir. »

4 juillet.

« Ma bien chère maman,

« Mon premier mot sera merci. Je te le dois bien, car je sens très bien que tu es pour quelque chose dans tout ce qui m'arrive. Le grand point d'interrogation qui se posait à moi au début du voyage s'est peu à peu effacé. Par moment, il m'apparaissait effrayant. J'en avais peur! Bien des fois, à mesure que je m'éloignais des lieux qui réjouirent ma jeunesse, je me demandais quel sort m'était réservé. Aux peines de séparation allait-il s'ajouter d'autres peines, plus terribles encore?

« Mille questions se posaient à moi, je les résolvais de mon mieux, toujours en y ajoutant une intervention possible de la Providence. Cette intervention elle m'est maintenant manifestée.

« Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé à Dresde, dans cette grande ville populeuse où le pauvre Brestois se serait

perdu dans la foule, dans cette foule trop souvent ingrate? Pourquoi suis-je venu échouer dans cette petite ville de Freital, dans cette petite fabrique d'une soixantaine d'ouvriers? Pourquoi ne m'a-t-on pas mis en camp comme tous les autres jeunes? Pourquoi enfin ai-je des tickets? A toutes ces questions, une réponse : je suis protégé de la Providence. Cette protection, je ne l'avais pas spécialement demandée, mais quelqu'un s'est sûrement chargé de le faire pour moi, et ce quelqu'un c'est toi, maman. Merci donc pour toutes tes prières, pour toutes tes peines supportées avec résignation, pour toutes tes souffrances endurées en silence pour moi. Toutes ces actions, tu as su les offrir, elles portent maintenant leurs fruits.

« Je sais bien qu'après ce merci tu ne t'arrêteras pas dans tes demandes, aussi je veux encore une fois en profiter, mais pas seul.

« Je suis appelé à partager mon séjour ici avec un autre camarade. Pour te le décrire, un simple mot : c'est un dur. Agé de trente ans, marié, père d'une petite fille de neuf mois, cet homme, sans bagage aucun, a été transféré sous bonne escorte de la Santé à Freital. Conclusion : mon sort est lié à sa tenue, et sur celle-ci j'ai de grands doutes. Pense beaucoup plus à lui qu'à moi, il en a bien besoin.

« Bons baisers.

« Ton fils, JEAN. »

5 juillet.

« J'ai bien failli jouer à pile ou face pour savoir si je devais écrire ce soir. Quelquefois, il est très difficile de choisir quand le lit et le stylo sont côte à côte; après quelques hésitations, j'ai opté pour la plume.

« L'autre jour, la journée terminée, je me trouvais dans les mêmes dispositions, mais je n'ai pu mettre que l'adresse, la fatigue avait le dessus. J'arrivai lundi vers

midi. Après trois heures d'attente au bureau du travail, j'échouai, avec un camarade parisien, dans la *Kamera Fabrick*. La première impression fut bonne : pas de cheminée, pas de grand bâtiment, seul un petit bureau dans lequel une femme très complaisante nous donna, en un français bon mais rare, les premiers conseils.

« Étant les premiers embauchés dans cette fabrique, nous avons bénéficié de pas mal de privilèges. Le soir même, notre patron nous aménageait un petit local, sous son bureau, pour passer la nuit, nous y sommes toujours, d'ailleurs. Le lendemain, nous avions nos cartes de ravitaillement. Adieu la vie ingrate du camp, nous étions deux privilégiés.

« Le paysage est charmant, en fermant les yeux, bien entendu, sur les hautes cheminées d'usine qui pullulent. De nombreuses collines, les unes boisées, les autres couvertes de champs, de jardins et de maisons, une rivière, la ligne, la route, la ville, la campagne... et que sais-je encore ! Enfin tout pour être heureux. Un peu moins charmant est le travail. Je suis tourneur fraiseur, et tout et tout, et cela pendant onze heures, dans un vacarme de machines de toutes sortes (vous comprenez dès lors mon empressement à écrire).

« A dix mètres d'ici, il y a un kommando (ils sont tous devenus ouvriers libres hier) dans lequel j'ai trouvé un Brestois. Très chic type, il nous donne un sérieux coup de pouce pour le pain. Excellente impression, la confiance règne... »

10 juillet.

« Si j'avais voyagé dans des conditions plus favorables, j'aurais éprouvé un immense plaisir à dépeindre tous les charmants paysages déployés sous mes yeux. Je les conserve, car pourquoi refaire son calvaire ? Le poète avait raison de dire : « Partir, c'est mourir un peu. » C'est mourir à ce qu'on aime, on laisse un peu de soi-même en chaque temps, en chaque lieu. Mourir un peu,

certain, mais mourir pour vivre une autre vie ; une vie plus dure peut-être, mais une vie nécessaire pour devenir véritablement un homme. Et puis Duhamel n'avait-il pas raison de dire : « Chaque parcelle du monde est une source de bonheur. » Ma parcelle à moi est Freital.

« Ce bonheur, je le retrouve le matin quand je baise la petite médaille miraculeuse fixée à ma montre ; je le trouve à midi quand j'offre à Dieu ma soupe quotidienne que tant de malheureux n'ont pas ; je le trouve le soir quand, retiré dans un jardin ombragé où coule une claire fontaine, je médite sur la journée écoulée ; ce bonheur enfin je le trouve dans ma douleur même. Tout est pour moi une source de joie et restera une source de joie, car le baromètre est au beau fixe.

« Ma chère bonne tante doit être dans tout autre disposition, je suppose ? Pourquoi ces grosses larmes quand je t'ai dit adieu ? Que craignais-tu qu'il m'arrivât d'extraordinaire ? Tu avais sans doute tout prévu, excepté la chance, ou plutôt, comme je le disais ces jours-ci à maman, la protection indiscutable de la divine Providence. Cette protection devient de jour en jour plus visible. Va-t-elle demeurer jusqu'à la fin ou va-t-elle subitement disparaître pour une époque où elle me serait plus nécessaire ? A la grâce de Dieu ! Je m'attends au pire, évitant ainsi toutes désillusions possibles. En voilà assez pour Freital, parlons un peu de Brest.

« J'espère que la période d'accalmie qui précédait mon départ ne vous a pas quittés et qu'il n'y a donc pas trop de travail à l'hôpital. Présente mon respect à la Mère Supérieure et assure-lui que vos prières portent déjà leurs fruits. Bien le bonjour aux infirmiers. »

*
**

12 juillet.

« Aujourd'hui dimanche, jour de repos, il est deux heures, un peu d'air pur me ferait du bien, mais l'incertitude du temps m'a décidé à prendre la plume.

« J'écris auprès d'une fenêtre dominant sur une petite cour. A gauche une petite maison basse, à droite un jardinnet où une petite mère en blouse bleue, un livre en main, sommeille à moitié. Décidément tout est petit dans ce coin, y compris la *Kamera Fabrick*, l'usine où j'ai élu domicile pour un temps X. Les circonstances m'ont amené à vivre dans ce bâtiment. L'atelier a beau être petit, il n'en est pas moins bourdonnant. Si vous entriez, vous y trouveriez Jean Collé chantant, sifflant et travaillant. Son tour ou sa fraiseuse ne sont pas les moins bruyants.

« Échappons-nous pendant quelques minutes du 3 *Kroenertstrasse*. Devant nous, c'est Freital. Une multitude de maisons basses en général, toutes grises, de nombreux jardins où légumes, fruits et quelques rares fleurs égayent par leurs teintes un paysage trop souvent triste. De grandes usines étendent de-ci de-là leurs longs bâtiments poudreux. Une grande avenue où roulent de jolis tramways traverse, dans le sens de la longueur, toute cette agglomération et semble perdre en chemin, à mesure qu'elle s'éloigne, les coquettes demeures qui la bordent. A l'extrémité de la ville, une dernière courbe, puis cette avenue devient route pour disparaître peu à peu par un tournant gracieux derrière une des nombreuses collines bordant l'horizon. Encore un pont, un autre pont, puis plus rien. Voilà un paysage de Saxe. »

*
**

11 août.

« Mon cher papa, ma chère maman,

« Voici le mois d'août avec toutes ses fêtes. Aussi c'est avec plaisir et avec tendresse que votre fils vous offre à tous deux ses meilleurs vœux. En dépit de tous les obstacles, ils se joindront à ceux des frères et sœurs toujours près de vous. J'espère que ces derniers remplaceront l'absent et qu'ils penseront à ajouter à leurs baisers un de plus pour l'exilé.

« Depuis son arrivée à Freital, l'histoire de ma plume est bien simple. Elle se divise en deux périodes d'environ trois semaines chacune. La première est à son honneur, elle vit couler beaucoup d'encre. La seconde est moins brillante et s'achève aujourd'hui. Or, sachez que celui-ci, depuis ces derniers temps, s'est remis à voyager. Oh! pas bien loin, seulement dans un rayon maximum de cinq mètres! Les impressions de voyage? Je ne vous en dirai qu'une : étrange ressemblance entre les huit paillasses différentes sur lesquelles se reposa mon corps pendant une si courte période. La dernière mérite seule qu'on s'intéresse à elle. J'ai élu domicile, définitivement je crois, chez un pâtissier. Chez ce pâtissier travaille depuis déjà longtemps un camarade prisonnier que j'ai connu au kommando. Quand ce prisonnier est passé ouvrier libre, son patron a dû lui fournir une chambre. Dans cette chambre, il y avait deux lits, j'ai hérité du second.

« Perché au cinquième d'une grande et belle maison, je bénéficie d'un coup d'œil magnifique sur la ville. Une fois pour toutes, j'ai pu ranger mes affaires. Sitôt cette opération terminée, un ouf de soulagement et de satisfaction suivit. Quarante ans, célibataire, auvergnat, boulangier de métier, mon camarade est très sympathique. Les circonstances m'obligent à me séparer de mon autre

camarade dont je vous ai entretenu. Il est allé dans un camp. Je lui manque plus qu'il me manque.

« Mon colis ? Après vingt autres jours de voyage, il m'est parvenu en très bon état. Encore une fois merci aux généreux donateurs et aussi à la chère Nénette pour qui je regrette d'être si pauvre. Pour en revenir au colis que j'ai reçu dimanche dernier, il m'est d'un précieux apport pour mettre en application la devise du premier jour : alimentation d'abord. Vous pensez bien que pour tenir de telles journées, il faut surtout manger, ne serait-ce qu'un minimum de nourriture. Ici tout est avec tickets. Il ne me restait donc qu'à trouver des tickets. Pour le moment la pêche est bonne, elle s'annonce même fructueuse. Jugez vous-mêmes : hier soir, comme dîner, un œuf sur le plat, un bout de l'excellente saucisse, marmelade, gâteaux ; aujourd'hui un bout de saucisse chaude, du fromage, marmelade, gâteaux, prunes, pommes. A part ça... c'est la guerre. Question de saucisse, l'idée de la mise en boîte est excellente et leur conservation assurée.

« Antoinette me parlait dans sa dernière lettre : « J'ai hâte de voir Béchu. » A mon tour, je tiens le même langage, et jeudi prochain je compte avoir par lui, du moins s'il revient, des nouvelles fraîches du pays. »

29 août.

« Mon cher Henri,

« Je vais te brosser un petit tableau : la situation ou plutôt l'état d'esprit dans lequel j'ai trouvé l'ouvrier français en arrivant ici. Le Français se sent seul dans son exil ; il se sent comme isolé. Autour de lui existe, dans un rayon très restreint qui se limite souvent à sa personnalité, un mur invisible à l'intérieur duquel se passe toute son activité. Si quelquefois cette dernière dépasse le mur, c'est, hélas ! la plupart du temps, parce qu'elle est poussée par un intérêt trop égoïste. Perdu

dans la masse, l'ouvrier atteint un degré d'individualisme très élevé. Il ne prend pas le temps — en a-t-il aussi vraiment la possibilité ? — de lever les yeux et s'apercevoir qu'il a près de lui des compagnons, des frères de misère. Les quelques secondes de liberté, il les passe au cinéma, et cela se comprend, mais, hélas ! aussi quelquefois à assouvir ses passions ! (Ici, il me faudrait faire presque une étude sur la femme indigène.) De cette situation la victime n'est pas responsable, c'est une situation voulue, un état d'esprit créé. Chaque étranger est, pour ainsi dire, immunisé contre le désir possible d'être un agent. Les moyens employés à dessein pour atteindre un tel résultat sont bien simples : un rendement excessif exigé sous un régime d'alimentation restreint dans un décor loin d'être enchanteur. Ajoute à cela le manque d'esprit communautaire, esprit d'ailleurs perdu depuis déjà plusieurs années, et tu comprendras les difficultés devant lesquelles se heurte quelqu'un qui a envie de faire quelque chose. Mais « les difficultés ne sont pas faites pour abattre, mais pour être abattues ».

« Pour les vaincre, il faut être fort, non d'une force musculaire (tu m'as d'ailleurs compris), mais d'une force intérieure, la seule réelle, la seule efficace, la seule qui porte de beaux fruits. Cette force ne s'acquiert pas du jour au lendemain, ni sans le secours d'autrui. Et là, mon cher Henri, c'est le point où, malgré ta situation, tu peux être utile, d'une utilité peut-être supérieure à la mienne qui suis sur place.

« Tiens, si tu veux, compare-toi au moins dans son monastère, moi je serai le prêtre dans la bagarre. Et alors, n'as-tu pas plus d'influence sur les desseins de Dieu que moi ? Rappelle-toi la préférence de Jésus pour Marie-Madeleine, le modèle de la vie contemplative. Mais j'arrête, mon cher Henri, j'arrive à être jaloux d'un préféré du Christ ; j'en ai honte.

« Je suis allé ce matin, pour la première fois depuis que je suis en Allemagne, m'abreuver à la Source inta-

rissable, dispensatrice de cette Force dont je te parlais plus haut, à cette Source combien féconde qui seule peut donner la force, la joie, la vie, la liberté.

« La force, j'en ai besoin, car j'étouffe de me sentir seul comme tous mes camarades. Je la demande, demande-la avec moi, afin non seulement de dénombrer les compatriotes qui m'entourent, mais encore de les réunir, de les grouper. J'ai vu des insignes, j'ai entendu des chants et j'ai posé les premières pierres.

« A Dieu le reste ! La joie, j'en possède, je chante soir et matin. Mais je l'augmenterai, ou plutôt je l'orienterai davantage vers le but.

« La vie, je la demande plus parfaite à Dieu. La perfection est sans borne et sans limite.

« La liberté, elle approche. Un jour elle apparaîtra avec un grand L.

« Je vais, après ces quelques lignes, signer ma lettre. Les grands oiseaux sont-ils si exigeants que cela ? Je ne le pense pas. Ou alors ils ne m'auront pas compris, et le sens qu'ils auront trouvé à mes lignes ne sera sûrement pas celui que je leur aurai donné. Mais si cela arrive, sache, Henri (et d'ailleurs tu l'aurais soupçonné sans que je te le dise), que ce qui manque à ma missive ne regarde pas la politique.

« Nous, chrétiens des temps futurs, nous la méprisons, nous la renions. N'y a-t-il pas par-dessus les frontières, par-dessus les continents même, un terrain d'entente supérieur ? Quand j'assiste le dimanche à la messe dans la petite chapelle de Freital, je reste toutes les fois songeur. Là, à genoux en prière, au moins cinq races différentes ont le regard tourné vers le Père de la race humaine : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Celui qui seul peut donner la force, la joie, la vie, la liberté.

« Mon cher Henri, sois mon moine, je serai ton prêtre, Jésus se charge du reste.

« Prions l'un pour l'autre. »

Jean n'étouffa pas longtemps, car, ayant beaucoup entendu parler de Dresde, il décide de s'y rendre pour connaître par lui-même. Puis, pour se perfectionner dans la langue allemande, afin de rendre plus de services à ses camarades français de Freital, d'y rencontrer les étudiants en théologie. Il se rend au séminaire, et reçu là fraternellement par le supérieur qui, sans doute après l'avoir étudié, accepte qu'il revienne.

A sa deuxième visite, il l'envoie à l'évêché. Il est conduit à la chapelle. Un homme en habit ouvrier s'y trouve déjà ; quelques minutes après, il offre le saint Sacrifice. C'était un prêtre français. Jean répond la messe, communie.

De ce moment, ils furent frères d'armes pour les âmes. Désormais, chaque fois qu'il le peut, il retourne à Dresde pour le rencontrer, et depuis ce jour devint son fils spirituel.

*
**

5 septembre.

« Il paraît qu'il y a quelque part en France une certaine demoiselle bien furieuse. Heureusement les furies de ce genre ne sont pas terribles et n'ont qu'un temps.

« A la réception de votre colis, son état était loin d'être satisfaisant. N'ayant pu bénéficier de votre geste, je vous remercie quand même infiniment.

« Chez vous, je vois, c'est toujours la terre promise : belles prunes, belles poires, pêches, raisins. Malheureusement, le temps de la récolte est court. Mais ces richesses une fois épuisées, il vous en reste d'autres et une grande partie de l'année s'écoule dans un continuel roulement.

« C'est tout de même un beau pays que la France !

Mieux apprécier son pays à l'avenir est un des rares avantages dont bénéficiera l'exilé à son retour.

« Dans cette absence de notre jeunesse, il ne faut pas voir que cruauté, déportation, etc.; chaque événement, même le plus pénible, a ses réactions. Celles-ci se font le plus souvent à l'avantage de la victime. Les quelques mois que nous passons en terre étrangère ne sont pas perdus pour tout le monde; j'en suis moi-même témoin. »

« Mon bien cher ami,

« J'ai été très touché par votre lettre reçue hier. Je ne connaissais pas votre écriture, mais dès que votre nom est apparu, ce n'est pas seulement lui que je voyais, mais tout Saint-Jean que j'entrevois par lui. Cette minute m'a paru douce.

« Je suis très heureux pour vous que vous ayez cet entourage et surtout la présence dans votre chambrée de MM. Jerphagnon et Rouet : le premier, homme posé, grave mais combien sympathique, le second, homme jeune, souriant, toujours jovial (à propos de M. Rouet, s'il est cantonnier... qu'il y reste).

« Je comprends votre peine devant l'absence presque totale de tout secours religieux. Tout séminariste dans cette situation ne l'éprouve-t-il pas ?

« Comme vous, je ressens cette abondance de grâces, et avec vous j'en remercie le Seigneur. Dieu en soit loué ! Nous en avons besoin. Elle seule peut nous fortifier et nous donner le cran nécessaire à bien remplir notre tâche.

« Cette tâche, je ne m'y étends pas, car vous me l'avez admirablement décrite par vos simples mots : « représentants du Christ au milieu de cette masse païenne ».

« Quand j'ai connu votre situation, j'ai eu un peu honte de moi. Vous êtes en camp, je suis en privé. Vous

subissez avec courage toutes les exigences du camp, je bénéficie sans raison de tous les avantages attachés à ma situation. Un de nous connaît les secours religieux et en use, et celui-là c'est encore moi ! Mais pourquoi donc le Seigneur avantage-t-il encore le plus avantage ?

« Cette question m'amène à réfléchir. En France, nous confrères de Saint-Jean, nous centralisons toutes nos lettres au P. Gaillot. N'y aurait-il pas moyen de les centraliser aussi en Allemagne, et ceci par mesure de prudence ?

« Si oui, j'accepte cette tâche et promets, vu mon état privilégié, d'expédier à chacun d'entre nous des nouvelles de tous, sous forme de petit journal agrémenté de dessins. La correspondance serait beaucoup plus rapide et les frais diminués. Parlez-en entre vous et expédiez-moi, si vous optez pour mon idée, toutes les adresses des confrères. Pour le moment, je n'ai que la vôtre et n'ose entreprendre pour vous un numéro spécial. Aujourd'hui même, je transmets ma proposition au P. Gaillot. Notez bien qu'il ne s'agit pas de remplacer notre vénérable supérieur, j'en suis incapable et n'en ai pas la grâce d'état, mais simplement de nous distraire et surtout nous unir dans notre exil.

« Quelques mots sur mon apostolat ? Pour le moment aucun groupement, aucune réunion. Je visite les camps... »

9 septembre.

« Je m'excuse de ce léger retard pour septembre. Ma tête étant devenue trop lourde pour les deux épaules, j'ai dû pour quelques jours appeler au secours mon oreiller. Mais ce n'est pas grave et un petit repos a suffi pour rétablir la situation.

« Avec regret, je voyais le début du mois s'éloigner pendant que mon stylo demeurait bien tranquillement

dans sa boîte. Enfin aujourd'hui il a daigné en sortir. Je crois qu'il sera bavard, car je viens de le remplir.

« Je vais tâcher de renseigner de mon mieux le sportman René que je félicite pour son assiduité aux cours d'athlétisme du patro.

« Pour commencer, une parallèle s'impose entre le jeune de chez nous et celui d'ici. Impartialement, il faut reconnaître que notre voisin nous surpasse en taille et, par suite, bien souvent en corpulence. Suprématie simplement corporelle, car sur d'autres terrains, et qui ne sont pas les moins importants, les rôles sont inversés. Je fais allusion à la sensibilité, l'intelligence, la finesse d'esprit et même l'éducation en général. D'une corpulence plus grande, l'Allemand est en outre plus sportif. L'est-il par obligation ou par passion ? je ne sais. J'opérerais plutôt pour la première idée.

« L'autre soir, en me promenant, je passais devant une école, et à travers une barrière assez haute je contemplais un groupe de bambins qui, sous l'œil un peu sévère d'un moniteur, s'exerçaient à divers mouvements. J'admirais le résultat et essayais de comprendre le but réel de cette formation. Une affiche à côté de moi m'éclaira : un magnifique soldat lançant contre l'ennemi une grenade. La transposition fut rapide, pour moi les bambins n'étaient plus, c'étaient déjà des combattants. Je songeais alors à notre magnifique but à nous : « une âme saine dans un corps sain ». A chacun son idéal, des deux le nôtre est le plus beau.

« Il est des gens qui entendent le canon, d'autres les bombes, pour moi le tonnerre me suffit. Le ciel s'assombrit. De l'ouest montent de vilains nuages. L'orage approche, il va falloir fermer la fenêtre. C'est dommage, car une douce odeur de fruit parvenait jusqu'à ma table de travail. Devant moi, quelques poires et pommes mûrissent.

« C'est par une même journée que l'autre jour les hirondelles s'en sont allées pour leur grand voyage. De

mon observatoire, perché au troisième étage d'une belle maison, je les ai vu se rassembler, puis partir. Elles ont emporté avec elles le beau temps, la chaleur et mes pensées. A leurs ébats joyeux ont succédé de gros nuages. L'orage a grondé. Une pluie lourde et abondante cinglait les carreaux. Tristes prémices d'un hiver qui s'avance à grands pas et que je n'espère pas éviter dans de tels décors.

« Mais voilà encore la pluie, oh ! pas pour longtemps sûrement, le temps est tellement changeant dans cette région ! Dehors, les bonnes gens sont surpris. Une fillette blonde aux nattes bien tressées trotte, traînant derrière elle une de ces voiturettes à quatre roues qui circulent tant par ici. Un grand garçon, chemise brune, culotte noire et brassard rouge à croix gammée, appuie très fort sur les pédales d'un vélo tout neuf. Un vieux grand-père longe les murs pendant que sa commère, moins pressée, bavarde chez l'épicière du coin. Un soldat mutilé s'abrite sous une alcôve. Près de lui, une jeune femme, forte, grosse même, comme toute Allemande qui se respecte, portant longue robe et fin corsage, soutient l'infirme. Ses fines bretelles croisant dans le dos bordent par devant un joli sujet de dentelle. Leur teinte bleue s'harmonise heureusement avec l'immaculé corsage. Un tablier rouge vif, grand comme un mouchoir de poche, termine l'accoutrement et se noue dans le dos par une admirable rosette. Des bas blancs à pompons tombant sur les côtés, de gentils petits souliers, et voilà le costume provincial, dernier vestige d'un Tyrol lointain. Nos trois couleurs ne se trouvent pas qu'au pays. Ces blondes demoiselles ont un faible pour elles. Ordinairement, ce costume, qui peut varier de teintes, sauf pour le petit tablier qui reste soit vert ou rouge, est bien porté. Celui du sexe fort a aussi son cachet. Il est principalement caractérisé par la culotte très courte en cuir, avec poches sur le devant. Deux bandes, en cuir également, la soutiennent. Elles sont reliées horizonta-

lement et à hauteur de poitrine par une autre bande plus large et ronde en son milieu, où apparaît en cuir repoussé un dessin représentant sans doute les armes de la Saxe. Le col d'une chemise à rayures bleues, vertes ou rouges passe le plus souvent sur celui de la veste, cette dernière tenant plutôt d'un boléro par sa coupe gracieuse et tous ses boutons entourés de larges arabesques fantaisistes et sombres. Ici, comme pour la femme, chaussettes blanches à pompons et souliers mignons. Pour les deux, point de coiffure. Pendant que l'un expose, quelquefois orgueilleusement, sa magnifique chevelure, l'autre ne nous montre trop souvent que la racine de ses cheveux. Étrange contraste qui, mélangé, donnerait à peu près une juste moyenne.

« De ces deux genres de costume, j'en vois au moins un de chaque tous les jours dans mon atelier. Pour achever l'illusion de vivre au Tyrol, il ne manque que le chant. Je l'ai d'ailleurs compris dès le premier jour.

« Presque continuellement monte d'auprès de ma machine non pas un chant de chez eux, mais de chez nous. « Je chante, je chante soir et matin. » Une chanson terminée, je peux trente-six fois la recommencer. Ils n'y comprennent goutte. Il arrive que je m'y perds moi-même, leurs ustensiles environnants font tellement de potin! Ces ustensiles sont d'ailleurs arrivés à un résultat. Le chanteur s'est tu depuis quelques jours. Non pas qu'il fût triste, mais simplement fatigué. Un de ces jours, peut-être sans tarder, il va retrouver sa voix sans doute dans une salle de dessin. Il y a moins de bruit, plus de calme, mais peut-être aussi plus de tyrol.

« Pour terminer ce bavardage, un conseil d'ami. Vous me dites avoir un désir pressant d'espace vital. Attention au trop grand désir d'expansion. J'en connais un qui a chanté la même chanson, et depuis qu'il l'a, son espace vital, il n'a jamais été si exigeant... »

10 octobre.

« Une plainte! mais oui, c'en est une que j'ai trouvée dans votre dernière lettre. Ah! ce vilain mois d'août, pourquoi est-il donc resté muet et a-t-il par son silence chagriné deux charmantes jeunes filles? Cette dernière qualité n'est pas de moi. J'ai sous les yeux votre photo. Le rire franc de Janette et celui un peu plus sérieux de Dédée amènent ce mot sur la bouche de tout le monde. Je me vois donc obligé (ô douce obligation!) de l'employer à mon tour. Et, après tout, n'est-il pas le seul qui vous convienne? (je parle au pluriel).

« Votre lettre n'est pas qu'une plainte. De grandes jeunes filles ont autre chose à faire qu'à se lamenter. Il y a aussi des questions. Mais la curiosité, n'est-ce point encore une spécialité de la femme? Vous me demandez mes occupations, mes peines, mes joies. Pour les deux extrêmes, passe encore, mais pour les peines, non, d'abord parce qu'elles sont minimales, ensuite parce qu'il y a suffisamment d'un à souffrir quand il faut souffrir.

« Mes occupations, elles sont diverses, et, comme mes joies, je vous les ai vaguement décrites dans mes précédentes lettres. Pas toutes cependant, je dirai même pas les principales, mais je me vois dans l'obligation encore une fois de garder le silence, car la prudence est mère de la sûreté.

« Excusez mes détours, ma plume est quelquefois trop pressée, je ne puis la retenir. Il est tard, mon lit m'appelle, et dehors, dans la nuit, il gèle encore ce soir. Mais le moral reste intact. Courage, en 1944 nous nous reverrons! En cette nuit d'octobre, mille souvenirs. »

« C'est curieux, la diplomatie a son application sur beaucoup de terrains... même sur le terrain épistolaire. Aussi, après réflexion, je me suis dit bien souvent au

moment où je prends la plume : « Cette fois-ci, ce n'est pas encore pour elle » (elle, c'est ma tante Tina).

« Excuse mon retard, tu sais qu'il est justifié. D'ailleurs, sans tarder, je mettrai Marie-Antoinette au courant de mon occupation; elle t'en causera. Tiens, à propos, demande-lui si elle n'a pas perdu son petit « dictionnaire rouge ».

« Quand j'ai soulevé mon panneau de défense passive, j'ai trouvé sur mes vitres une épaisse buée blanche. Du bout des doigts, j'eus tôt fait une éclaircie, alors, oh! surprise, une nuée couvrait le paysage, j'en ai frissonné. Aussi, c'est le nez bien enfoui dans mon cache-nez que je gagnai la petite chapelle pour y entendre la messe et y communier comme tous les dimanches.

« Aujourd'hui, c'était un vieux prêtre avec une grande barbe, un missionnaire sans doute, qui célébrait la messe. Au prêche, de sa voix grave et caverneuse même, il adressa la parole aux paroissiens, et par malheur à nous étrangers. Le résultat ne se fit pas attendre, de-ci de-là il fallait voir les chevelures s'incliner lentement et par secousses. Ah! ces pauvres Français, décidément tout ne leur est pas favorable dans cette contrée! Le sermon terminé, la fin ayant été signalée pour les indigènes par un signe de croix et par un coup de coude discret pour certains, le tout rentrait dans l'ordre et la messe continuait.

« Il est réconfortant pour le présent et combien pour l'avenir d'assister à l'une de ces messes, non pas qu'elle fut différente des nôtres, elles sont toutes semblables sur la surface du globe, mais la diversité de l'assistance ne manque pas de nous surprendre. Là, tournés vers le même but, vers le même objet, s'adressant à la même personne, sans distinction de race, ensemble des hommes prient, chantent et communient. Espoir immense pour les temps futurs!

« La chapelle est jolie et grande. Du côté de l'évangile, un petit autel, coquet, est dédié à Notre-Dame de Lour-

des. La statue miraculeuse est en évidence, entourée tous les dimanches de trois ou quatre cierges. Il n'y a pas de chaise. Dans les stalles, le fidèle ne se tient pas à genoux comme nous. Il paraît toujours assis. A la consécration et à la bénédiction du prêtre, il se contente d'avancer, ou plutôt de glisser un peu, de manière à amener ses genoux sur le petit banc. L'on distingue d'ailleurs les étrangers par leur position différente et, ce me semble, plus correcte. Leur piété est grande et leur foi paraît profonde. Ici, comme ailleurs, leurs chants sont scandés et même quelquefois brutaux. Mais qu'importe ces différences secondaires, les principaux traits sont les mêmes et, par exemple, il est quelquefois bien réconfortant de chanter ensemble un *Tantum ergo*.

« L'heure tourne, il est trois heures et demie et dans dix minutes je pars à Dresde... pour affaires (1). »

17 octobre (2).

« Marie-Antoinette, dans une de ses lettres, me racontait ses rêves. A mon tour, je vais raconter les miens. D'abord quelques chiffres promis, avant de partir, à la lectrice du petit livre rouge. Dépenses moyennes journalières : 221,20 + 91,5 + 187,19 (3).

« Ceci dit, revenons à nos rêves. Quand, ces jours derniers, attablés devant un verre de bière, je racontais à Mimil et à Rintintin les visions nocturnes de ma sœur, chacun se mit à rire et, dès lors, la conversation roula sur les rêves que nous avions faits la nuit passée.

« Mimil, toujours aussi bavard, prit la parole le premier : « Je me voyais, disait-il, secrétaire de l'Amicale

(1) Journée de récollection.

(2) Cette lettre, d'un style spécial, était destinée par Jean à faire comprendre ses essais d'apostolat à ceux auxquels il l'adressait et non à la censure.

(3) Explication de la phrase chiffrée : ce que j'écris est vrai.

des Français de Freital. J'acceptais ce poste parce que président demandait à chacun de fournir un effort pour créer quelque chose et aussi parce qu'il n'y avait personne à prendre ce poste. Mes fonctions furent de courte durée. Comme prévu, un remplaçant me succédait, car une autre occupation me pendait au bout du nez.

« Aidé de l'Assistance sociale de Dresde, il fallait visiter les lags et contrôler les doléances des ouvriers. J'attendais les derniers conseils et la dernière mise au point quand brusquement je me réveillais... »

« Puis vint le tour de Rintintin. « Moi, dit-il, je me trouvais aussi, chose curieuse, à Freital. Je recevais des ordres d'ailleurs pour faire marcher dans un lag voisin une section de J.O.C. Les difficultés étaient grandes et nombreuses. Comment, quand et où se réunir ? Il fallait faire attention, car la surveillance était très serrée. Nous avons déjà eu quelques avertissements, et nos premiers plans avaient dû être bouleversés. J'en étais là du fameux problème quand mon « Goasguen », de sa sonnette stridente et claire, me tirait de mes rêveries. »

« Puis vint le troisième service, c'était mon tour : « Pour ma part, continuai-je, en tant que séminariste je n'étais pas à Freital, mais dans la banlieue de Dresde, à environ vingt kilomètres. Là, à une dizaine, nous nous réunissions tous les dimanches soir. Un prêtre français, engagé secrètement comme volontaire dans une usine, s'occupait admirablement de nous. (Que ne va-t-on pas chercher dans un rêve !) Ce prêtre, il m'apparaissait, comme vous et moi, en culotte longue et veste de travail. Et dans ce petit coin retiré on apprenait des choses et des choses sur les mouvements intérieurs du pays.

« Quelquefois, un membre de la Gestapo (1) (ne me traitez pas de fou, je continue simplement à raconter mon rêve...) venait nous rendre visite et blaguait avec

(1) Comprenez : un prêtre allemand. Il rendit aux prêtres et aux séminaristes français de grands services.

nous, car il causait admirablement français. Ici, je dus suspendre mon rêve, car je me réveillai dans un cauchemar, mais bientôt je repartis vers les pays des songes. Je lançais de ma chambre un journal, *Le Trait d'Union d'outre-Rhin*. Un exemplaire allait vers chacun des confrères de Saint-Jean en villégiature dans ce pays. La première page était réservée aux nouvelles de la communauté exilée. La deuxième et dernière, intitulée « Rions un peu », était plutôt à tendance humoristique, un peu dans le genre du « tram », mais plus sérieuse et quand même plus distinguée. »

« Là s'arrêtait mon rêve. A nous trois, nous avions discuté longtemps et nous étions tout étonnés de voir l'après-midi du dimanche bien avancée. Il fallait faire vite car, ce jour-là, le soir on voyage... »

« Mais laissons les rêves de côté et parlons un peu plus sérieusement. Pour ici, rien à signaler et on continue à mener son petit train de vie habituelle.

« Il me manque une brosse à habits, j'en ai une dans la bibliothèque de ma chambre.

« Et à Kerfily, quoi de neuf ? Bonjour à tous les voisins et amis, je ne cite aucun nom, il y en a trop ! »

Ce prêtre auquel Jean fait allusion était M. Pierre de Porcaro, breton lui aussi. Vicaire de Saint-Germain-en-Laye et son directeur spirituel depuis août. Jean fait partie de la bande des ex-élèves de latin ayant rencontré « leur » professeur et dont les cours, à l'époque, se tenaient dans le parc du château, dans un ancien bassin vide...

24 octobre.

Que devient Jean Collé ? Il reste toujours le même, sérieux quand il le faut, gosse dans certaines occasions, fou dans d'autres, mais toujours joyeux dans toutes. Nombreuses sont les occupations et courts les jours. Malheureusement, cela ne va pas ensemble...

« Mon cher Pierre,

« Quand ta lettre m'est parvenue au mois d'août, la nature était en fête. Le rossignol chantait, et l'hirondelle, toujours active et pressée, dessinait dans le ciel de gracieuses courbes. A leurs chants s'ajoutait le clapotis d'un ruisseau voisin. Le vent jouait avec les branches. Les maisons, éclairées par un fort soleil, se détachaient nettement sur le fond vert des collines boisées environnantes.

« Aujourd'hui, jour d'octobre, la nature, fatiguée sans doute de tant de bruits passés, se repose. Tout est calme, elle semble sommeiller et attendre patiemment la neige qui la couvrira pendant plusieurs mois. Le rossignol s'est tu. L'hirondelle est partie. Plus de chant, plus de courbe, le ruisseau même devenu rivière respecte le silence, il roule paresseusement ses eaux. Plus de vent. De verte, la chevelure des collines est devenue rousse. La couleur des maisons n'est plus aussi franche. Un gris qui se salit de plus en plus paraît couvrir tous les murs. Les toits rouges que l'on aperçoit au loin ne forment plus tache comme avant, et le matin, quand le brouillard froid couvre la vallée, il en manque beaucoup à l'appel.

« Il semble que toutes ces teintes, au préalable multicolores, veulent s'harmoniser en un gris unique pour éviter sans doute de blesser l'œil appelé dans quelques jours à ne voir que du blanc.

« Voici Freital, ville industrielle des environs de Dresde. Elle avait son charme en été, elle a son charme en automne, elle aura son charme en hiver. Chaque parcelle du monde n'a-t-elle pas ses beautés?

« Mon cher Pierre, ta lettre m'a fait bien plaisir. A chaque ligne, c'est tel ou tel souvenir qui me revenait en mémoire. Ah! combien douces sont les minutes consacrées à la lecture d'une lettre de France! Cette lecture,

la lettre fermée, est souvent suivie d'une sorte d'extase. Les décors qui nous entourent et qui semblent nous retenir prisonniers s'élargissent brusquement.

« Tout à l'heure, j'étouffais, maintenant je respire. Je respire cet air de France. Je respire le cœur joyeux, le cœur content. Mais un bruit, un choc, un rien nous ramène à la réalité. Le retour est brutal, et bien souvent le cœur saigne sous la secousse. Oh! pas bien longtemps, mais il saigne tout de même!

« Pardonne-moi, Pierre, de m'oublier ainsi. La lettre ne contente-t-elle pas pour un moment les exigences du cœur, de cet organe si capricieux parfois et qui semble encore plus exigeant quand il est isolé, loin des siens, sans affection, sans personne à qui se confier. Quelquefois c'est terrible, on croit qu'il va se rompre, comme un vase prêt à déborder. Il est vrai que, depuis une quinzaine de jours, ma situation est un peu spéciale. Dans une usine de quatre-vingts ouvriers et ouvrières, je me trouve seul étranger, isolé sur ma machine, accomplissant les mêmes mouvements. Seul, je médite, je pense, je m'égare même quelquefois, mais aussi je chante.

« Excuse mon retard, mon cher Pierre, les journées sont tellement remplies qu'il faut faire des pieds et des mains pour trouver quelques minutes de liberté.

« Par Marie-Antoinette, tu pourras te renseigner, ici je préfère m'abstenir.

« A toi mes meilleurs souvenirs.

« Pense à moi dans tes messes et dans tes prières, de mon côté je ne t'oublie pas. »

15 décembre.

« Il est là, devant moi, accroché au mur. Ce matin comme tous les jours, avec le même geste machinal tant de fois répété, je l'ai dépouillé encore d'une de ses feuilles. Il n'a rien dit! L'année, pour lui, n'a qu'une saison, l'automne.

« Quand cette lettre te touchera, sa fin sera très proche, ses rectangles de papier tombent, tombent toujours. Ah! s'il avait pu enregistrer sur chacun d'eux, au jour le jour, les heures de joie, de peine et de malheur, il nous offrirait une riche diversité! Il y en aurait des blancs, des roses, des rouges et des noirs. A eux tous, ils formeraient une année. Mais laissons-les, ils ne nous sont plus aujourd'hui qu'un souvenir.

« Attendons maintenant son successeur.

« Si tu le veux, nous enlèverons ensemble le premier numéro le sourire aux lèvres. Puisse-nous répéter le même geste tous les matins dans les mêmes dispositions. C'est là le vœu que je souhaite en regardant mon calendrier qui se meurt. »

17 décembre.

« Ma très chère Monique,

« Cette semaine j'ai reçu une belle image : la crèche, devant elle trois enfants, trois jolis bambins, deux petites filles et un petit garçon. Je contemplais quelques instants cette carte et rêvais debout en ne dormant pourtant pas; je songeais à toi, ma chère Monique. Je te voyais allant, comme les petits enfants de l'image, demander quelque chose au petit Jésus.

« Il était joli le petit Jésus tout rose et toujours souriant. Il te tendait les bras et te disait : « Approche, Monique, approche plus près, plus près encore, parle-moi tout bas. » J'essayais de comprendre ce que tu lui disais... impossible, j'étais sans doute trop curieux, le petit Jésus ne permettait pas que j'entende. J'attendais que tu eusses fini. Ce ne fut pas très long, et pourtant ce que tu avais dit semblait important, le petit Jésus ne souriait plus, il avait même l'air triste. Surpris, j'ai voulu te toucher pour que tu me regardes. J'avais le bras, plus de Monique, ma main touchait mon lit, tu avais disparu, ou plutôt je sortais de mon rêve.

« Qu'as-tu bien pu lui dire? Tu as dû lui parler de nous qui sommes ici en Allemagne et lui recommander spécialement, comme tu as déjà fait le jour de ta première communion, tonton Jean. Je suis sûr que c'est cela, n'est-ce pas, Monique? Le petit Jésus a bien compris, tu lui as touché le cœur. Il a songé à nous. Il ne souriait plus. Merci, ma chère Monique, pour toutes ces pensées, pour toutes ces prières pour moi. Le petit Jésus est beaucoup plus sensible quand une petite fille bien sage lui demande quelque chose, surtout quand ce quelque chose est pour un grand monsieur comme tonton Jean qui ne sait même pas parler tout bas à l'oreille du petit Jésus.

« Moi aussi, à Noël, je penserai à toi quand je recevrai Jésus dans mon cœur. Je lui dirai beaucoup de choses, et surtout je tâcherai de bien les dire pour qu'il t'apporte pendant l'année nouvelle beaucoup de joie, de bonheur, et que, aidé de ton courage et de ta bonne volonté, il t'aide à devenir un autre lui-même. C'est si beau et si enviable de ressembler en tout et pour tout au petit Jésus.

« Il y a un moment, pour rentrer chez moi, je passais sur un petit pont, l'eau était gelée; dessus, deux cailloux jetés sans doute par quelque gamin pour essayer la solidité de la glace. Sur les rives, de la neige, beaucoup de neige. Je regardais à côté, encore de la neige. Je regardais les rues, les toits, les champs, toujours de la neige. Les jolies images que tu vois dans notre tiède Bretagne sont devenues pour moi une réalité. Tout est blanc.

« Cette nuit, au-dessus de Freital, il a dû passer un régiment silencieux d'anges portant des sacs de sucre percés. Mon œil me trompe peut-être, car je ne les ai pas vus, et je n'ai pas goûté non plus ce qui est tombé. Mais je réfléchis, ce ne peut-être du sucre, il serait déjà ramassé! C'est simplement, une nouvelle fois, de la neige.

« Ma chère Monique, je vais m'arrêter, car j'ai beaucoup de lettres à écrire pour le nouvel an, et malheureusement je crains de n'avoir pas assez de temps.

« Bonne année, bonne santé, et le ciel à la fin de tes jours, comme nous disons en Bretagne.

« Tu as de la veine d'avoir une longue lettre, tante sera peut-être...

« Tonton Jean qui pense bien à sa chère Monique. »

« A mes petits amis de France,

« J'ai eu l'autre nuit un bien joli rêve. Je me trouvais au paradis et assistais à une assemblée. Le petit Jésus présidait, assis sur un trône magnifique. Il avait à côté de lui sa douce maman, vous savez, la belle grande Dame en robe bleu et blanc qui sourit toujours et que vous avez sûrement vue quelque part. Il y avait aussi saint Joseph, son bon et tranquille papa, saint Pierre, l'homme à la grande barbe et à l'énorme trousseau de clés, et aussi des anges, beaucoup d'anges, des anges biens jolis. Savez-vous de quoi tous ces personnages discutaient ?

« Il s'agissait de savoir si on allait laisser la terre tourner encore un peu ou si on allait arrêter tout. Chacun disait son mot.

« Le grand saint Pierre, remuant ses grosses clés, n'avait pas l'air content. Il disait au petit Jésus : « Que ça finisse une bonne fois pour toutes, on les fera tous rentrer en même temps, je suis fatigué d'être dérangé, il en arrive à chaque instant, je ne peux même plus dormir ! » Aussitôt, la Sainte Vierge Marie, maman du petit Jésus, de reprendre : « Oh ! grand saint Pierre, tu oublies qu'il y a encore des petits enfants sur terre, il serait bien malheureux de les faire mourir si jeunes. Tiens, regarde à Montfort, rien que chez le tailleur de la rue

Saint-Nicolas; à Kerfily, le petit Paul; à Charsonville, le p'tit Jean, le garçon de l'institutrice. Cela en ferait du dégât. Il y a pourtant là de bien jolis bambins. » Mais, d'un signe de la main, le petit Jésus arrêta la discussion. Il réfléchissait. Autour de lui, pas un bruit, tout semblait dormir. Les grosses clés avaient disparu sous le manteau et l'homme à barbe rêvait. La Vierge Marie souriait. Saint Joseph ne bougeait pas, il ajouta cependant : « C'est vrai, ils sont si gentils. »

« Cette dernière phrase décida sans doute l'Enfant-Dieu. Il se lève doucement; sa belle robe, blanche comme neige, glissa sur ses jambes et vint recouvrir presque entièrement ses mignons petits pieds. Il n'avait pas cessé de sourire. « C'est bien, dit-il, laissons-la tourner, les petits enfants sont encore si jeunes. Mais (et là, regardant saint Pierre et s'adressant directement à lui) il faut que tu envoies quelqu'un leur dire que cette année je veux qu'ils soient tous bien sages, qu'ils obéissent partout et toujours à leur papa et à leur maman; qu'entre frères et sœurs, qu'entre camarades ils s'aiment beaucoup; qu'enfin, de jour en jour, ils cherchent de plus en plus à me ressembler. C'est assez dur, mais je les aiderai, s'ils le veulent bien. Ils sont faibles, je suis fort.

« S'ils ne font pas tout cela, j'arrête la mécanique et tout le monde mourra immédiatement au milieu des pleurs et des grincements de dents. » En disant cela, le petit Jésus ne souriait plus, c'était sérieux.

« J'ai eu peur, je pensais subitement : « Et si les petits enfants refusent le message de Jésus, on va tous mourir. » Je regardais saint Pierre, il cherchait déjà quelqu'un. De peur qu'il ne trouve personne, je quittais précipitamment le paradis et je décidais de prendre la plume et l'encre pour vous prévenir.

« Donc, mon cher filleul, tu vois ce qu'il te reste à faire; ce n'est pas moi qui le dis, c'est le petit Jésus. Et

puis, si tu fais cela, tu feras beaucoup de plaisir à papa et à maman. N'oublie pas de faire la commission à tes petits frères et petites sœurs. Parrain serait si content d'avoir un gentil filleul.

« Ma commission est faite, de votre côté, petit Paul et petit Jean, vous restez libres de faire ou de ne pas faire tout cela. Si vous le faites, vous obéirez au petit Jésus et je serai heureux et fier d'avoir à Charsonville et à Kerfily de bons et gentils garçons bien sages comme camarades. Surtout, retenez bien ce que je viens de vous dire (1).

« JEAN COLLÉ. »

(1) Même lettre envoyée à trois petits amis de cinq ans. Au cours des années d'occupation, Jean Veslin (Charsonville, Loiret), complètement sinistré; Yves Allanic, son filleul (Montfort-sur-Meu, Ille-et-Vilaine), évacué et sinistré; Paul Laouenan (Brest, Finistère), ont chacun emporté et conservé soigneusement leur petite lettre et nous l'ont communiquée. Nous l'avons réunie en une seule..., ces trois enfants ne se connaissent pas actuellement, et chacun a réclamé sa lettre, y tenant beaucoup.

L'un écrit :

« Je suis le petit Jean dont parlait le grand Jean. J'ai aujourd'hui onze ans et demi, j'étais bien jeune quand je l'ai connu.

« C'est en 1941 que je l'ai vu pour la première fois. Mme X m'avait invité à déjeuner pour faire sa connaissance. Je me suis vite habitué à lui. Il me faisait jouer, mon grand bonheur était d'être juché sur ses épaules. Je n'avais alors que cinq ans. J'ai gardé de lui un excellent souvenir. Il était si doux avec moi. Je l'ai revu l'année suivante.

« J'avais précieusement conservé ces trois lettres que je veux bien vous prêter, mais je vous serais reconnaissant de bien vouloir me les rendre, car, pour moi, c'est un souvenir sacré.

« J'ai eu bien du chagrin quand j'ai appris sa fin tragique.

« JEAN VESLIN. »

Décembre 1943.



Aux confrères de Saint-Jean, travailleurs en Allemagne.



LA NAISSANCE DU CHEF

« Alors, Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était enceinte.

« Il arriva que le temps où elle devait enfanter s'accomplit. Et elle mit au monde son fils premier-né, elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie » (Saint Luc).

NOËL

« Noël! Que de joie évoque ce seul mot. Noël en exil! Ces deux mots n'apportent-ils pas une criante contradiction ?

« Peut-on célébrer joyeusement Noël en exil? Ne devons-nous pas nous contenter de revivre nos souvenirs de joyeux Noël au séminaire ou en famille? Non, chers amis; pour un prêtre ou un séminariste, Noël partout reste source inépuisable de joie et d'espérance. Noël, c'est l'Enfant-Dieu qui vient faire revivre sur un monde depuis longtemps enténébré la lumière d'au-delà, la certitude de la Rédemption, la promesse de la paix aux hommes de bonne volonté. Noël, c'est la Vierge Marie qui, après avoir porté Jésus en silence dans son sein, le donne au monde sans éclat, sans bruit; nous le donne à nous particulièrement, à nous qui devons le faire chaque jour renaître sur l'autel, *qui de Virginem natus, per nos soepe renascaris*. Pas de regard déprimant en arrière, pas de mélancolie entretenue. Depuis le Noël de Bethléem, la Rédemption est en marche et, au cours des siècles écoulés comme aujourd'hui encore, le Christ a recruté et recrute partout des corédempteurs. Du ciel, il s'est élancé comme un géant, *exultavit ut gigas*, criant à tous les échos : « Si tu veux, viens et suis-moi. » Un jour nous avons emboîté le pas, quelquefois nous avons senti le souffle nous manquer... — Noël! c'est le géant petit enfant qui nous tend sa menotte — la droite du Père — pour nous inviter à reprendre avec plus de confiance et plus d'amour notre marche vers les cimes.

« Noël en exil doit être un Noël chargé de plus d'amour, de tout l'amour qui doit faire de nous un rédempteur.

« Courage et confiance! Les anges ne chantent-ils pas encore au-dessus de la crèche ; « Paix aux hommes de bonne volonté » ?

« Redisons devant cet enfant destiné au sacrifice : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.*

« Il faut vraiment être aveugle pour ne pas voir la divine Providence agir de plus en plus parmi nous et par nous! A tous bon courage, le Christ est avec nous.

« JEAN COLLÉ. »

NE CRAIGNEZ RIEN

« Le salut viendra aussi immanquablement que le soleil remonte à l'horizon » (Pie XII).

26 décembre.

« Ma chère maman, ma chère Renée,

« Voici Noël passé. Séparés par la distance, nous avons été pendant ces quelques jours unis par la pensée. J'ai prié pour vous au pied de la crèche. Devant le petit Enfant, j'ai demandé la même chose que vous là-bas en Bretagne : une bonne et sainte année pour chacun de nous et, sur la terre, la paix aux hommes de bonne volonté. Si celle-ci nous est donnée dans les douze mois qui vont venir, ne nous attendons pas pour cela à un rétablissement normal et rapide des choses.

« J'ai daté ma lettre de décembre 1943, daterai-je l'an prochain une autre de décembre 1944? J'en ai le pressentiment. N'est-ce pas mieux ainsi, afin d'éviter toute désillusion? Ce Noël a été bon autant qu'il peut l'être dans de telles circonstances. Pour marquer la fête, nous avons réveillé à trois dans ma chambre : Béchu et mon camarade boulanger, chez qui j'ai élu domicile pendant près de quatre mois, et moi-même. J'ai touché mon lourd colis du début de décembre vingt minutes

avant la fermeture de la douane pour les fêtes de Noël. Ce fut pour moi une grande joie et aussi un soulagement, car je craignais un trop grand retard ou même une perte.

« Une nouvelle fois j'ai changé de domicile. Me voici maintenant seul dans une chambre au premier étage de la maison où loge Béchu avec quatre de ses camarades.

« Ma chambre est simple et me plaît; mon travail s'en trouve facilité pour diverses raisons, surtout en fonction de la J.O.C. Le local manquait. Il m'arrive de manger plus souvent le soir avec les gars de Plouvorn. Malgré la différence d'âge, nous nous entendons très bien; je ne me suis d'ailleurs jamais battu depuis que je suis en Allemagne!

« Merci beaucoup pour le gros colis, la devise d'Antoinette est sûrement : Toujours mieux (tout intact, sauf le fin, le très fin paquet de café qui a crevé, causant peu de dégâts, réparables d'ailleurs).

« P.-S. — Après un silence de plus d'un mois, je reçois à l'instant la lettre du 21 novembre.

« La boîte de pêches merveilleuses est morte de sa belle mort, comme le confit d'oie que j'avais gardé, le soir du réveillon.

« Le repas, malgré les restrictions, était copieux et riche. Pour la boisson, je me suis débrouillé sur place et la pêche a été bonne.

« Mais je n'ai pas pris la plume pour décrire le réveillon. Est-il besoin de préciser mes vœux pour 1944 ? Inutile, ne sont-ils pas tous semblables ! Souhaitons pour chacun de nous, pour la France, pour le monde entier une bonne et heureuse année.

« En cette période de Noël, *Gloria in excelsis Deo*, et, pour l'année future, *Pax in terra*.

« Figurez-vous que l'autre jour, en enlevant une feuille de mon calendrier, j'ai eu peur. La mi-décembre était déjà passée. Sur le coup j'ai failli prendre une décision : rester muet pendant un bon mois, excellente

précaution pensé-je pour n'oublier personne. Mais alors des figures m'apparaissaient, entre autres les vôtres. Vous n'étiez pas contentes; votre visage me décida. Je n'hésitai plus, je pris la plume.

« Au préalable, un recensement s'imposait. Je relevai quarante-huit correspondants différents. Une nouvelle fois j'éprouvai la même impression ressentie face au calendrier, mais c'était trop tard, la plume était en main, le départ était donné.

« Soyons stoïques au seuil de la nouvelle année, car elle réserve sûrement des désillusions.

« Merci pour votre lettre n° 6, nous sommes *ex-aequo*. Cependant une des vôtres ne m'est pas parvenue. Ne vous étonnez pas, vous n'êtes pas les premières victimes, la correspondance marche si bien! surtout depuis un mois. »

*
**

Depuis quelques mois il loge au même café que M. Béchu qui, avant les hostilités, habitait Recouvrance. Celui-ci voulait que sa fille fasse de bonnes études. Or, un jour, elle lui annonce qu'elle ne veut plus continuer. Le papa est beaucoup peiné par sa décision. Comment, de si loin, faire comprendre à sa fillette qu'il tient à ce qu'elle poursuive. Devant son grand chagrin, Jean se décide à écrire à la jeune fille.

17 janvier 1944.

« Mademoiselle,

« La politesse m'obligerait à commencer cette lettre par une excuse... Cette dernière n'est-elle pas nécessaire à un jeune homme quand il se permet, sans raison majeure, de correspondre avec une jeune fille qu'il ne connaît pas ? Si cependant, par la photo, et là je me plais à féliciter ma gracieuse correspondante pour son charme et sa grâce. Si j'avais les circonstances atténuantes, je

m'empresserais de les faire jouer. Hélas! je n'ai même pas été sollicité par votre aimable et combien sympathique père (le délit eût été moins grave). Cette sollicitation ne serait d'ailleurs peut-être jamais venue... aussi ai-je simplement pris les devants et me suis-je proposé. *Mea culpa!*

« Peut-être mon pauvre gribouillage vous dérangerait-il? Une jeune fille de seize ans a tellement d'occupations. Si cela était, dites-le-moi franchement, je ne recommencerais plus.

« D'abord voici des nouvelles du soldat Béchu. Il se porte à merveille. Cependant, par une circonstance extraordinaire (!!!), votre père et moi sommes tombés souffrants ensemble. Les visites chez le docteur se succèdent, et je crains fort qu'à la fin ce dernier réussisse à nous convaincre que nous sommes vraiment malades. (Oh! alors, quelle tuile!)

« Le saviez-vous, mademoiselle? votre père, guidé par vos lettres, encouragé par vos succès, appuyé par vos progrès, a bâti sur votre compte, pendant ses quatre ans de captivité, un échafaudage. De temps en temps, il aimait à me le faire toucher du doigt. Je communiais à ses idées, il en était heureux. Mais un jour, à la réception d'une de vos lettres, qu'il attend toujours impatientement et qu'il reçoit toujours avec joie, il s'exclama : « Voilà Yvette qui ne veut plus continuer! » C'était l'écroulement de tous ses projets, son visage devint sombre.

« Seize ans! Je savais votre âge, je ne m'en étonnais point, c'est l'âge où l'on commence à savoir, où l'on cherche à tout apprendre, c'est la naissance à la vie sociale, c'est le premier contact avec les grands problèmes de la vie : métier, amour, religion. Cette période de crise, car c'en est réellement une, est marquée par une note générale : une époque de déséquilibre, un besoin de « devenir ». A la régularité dans l'effort et le progrès remarqués dans l'enfance, et qui facilitait pour vos pa-

rents votre éducation, a fait place l'indécision. Votre personnalité poursuit un travail difficile avant de s'affirmer. Elle s'avance comme dans un brouillard, à tâtons. Elle se cherche par la négation : parce qu'elle se heurte à l'incompréhension des adultes qui ne vous prennent pas au sérieux. Elle se cherche aussi par l'affirmation, car au milieu des difficultés intérieures vous éprouvez le besoin d'extérioriser ce que vous découvrez ou sentez, et vous le faites dans une liberté dont vous aimez à jouir et à profiter. L'équilibre adulte que vous poursuivez sans trop le connaître sera long à trouver. En attendant, vous connaissez des années d'inadaptation, crise dramatique qui appelle bonté et fermeté. Cette bonté et cette fermeté, je n'ai pas l'intention, mademoiselle, de vous les procurer. Dieu a placé sur terre deux êtres qui vous sont chers, votre père et votre mère, qui se complètent harmonieusement et peuvent seuls vous aider à acquérir ces deux qualités.

« L'un de mes meilleurs camarades est coiffeur. L'école, il l'ignore depuis sa jeunesse, car lui aussi, à cette époque, il en avait marre, marre des leçons, marre des devoirs, marre des profs, marre de tout enfin, et puis l'apprentissage est si chic, c'est la vie rêvée, la liberté. Il fit son apprentissage sans toutefois y trouver toutes les joies qu'il y croyait cachées. Plein de courage et maniant habilement la tondeuse, le peigne et les ciseaux, il se lança dans la coiffure. Mais ce jeune homme réfléchissait. A mesure que tombaient sous ses yeux les cheveux de ses clients, son horizon s'élargissait. Allait-il passer toute sa vie à faire des coupes, des barbes, des mises en plis?

« Un jour, brusquement, il prit la résolution de reprendre ses études, de passer son bac, de perfectionner sa formation générale, de devenir enfin dans son métier une élite.

« La tâche, abandonnée dans son jeune âge et qu'il comptait reprendre dans des circonstances moins favo-

rables, s'annonçait dure. Qu'en est-il advenu ? Le voici aujourd'hui coiffeur de renom, artiste, pourrait-on dire, spécialisé dans les coiffures anciennes, à la « Marie-Antoinette », à la « je ne sais quoi ». Mais, direz-vous, quel rapport entre l'éducation et l'installation d'un petit bateau dans la chevelure d'une femme ? Rapport très étroit, non pas entre le petit bateau et l'artisan, mais entre la cliente et le coiffeur. Cette occupation nécessite du temps. L'art de l'ouvrier est de le faire paraître moins long et, par suite, plus supportable. Pour y arriver, il doit posséder, étant appelé à parler continuellement, une formation générale élevée ; littérature, sciences, langues étrangères, exigences capricieuses de la mode, etc., tout y passe, tout doit y passer. Cet ouvrier modèle, on le recherchera, on ira à lui. « Il sait si bien faire passer le temps... »

« J'ai choisi cet exemple, vécu, vous pouvez m'en croire, pour vous faire saisir l'importance de l'éducation dans la vie d'une personne. Elle est nécessaire, elle devient de plus en plus indispensable, et cela dans n'importe quelle branche.

« Sortir de la masse, appartenir à l'élite, être quelqu'un, n'est-ce pas autant d'ambitions permises à une jeune fille de seize ans ? Ces ambitions que vous avez, je n'en doute pas, rejoignent celles de votre père. Séparés par une grande distance, vous construisez tous deux le même échafaudage. L'un des ouvriers est adulte, l'autre est adolescent. Plus grandes sont les exigences pour ce dernier, et c'est là le point où mon exemple rejoint ma thèse exposée plus haut. Si j'ai tourné volontairement autour de la question, c'est, mademoiselle, pour vous faire mieux saisir la fragilité et surtout l'incertitude d'un bel échafaudage quand l'un des ouvriers est adolescent.

« Si vous êtes de bonne foi, et je n'en doute pas, nous sommes d'accord. Il ne reste plus qu'à passer aux faits. Mais là j'hésite : une jeune fille de seize ans, c'est si fra-

gile et si incertain ! Il en est cependant qui passent admirablement ce cap. Vous en serez, n'est-ce pas mademoiselle ? Votre mérite alors sera grand, car les circonstances sont loin de vous être favorables, mais « aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années ».

« Ma faible expérience, que je me permets de citer pour terminer, mais qui, hélas ! n'appuiera pas suffisamment mes dires, pourrait aussi parler. Elle vous dirait que Jean Collé, comme beaucoup d'autres, a, pendant sa crise d'adolescence, perdu également une partie de son temps.

« Tenez, voici une petite histoire, mais j'ai peur d'abuser de votre temps. S'il vous est mesuré, arrêtez là votre lecture, le reste ne vaut pas la peine...

« J'avais environ votre âge, j'étais en cinquième. Un beau jour, sous prétexte que plus tard le commerce serait mon lot, je décidai, après deux ans d'études, d'abandonner le latin. Quinze jours, trois semaines passent, puis arrive la composition. Au classement, toujours donné par le supérieur, point de Jean Collé. Ah ! quel sermon et quelle douche cette abstention m'a valu devant toute la classe ! « Monsieur » ne voulait plus faire de latin. Voyez aujourd'hui les conséquences de cette décision de jeunesse. L'étude de cette langue, qu'il m'a fallu reprendre aux premiers éléments, m'apporte un retard de trois ans.

« Étant jeune, notre vue se borne trop facilement à un horizon fixé par nous. Un jour arrive où cet horizon s'agrandit. On est alors tout étonné qu'il reste encore du chemin à parcourir. On regarde ses bagages, il manque des connaissances. Les forts dominent la situation, les faibles s'exclament : « On en a marre. » Les premiers montent, atteignent les limites de leur nouvel horizon, s'y cramponnent, deviennent l'élite ; les seconds, découragés, s'endorment sur leurs bagages, oublient ce qu'ils savaient déjà, glissent lentement et se réveillent

soudain au bas de l'échelle. Alors une plainte, une seule : « Si j'avais su quand j'étais jeune ! »

« Un jeune homme qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, à mademoiselle Yvette, jeune fille de seize ans.

« JEAN COLLÉ. »

18 janvier.

« Chut!... ne faisons pas de bruit... Freital sommeille, nous risquerions de la réveiller... il serait bien dommage, car tout est si calme! Cependant, il y a un moment, le coq a chanté dans un poulailler voisin et je ne l'entends plus. Un cheval attelé vient aussi de passer, troublant par le tintement de ses grelots le calme matinal. Un piéton toussoteux... et c'est tout. Ne me fiant pas trop à mon réveil, après avoir mis le café à chauffer, je soulevai d'un geste discret le papier de ma fenêtre.

« Dehors, tout reposait en paix, une douce paix que rendait encore plus tangible une légère couche de neige. Accoudé près des carreaux, je songeais. En présence de la nature, il est parfois doux et consolant de s'oublier un peu, car elle ne ment pas. En marge des événements, elle reste la même. Dans une de ses plus belles parures, elle nous incite, oh! étrange contraste! à nous recueillir. Alors, malgré soi, pendant que s'élève l'offrande de la journée au Père, une pensée nous vient : comme les hommes sont fous, tout de même! Mais laissons là le rêve, il ne doit pas être notre maître.

« Je m'excuse de commencer ainsi votre lettre. Après la joie éprouvée hier soir à la réception de votre colis, les premiers mots auraient dû être un remerciement empressé. Mais j'ai un faible pour la nature. Votre cadeau m'a touché, très touché même, j'en suis resté confondu. Tout était en ordre, admirablement rangé. Les jolis rubans rouges et bleus y ajoutaient une note spé-

cial du plus joli effet. J'ai pensé à vous. Je vous voyais toutes deux les nouant délicatement, travail de femme! J'ai essayé de deviner quelles étaient vos pensées à ce moment, mais je me rappelai subitement que chez vous aussi c'était la guerre, et là je me suis presque fâché. Je me promettais de vous écrire sur-le-champ pour vous gronder. La nuit est venue un peu vite, j'ai dormi et mon sommeil a dissipé ma colère. Tout à l'heure, je me suis réveillé tout autre, j'ai pris la plume; j'étais encore une fois vaincu. Le petit déjeuner consommait ma défaite : le pain blanc, le beurre (et quel beurre), le cacao... non, après tout cela mon stylo ne pouvait plus faire la grosse voix.

« Certains exilés, je ne généralise pas, sont en Allemagne suffisamment privilégiés. Des événements que nous vivons sont nées diverses organisations dues à des initiatives collectives ou privées. Elle nous renseignent, nous soutiennent, nous alimentent, nous remontent même parfois le moral. L'expédition des lettres et colis en font partie. Leurs réceptions nous fortifient, nous élèvent, nous aident enfin, indirectement sans doute, à conquérir la masse, cette masse qui, par moments, fait peur. Si, en face d'elle, il n'y avait pas une élite magnifique, nous perdriions courage. Notre travail ici est nécessaire, mais il ne sera pas suffisant. Même avec le temps, s'il plaît à Dieu que ces circonstances demeurent, nous n'arriverons pas à terminer la tâche, cette tâche si nécessaire : « faire prier notre civilisation tout entière ».

« Et là, devant notre incapacité, on ne peut s'empêcher de songer au retour. Dans chaque foyer se prépare ce retour. On l'attend, on le désire. Le père, la mère, le frère, la sœur accueilleront le rapatrié les bras ouverts. Le moment sera doux pour eux comme pour nous, pour tous il sera court. Après l'accueil de la famille, l'accueil de la société; l'idéal serait que ce dernier soit l'épanouissement, la fin de notre tâche actuelle, qu'en ren-

trant cette masse, ici si amorphe, trouve chez nous un milieu sain. Certes, il est dans nos plans d'essayer de créer en exil même un tel milieu, mais, hélas! les circonstances et surtout la bonne volonté des indigènes s'y opposent, pour ces derniers non pas directement — nous saurions alors à quoi nous en tenir — mais méthodiquement, avec une méthode qui déconcerte. A ce sujet, il vous serait peut-être agréable d'être renseignées, oh! en gros simplement, sur quelques relations de l'Eglise et de l'Etat.

« A certaines époques chez nous, le plan des ennemis de la religion fut de vouloir fermer les églises. Le régime ici a pris soin de ne pas avoir un but si agressif : non les fermer, mais les vider; n'est-ce pas plus astucieux et aussi plus terrible pour nous ?

« Pour y arriver, voici le procédé. Vous n'êtes sans doute pas sans savoir qu'il existe en Allemagne un Concordat. Le prêtre est fonctionnaire, donc payé par l'Etat. Il dépend du ministre du Culte, lequel règle les offices (un exemple : ce ministre a décrété que, en cas d'alerte après minuit, dans la nuit du samedi au dimanche, les messes de sept heures et neuf heures de ce jour seront remplacées par une messe unique célébrée à dix heures).

« La caisse qui paye le clergé, aussi bien catholique que protestant, est alimentée par un impôt spécial appelé, je crois, « impôt de religion ». Est dispensée de cet impôt toute personne qui, sur papiers officiels, reconnaît n'appartenir à aucune religion. Ce papier rempli, le prêtre ou le pasteur est prévenu, toujours par son ministre, qu'il ne doit plus avoir de rapport avec le signataire. Imaginez l'application d'une telle méthode en France. On peut le dire, je crois sans se tromper que le résultat serait plus terrible qu'ici (actuellement 1 à 2 %), car, fait assez curieux, l'Allemand sent le besoin d'appartenir à une religion.

« Toujours sur le terrain religieux, il est un point

assez intéressant à noter : le rapprochement du catholicisme et du protestantisme. Le pays dans lequel nous sommes actuellement a souvent connu, plus qu'aucun autre, les luttes religieuses. Il se trouve scindé en régions ayant, par leur roi, leur chef ou leur gouverneur, opté pour telle ou telle religion. Toute la population a suivi. Dès lors, nous avons eu par exemple des pays rhénans ou autrichiens entièrement catholiques pendant qu'une Saxe ou une Prusse demeurait entièrement protestante. Ces dernières régions, grâce à l'œuvre magnifique de Saint-Boniface (œuvre basée sur des accords passés avec les chefs des régions protestantes), connaissent petit à petit l'infiltration catholique. De nos jours, chaque ville et même chaque gros village possède sa cure et sa chapelle, si bien que notre religion s'étend sur tout le territoire. Les circonstances actuelles ont amené, pour diverses raisons surtout d'ordre matériel, le rapprochement du prêtre et du pasteur. Devant l'ennemi commun, on réagit, et il n'est pas rare de voir, comme dans ce village, le pasteur prêter sa salle au prêtre pour lui permettre de célébrer le saint Sacrifice. On tourne simplement le cadre de Luther à l'envers duquel on épingle l'image du Sacré-Cœur ou de la Très Sainte Vierge. (Drôle de guerre, tout de même!)

« Je m'excuse d'avoir traité si longuement un tel sujet qui est loin de vous toucher directement. Cette documentation ne vous sera quand même pas inutile, la critique d'un régime loin de sa source est quelquefois si peu en rapport avec la réalité! Il aurait peut-être été préférable que je vous parle des événements. Ne pouvant vous donner sur ce sujet qu'une opinion tout à fait incertaine, je m'en suis abstenu. N'est-ce pas mieux ainsi ?

« Je suis fatigué depuis trois semaines, d'une fatigue qui est pour moi actuellement un vrai point d'interrogation, et qui pourrait peut-être sans tarder me faire faire un voyage... »

Jean souffre tellement qu'il pense être rapatrié.

24 janvier.

« Dans la première lettre adressée à maman, je soulignais l'action manifeste de la Providence à mon égard. Quand on est de bonne foi, il est des faits qu'on ne peut attribuer au hasard. Tiens, je regrette d'avoir écrit ce mot employé trop facilement, pourquoi ne pas appeler ce qui est par son vrai nom. Il est vrai qu'à tout le monde Dieu n'a pas donné la foi.

« Revenons au doigt de la Providence... Quand il m'arrive quelque chose (de favorable, bien entendu, car pour une tuile je ne suis pas long à trouver le responsable), je constate un fait : le bénéficiaire, une fois de plus, n'est pas le quémandeur. J'essaie alors de deviner les intentions de notre très cher Père. Son organisation doit être parfaite.

« Si les indigènes, passés maîtres dans cet art, pouvaient le toucher du doigt, ils en mourraient d'envie. C'est peut-être saint Pierre, non, plutôt saint Joseph, que le Très-Haut a dû nommer chef de son bureau, d'abord parce que ce dernier a plus de calme et que l'autre doit être en ce moment débordé de boulot, et puis, pour une mission de confiance, n'est-ce pas naturel qu'il ait eu un faible dans son choix pour son « Pater » ?

« Imaginons donc saint Joseph receveur, contrôleur, distributeur. Mon fichier (ne soit pas jalouse, ma chère tante, toi aussi tu en as un) a sûrement été vérifié ces jours-ci. Devant l'affluence des demandes, saint Joseph, en homme consciencieux, s'est vu dans l'obligation de les satisfaire de son mieux. Après un entretien avec son chef, voici ce qui a été décidé : possibilité à l'intéressé de faire jouer devant les personnes compétentes les douleurs dans les reins ressenties depuis déjà deux ans.

« Depuis, l'intéressé en use et en abuse même. Reste

à obtenir l'agrément des personnes compétentes et la suite pourrait être assez curieuse...

« Voici la nouvelle que cette feuille t'apportera. Transmets-la à la maison. C'est tout ce qu'il y a vraiment d'intéressant.

« La proposition m'enchanté (1). (encore du travail pour saint Joseph). J'accepte avec plaisir et empressement. Tous mes remerciements. »

25 janvier.

« Mon cher René, ma chère Mimi,

« Félicitations. Je viens d'apprendre à l'instant l'heureuse nouvelle. Bravant toutes les difficultés, surmontant toutes les misères actuelles, vous avez compris votre tâche et avez donné au Créateur ce qu'aucun archange ne saurait lui donner : une créature.

« Qu'il vous bénisse, vous et votre chérubin.

« Quand ce petit mot vous touchera, Mimi sera, je l'espère, complètement remise. Les souffrances passagères auront été acceptées, je n'en doute pas, de grand cœur.

« Puissiez-vous connaître par le nouveau venu beaucoup d'espérance et de joie, tels sont mes vœux. »

16 février.

« Ma très chère Nénette,

« ... A son retour de congé, « Pierre » apprend que son fils est souffrant. Au début de février, il reste près de huit jours sans pouvoir prendre un aliment solide.

« Concevant quelque inquiétude, malgré la fatigue de sa jambe qui le gêne encore (2), il vient à Freital.

(1) La proposition était que, quelques semaines plus tôt, chef-taine, Monique Lidou, revêtant l'habit du Carmel à Brest, avait promis de prier particulièrement pour lui.

(2) M. l'abbé de Porcaro avait eu une fracture de la jambe et rentrait de convalescence.

« Grande joie pour tous deux... l'entrevue n'est pas longue, mais combien surnaturelle. Jean reçoit des hosties dans ses paquets, « le gars de Plouvorn » descend chercher du vin, « Pierre » a l'indispensable; l'installation est vite faite : un corporal sur le lit du malade... Il offre le Sacrifice divin puis repart.

« Depuis ce moment, Jean va mieux... »

24 février.

« ... Il est pour chacun de mauvais moments à passer; pour tous, il n'y a qu'une manière de le faire : les offrir à Dieu; il y a, et il y aura toujours tant de raisons.

« Ce matin, quand j'ai ouvert ma fenêtre, un petit oiseau est venu me dire bonjour. M'annonçait-il, sous ce ciel bleu, une magnifique journée ou venait-il me souhaiter le bonjour de la France? Son insistance me laisse croire à cette seconde hypothèse. Aussi, pour le récompenser, j'émiettai un morceau de pain et le lui donnai. Aussitôt, plusieurs accoururent. Si mon premier pensionnaire était sincère, les autres devaient être des roublards, car ils ne venaient sûrement pas tous du pays. Enfin je les ai laissés, quitte à remplir la soucoupe quand elle sera vide.

« Ici, beaucoup de neige, à la grande joie des enfants et des patineurs. Quelques journées très froides, d'autres plus supportables, d'autres enfin, mais plus rares, magnifiques. Le soleil, vers midi, est plus tiède. L'hiver s'avance. Tout passe! même les petites souffrances, c'est pour cela qu'il va falloir bientôt reprendre le travail.

« ... Maintenant que je peux le faire, je me lance dans ma correspondance qui a subi un grand retard. Depuis ce mois-ci elle est réglemantée (seulement deux lettres par mois) : que ne verra-t-on pas à cette guerre! Ce retard est dû à un caprice de ma santé. De fin décembre au début de mars, deux semaines de présence à la fabrique. Décidément, j'ai l'air de délaisser un peu

trop la Victoire!!! Cette secousse, aggravée d'un phlegmon au début du mois (sous le maxillaire inférieur droit), me vaut dorénavant une occupation facile et assise. Le docteur a décidé qu'il me fallait un travail sédentaire.

« Sa décision « m'enchanté ». J'aurais pourtant préféré mieux; que voulez-vous, à la guerre comme à la guerre!

« Qu'importe ces petits « à côté », le moral reste intact. »

*
**

« Ma chère tante,

« Pendant que j'écris, le soleil me réchauffe la main. Dehors à l'ombre il gèle, et ce matin, à huit heures, je relevais — 10°. La journée est cependant magnifique, un beau ciel sans nuage.

« J'ai reçu ta lettre ce matin; elle m'a trouvé en plein rétablissement. Le phlegmon est presque guéri, comme par enchantement. Il m'a forcé pendant plusieurs jours à jeûner, c'est malheureux, car nous n'étions pas encore en carême.

« Maintenant je comprends la raison des maux de reins continuels que je ressentais et qui m'avaient poussé à me renseigner (tu t'en souviens) auprès de M. de Lamarnière, à l'hôpital. Ce n'est pas trop grave, heureusement, mais une douleur qui revient trop souvent, c'est gênant. Enfin, il y a plus malheureux; ils sont nombreux et faciles à trouver.

« Certains soirs, quand le temps est calme, nous percevons très bien le tintamarre de la capitale et aussi les lueurs d'une autre ville plus proche.

« La vie devient dure. Nous essayons de lancer ici un groupe d'amitié. C'est pénible. Appuie-nous par tes prières. J'y compte. Je t'assure des miennes. »

Il joint à cette carte un schéma de la colonne verté-

brale d'après la scopie faite par le docteur de l'usine; celui-ci indique une double hernie disquale.

Lorsque je reçus cette carte et le schéma, je lui écrivis, d'après les conseils qui me furent donnés, l'engageant à faire une demande au Consulat qui préparait les démarches nécessaires pour son retour. Je lui disais toute la vérité sur son cas et la nécessité de soins spéciaux et immédiats.

Il est regrettable que la lettre qu'il écrivit vers le milieu du mois de mars à M. Belbéoch, qui avait été son confesseur, ait été détruite. Il subit à ce moment une crise d'âme particulièrement douloureuse, et lui avouait que vers le soir, dans un jardin où il se trouvait, dans un moment de recueillement, il avait entrevu un abîme, un trou noir profond d'où il ne pouvait se dégager et qui le séparait de son sacerdoce tant désiré... il demandait aide morale et spirituelle, écrasé qu'il était par l'épreuve.

M. Belbéoch la fit voir à sa famille. Marie-Antoinette me l'apporta; après l'avoir lue, je restai perplexe, regrettant presque la lettre que je lui avais envoyée.

Après la réponse qu'il y fit le 8 mars 1944, je lui écrivis à nouveau, adhérant comme lui pleinement à son *Fiat*.

8 mars.

« Voici l'extrait de la carte écrite depuis deux jours pour Antoinette et qui serait partie aujourd'hui même sans la réception de ta lettre.

« Bien reçu ton dernier mot ajouté sur la feuille de Kerfily du 6 février. Si la personne en question (que je devine et remercie du fond du cœur) n'a rien entrepris à mon sujet, qu'elle s'en tienne là. Laisse les événements suivre leur cours, ma présence ici devient indispensable. Explique cela à l'intéressé, il comprendra. On attend d'autres jeunes. Si les anciens s'en vont, qui s'occupera des bleus? »

« Pour ma part, j'ai accepté quelques petites tâches, et dois donc les remplir. Sur un autre terrain (moins matériel), les résultats depuis quelques jours sont excellents, ma chambre devient trop petite.

« La santé dans ce cas, tout en étant importante, passe au second plan.

« Demande à Antoinette de bien vouloir mettre au fond de mon prochain colis mon cahier de secourisme, sans oublier, si possible, les notes d'un ou deux cours non transcrits.

« Tante Rosalie (1) abandonne les uns pour pouvoir en visiter d'autres. Il est sept heures du matin, je vais me coucher. Je viens de travailler douze heures de nuit et il faut reprendre ce soir.

« Bons baisers et surtout merci. Ne sois pas trop bavarder sur ce que tu sais sur mon compte. Telle est, il me semble, la volonté de Dieu et mon *Fiat*. Plus que jamais union au Christ. »

Au printemps de 1944, quelques jeunes, dont le contrat porte la mention « séminariste », sont reconduits à la frontière.

La Gestapo a senti le danger de leur présence. Dans une lettre, Jean le note : « Ils ne les auront pas tous. »

Les résultats obtenus ne sont pas de ceux qui doivent le décourager. Il n'oublie qu'une chose, dire quelle part il a eue à cette moisson.

Ceux qui le rencontrèrent à cette époque s'en rappellent, et M. André Aribit écrit :

« A Freital, où il habitait, lors de mes visites de secteur d'Action catholique, il m'avait mené deux fois à sa chambre. Par je ne sais quel privilège, il logeait en ville et non en camp; toutefois, ce privilège, il ne l'a pas gardé pour lui seul, car il a longtemps partagé sa chambre avec deux autres camarades.

(1) Nom donné en famille à l'aviation de bombardement. Il y avait eu à Brest une période calme de quelques jours.

« C'était là un point stratégique d'action et à la fois un centre de groupement et de rayonnement.

« Groupement des militants d'Action catholique qui venaient là mettre leurs efforts en commun; réunion aussi de tous ceux, camarades de travail ou autres, qui avaient besoin de lui ou qui aimaient le retrouver en ce lieu.

« Pour tous, à cause de Jean, ce petit coin marqué dans une des rues de Freital n'était pas tant un point d'arrivée qu'un point de départ. Un départ plus apostolique, ou simplement plus chrétien ou plus homme, vers la vie de travail, de camp, de loisir, que nous mentionnions là-bas.

« Jean était le lien entre le prêtre et les gars. Il « collectait » les désirs de confession et procurait le contact chez lui et en bien d'autres lieux.

« Combien de fois même, en l'absence du prêtre, n'a-t-il pas assuré la direction spirituelle. Il a catéchisé un gars avec un catéchisme de sa composition.

« Pour la messe du dimanche, les Français se rassemblaient autour de lui. Il s'occupait également de la formation des loisirs. Il avait rassemblé des bouquins qu'il leur passait.

« Ce que je pense de lui : apôtre, il l'a été dans le plein sens du terme, à la fois témoin, *éveilleur* et *éducateur*. »

30 mars.

« En attendant mieux, je suis toujours tourneur, fraiseur. Le travail se faisant à la chaîne, je ne puis véritablement augmenter mes connaissances et me contente de retenir le peu qu'il m'est possible d'apprendre. En dehors de ce travail qui me prend les neuf dixièmes de mon temps, il y a d'autres occupations auxquelles j'ai déjà fait allusion dans ma correspondance. Cependant, ces occupations évoluent avec le temps et les circonstances qui nous sont quelquefois défavorables. Un vide

qui a son poids se fait partout : le retour en France dans leur famille de ceux dont le contrat porte « séminariste ». Pour notre rayon, les départs s'élèvent actuellement à une douzaine, et ce n'est pas fini! Mais... ils ne les auront pas tous!

« En passant, signalons une réussite : l'organisation des fêtes de Pâques. Après enquête, voici le rapport approximatif. Sur les trois mille Français de Dresde et banlieue, un peu moins de la moitié ont fait leurs Pâques. En ne considérant que la jeunesse, le rapport est beaucoup plus élevé et doit atteindre plus des trois quarts. Il faut signaler parmi nous l'écart existant sur plusieurs terrains entre les jeunes (requis de toutes classes, camps de jeunesse) et les plus anciens (prisonniers transformés et quelques autres). Les premiers, pour la plupart, ont un idéal beaucoup plus élevé. L'élite que développent diverses organisations s'annonce magnifique. Elle sent qu'il y a quelque chose à faire. (La page suivante, réservée à une question d'actualité que j'ai un peu trop résumée, vous montrera ses prétentions à ce sujet.) Quant aux seconds, surtout les transformés (prisonniers ayant opté pour le travail libre), il n'y a pas grand'chose à tirer d'eux. Il y a heureusement quelques exceptions.

« Aigris par quatre ans de captivité, blasés, écœurés, ils ont atteint un niveau si bas qu'ils ne sont plus capables de réagir avec toutes leurs facultés. Véritables épaves, ils se laissent entraîner par le courant. Loin de leur jeter la pierre, plaignons-les plutôt, leur responsabilité est si atténuée! Il est assez curieux de voir les jeunes, lesquels payent largement leur part d'une dette qu'ils n'ont pas contractée et subissent les conséquences d'un passé qu'ils n'ont pas vécu, penser seuls, ou à peu près, à l'avenir.

« Mes cours de Croix-Rouge vont commencer (1). »

(1) Il avait obtenu l'autorisation de donner des cours.

Jean est jeune, toutes les aspirations des exilés de son âge trouvent en lui un écho. Il rédige des tracts qu'il répand près de ses camarades. Voici l'un d'eux :

« *La France* : personnage vivant, la France, notre patrie, semble se rapprocher de nous.

« Nous sommeillons, elle nous touche : « Compagnon, dormez-vous ? » A cet appel, nous ouvrons les yeux... elle est là... tout près de nous...

« La France est quelque chose de difficile à définir, quelque chose que l'on apprécie véritablement à sa juste valeur quand on l'a quittée.

« Il y a bien les noms : famille, village, contrée, frontière, mais ils ne suffisent pas. Ces noms forment le corps, et c'est là seulement une partie de la France. L'âme complexe, belle, impalpable, échappe. Avant l'épreuve, elle existait. Depuis, elle se dégage d'un brouillard, se dessine, se campe à nos yeux. Heureuse évolution, conséquence d'un malheur.

« Celle qui nous frappait tout à l'heure sur l'épaule a besoin de pionniers, car une tâche s'impose : « Sur un passé, édifier l'avenir. » Elle tient dans ses mains les outils forgés au cours des siècles par nos aïeux. Elle nous les tend. Ne soyons pas prétentieux. Acceptons-les, et, en vrais compagnons de travail, mettons-nous à l'ouvrage. Par l'observation, par le jugement, par la conscience professionnelle, faisons nôtres les bonnes méthodes de travail, sans crainte de piocher ici ou là, de prendre le bon où il se trouve, même chez l'adversaire. Là sera notre force et de là dépendra notre réussite.

« A cette tâche, la France convie tout le monde, plus spécialement sa jeunesse. D'elle elle espère beaucoup, car elle la sait capable de grands efforts. La situation actuelle donne à chacun de ses membres la possibilité de se former d'abord lui-même, condition première de tout vrai succès, de sortir du rang, de devenir, par la pratique des vertus principales, non seulement un meneur, mais de faire partie de l'élite. Par les responsabilités

qu'on lui confie, ou plutôt qu'elle s'octroie le plus souvent, la jeunesse fait naître ou développe en elle un esprit communautaire à base de charité qui contrebalance l'esprit d'individualisme sans toutefois tomber dans l'excès d'un collectivisme exagéré. Est-on vraiment si loin de cette jeunesse que présageait Péguy ?

« Pour remplir cette tâche, le Français, véritablement conscient de sa nationalité, possède un stimulant : il croit au rôle prédestiné de la France. Limiter ce rôle à l'Europe paraît impossible, car qui voudrait le faire l'étendrait avec le temps au reste du monde, ce dernier étant trop souvent influencé par les faits et gestes de notre continent.

« La prétention de la France n'est pas d'organiser l'équilibre mondial. Par son indispensable présence aux côtés des autres pays, elle peut cependant agir en présumant un but que sa faculté de l'universel, son goût de l'humain, son don de clarté jugent comme un idéal à atteindre. On ne parviendra à cet idéal qu'en doublant l'organisation matérielle d'une organisation morale et spirituelle.

« Comme moyen certain de réalisation, signalons le système « catholicisme social ».

« C'est une formule de salut basée sur un esprit de justice et de charité.

« Justice et charité », ne sont-ce pas là les mots réclamés de nos jours par tant de bouches ? « Justice et charité » s'établiront dans le monde si l'on prend soin de transporter sur un plan supérieur cette valeur France, mais en évitant de tomber dans un faux patriotisme orgueilleux et source de guerre.

« La moisson est grande. Les hommes de bonne volonté sont nombreux. A l'invitation pressante : « Compagnons, dormez-vous ? » sachons répondre : « Toujours prêts pour servir. » Alors, animés par de tels sentiments, la France, corps et âme, vivra de nouveau de sa pleine

et belle vie pour ajouter à son livre déjà magnifique une nouvelle page d'or. »

24 avril.

« Après un silence que je trouve moi-même trop long, je reprends la plume. Je vous remercie tout d'abord de votre dernière lettre, qui m'a apporté la certitude d'un état de santé satisfaisant à Lambezellec et aussi un peu de cet air de France que l'on aime tant respirer loin du pays, air que l'on savoure davantage après l'avoir perdu.

« Ne croyez surtout pas que ce silence est dû à l'oubli. Les fêtes de Pâques en sont pour une grande partie responsables. Permettez-moi de ne pas rentrer dans les détails : prudence est mère de sûreté...

« De temps en temps, des camarades (1), pour des raisons un peu spéciales, sont renvoyés dans leur famille; d'autres prennent un chemin beaucoup moins intéressant (2). Je désire n'être ni de l'un ni de l'autre groupe! »

28 mai.

« Pour une fois, j'ai un peu de temps, devant moi, aussi j'en profite pour bavarder un peu avec Kerfily.

« Ma dernière lettre vient de partir voici quelques jours. Je ne vais donc pas écrire sur les mêmes sujets. Ceci est plutôt une documentation sur les moyens employés pour toucher la masse. Ma situation en privé m'isole, me relègue, m'empêche de vivre au milieu des camarades qui sont en lag. Le moyen d'action sera donc surtout la correspondance.

« La période des cinq premiers mois fut consacrée à l'observation. Au point de vue résultat matériel, elle peut être nommée « période d'inaction ». Elle connut cependant la création du petit journal illustré, *Le Trait*

(1) Séminaristes.

(2) Camps de concentration.

d'*Union d'outre-Rhin*, qui parut en plusieurs exemplaires et disparut en même temps que se terminait cette période d'inaction. Elle me permit aussi de mieux « m'asseoir sur mon siège » en fréquentant divers milieux de Dresde sous le couvert desquels une action future s'annonçait réalisable. C'est ainsi que je pouvais connaître et goûter les conséquences qui découlent des relations entre étudiants français et allemands : séances de cinéma gratuites, cours d'allemand, visite de musées, concerts artistiques, et je connus aussi petit à petit nos organisations françaises : amicale, groupe jeunesse, groupe assistance sociale... et d'autres. De là à me débrouiller pour Freital, il n'y avait pas loin. Et là s'achève cette première période.

« La seconde commence dès le jour où je me liais d'amitié avec un prisonnier transformé à Freital. Nous devions dès lors, dans notre ville, mettre nos initiatives en commun et combiner nos efforts dans le but de soulager par divers moyens nos camarades. Huit jours après, nous prenions en main l'amicale de Freital qui sommeillait depuis sa naissance entre les mains de son fondateur, ancien président de je ne sais quoi en France, mais trop emprisonné dans certains principes d'ordre pécunier. A son grand plaisir, il continua d'ailleurs de gérer la caisse avec conscience. Intentionnellement pour le moment je ne m'affiche pas beaucoup à l'amicale et n'assiste à aucune réunion, ce qui ne m'empêche pas de savoir point par point et même avant les autres ce qui doit s'y passer; sur ce terrain, j'ai d'autres chats à fouetter.

« Parmi nos services se détache le plus important : « le secours aux malades ». Voici à ce sujet l'appel que j'ai lancé dans tous nos lagers :

« Camarade, l'Amicale te parle. C'est avec regret et combien de peine que nous n'avons pu te présenter, pour des raisons qui nous échappent, la séance du 19. Excuse-nous, nous en sommes les premiers touchés. Pro-

fitant de cette assemblée, nous désirons t'entretenir d'un sujet pressant, d'une organisation indispensable : « le secours aux malades ». Cher camarade, à la distribution de nos gâteries, de nos livres, de nos journaux, etc., il faut avoir vu le sourire de celui ou de celle qui souffre pour comprendre et l'utilité de ce service et la nécessité de son expansion. Cet appel, car c'en est un vraiment, ne restera pas, nous en sommes convaincus, sans écho. Le Français n'est-il pas sensible à tout ce qui touche le cœur, et puis un petit rien fait tant plaisir, surtout quand ce petit rien est offert au nom de la communauté. Nous acceptons tes suggestions, ta bonne volonté et tes dons. Ceux qui souffrent te disent d'avance « Merci ». Pour tous renseignements, vois, dans chaque lag, le représentant de l'Amicale ou le délégué d'usine, en qui tu peux avoir toute confiance. »

Mais, avant de quêter, il donne l'exemple.

Un de ceux qu'il a assisté écrit :

« Presque tous ses colis étaient réservés à ses camarades malades. Il relevait le moral de chacun; chaque soir, dans le kommando, on parlait de lui, et en le perdant nous avons tout perdu. En effet, nous n'avions plus aucune communication avec l'extérieur. Jean était aimé de tous. C'est lui qui nous a donné les nouvelles de la radio anglaise; la journée terminée, on demandait : « Où est Jean ? N'est-il pas encore rentré ? » Nous avions hâte de savoir la vérité et nous le croyions toujours. Il avait une bonne parole pour chacun et se serait mis tout nu pour rendre service aux autres; il paraissait toujours content. Je n'ai jamais trouvé un camarade comme lui.

« J. M. »

Jean avait changé avec lui une paire de souliers neufs dont ce prisonnier malade avait envie, et était reparti avec les souliers à semelles percées du tuberculeux.

Voici deux autres avis distribués dans tous les lags, le premier :

« Mon ami, Pâques, la grande fête religieuse, approche. Y as-tu songé ? Là-bas, chez nous, au pays, ceux que tu chéris le plus au monde vont penser spécialement à toi ce jour-là. Vas-tu, de ton côté, les délaisser ? Les circonstances, les décors qui nous entourent ne justifieraient pas un tel abandon. Réfléchis, mon ami, à cette fête et à ces obligations... cela en vaut la peine.

« Pour tous renseignements, etc... »

Le deuxième avis, derrière la première page de tous les livres de messe :

« Mon ami, conserve-moi; je suis tien, un vrai compagnon d'exil. Quand tu me liras, surtout le dimanche, songe qu'en ce même jour, qu'en ce même instant ceux qui t'attendent là-bas au pays font de même.

« L'union par la pensée resserre l'union des cœurs, les rapproche, supprime les trop longues distances, en un mot fait la vie plus douce, plus belle. Ne cherches-tu pas un peu de cela ici ? Cette joie, réelle paix, je la possède, elle est derrière cette page, elle est sur toutes mes pages. Pour la trouver, ouvre-moi et lis ! »

« ... Ces livres de prière que je reçois de l'Aumônerie de Paris ont fondu en moins de deux.

« La question qui donne le plus de soucis est le problème moral. En se frottant journellement aux mœurs tout à fait différentes d'un pays étranger, notre moralité tombe.

« Il est permis de s'inquiéter profondément à ce sujet. Pour y remédier, nous avons la J.O.C. Je prête ma chambre et mon concours pour les enquêtes religieuses et commentaires d'Évangile, le reste est mené par un responsable. Là, le rôle de l'aumônier peut être comparé au train de haute montagne, il tire et en même

temps pousse par derrière. Son principal rôle, tout en évitant de mener la discussion, est d'orienter continuellement celle-ci et de la mener vers le but précis à atteindre. Là est notre tâche.

« A Dresde (1), le dimanche soir, cela marche toujours, mais de plus en plus le groupe est restreint. Nos membres nous sont enlevés les uns après les autres, et il nous faut prendre quelquefois de sérieuses précautions.

« Pour les cours de secourismes, l'avis imprimé va partir dans tous les lags pour connaître les adhésions. La question du local sera dure à régler, mais j'y parviendrai.

« ... En respirant un peu fort ce vent qui nous vient de l'ouest, je risque d'y sentir un peu de ce parfum de chez nous, aussi je n'ose le faire.

« Mes amitiés à tout le voisinage.

« A l'année prochaine si ce n'est pas pour cette année. »

Mais nous sommes en Allemagne, et la Gestapo ne tarde pas à se montrer intriguée de ses activités extra-professionnelles. Bientôt Jean n'a plus de doute, il est suspect. Voici comment il réussit à mettre sa famille au courant.

8 juillet.

« Je viens de rencontrer Mimil et Rintintin et ils

(1) Réunion de séminaristes tenue par P. de Porcaro et l'abbé Crevaux qui se souvient : « Jean se donnait tout entier là où la Providence l'avait placé : à Freital. Son activité était grande.

« J'ai su, après son départ forcé, que tous le regrettaient. Il était toujours prêt à rendre service, et de lui on pourrait dire qu'il était « un homme mangé », et je sais aussi que, pour rendre service, il se privait parfois de venir à Dresde à nos réunions d'amitié.

« Il parlait peu de ses activités, mais il agissait, il était apôtre du Christ.

« R. CREVAUX. »

m'ont de nouveau charmé par le récit de leur rêve. Je laisse la parole au premier, le plus bavard :

« Un midi, un monsieur très bien mis venait me prendre au travail et m'annonçait une perquisition dans ma chambre. J'y assistais et répondis à l'interrogatoire.

« Éclairé par le sens des questions, je comprenais le but de cette visite : propagande religieuse. Le vide ayant été fait par précaution auparavant, le butin s'annonça maigre. L'affaire suivait son cours et prenait les jours suivants une tout autre orientation. »

« Voici maintenant le rêve de Rintintin : « C'est curieux, j'étais moi aussi cette nuit mêlé à une semblable affaire. Renseigné discrètement par une dactylo de l'usine, j'en suivais l'évolution et apprenais, un peu avec surprise, certaines mesures prises à mon égard : contrôle de correspondance, surveillance au travail. De mon côté, j'alertai le Consulat et pris certaines décisions. J'en étais là quand la sonnette de mon réveil me sortit du lit... »

« Laissons nos deux compères avec leur rêve et parlons sérieusement. Voici la somme promise à Antoinette pour les petits livres rouges : 582,20 (1). Elle est d'ailleurs fausse et ce n'est qu'une erreur. Au fond, c'est compréhensible : quand ça commence à sentir le brûlé dans la cuisine, la cuisinière est affolée, mais le petit mitron reste stoïque ! Toujours pour Antoinette : remercier chaleureusement Mlle Robin et leur dire que j'ai perdu mon stylo (2). Même commission aux différents correspondants.

« Quant à l'usine, le travail donne à plein rendement (accrochez-vous bien) : soixante-dix-huit heures par semaine ! Cela ne peut pas durer. L'entr'acte est déjà loin et le rideau va bientôt se baisser !

« Dans quelques jours je vais avoir vingt-trois ans.

(1) « Suspect. »

(2) Il avait été pris par l'inquisiteur.

J'y pense beaucoup, car, dans la vie, c'est un tournant important. A cette époque, les habitudes deviennent plus que jamais des plis. Que Dieu me préserve le plus possible des mauvaises et me comble de bonnes.

« Je reste avec vous très unis par la pensée et vous donne rendez-vous matin et soir dans le cœur de Jésus et de sa bonne Mère.

« Bons baisers à papa, maman, frère, sœurs, toute la famille. Mes amitiés à tout Kerfily.

« Bon courage, la paix n'est plus bien loin. »

M. Béchu lui dit d'écrire en son nom pour tromper la Gestapo, au cas où la lettre à la famille serait supprimée.

9 juillet.

« Il est possible qu'à l'avenir et pendant un certain temps vous n'ayez des nouvelles de moi qu'indirectement par Morlaix (1). Ne vous affolez pas surtout d'une telle mesure; elle est prudente et nécessaire.

« Les raisons, je ne les confie pas à cette carte, elle risquerait d'en perdre la moitié en route, si ce n'est le tout! Ces jours derniers, quelqu'un est venu me prendre au travail et nous avons ensemble visité ma chambre. Ce quelqu'un était d'ailleurs très aimable, tellement que dans sa courtoisie il a oublié de se présenter. Les jours suivants, j'espérais avoir de ses nouvelles, mais rien. Cependant, je sais qu'il ne m'oublie pas.

« Comme à cette époque j'égarais mes lunettes (2), il se proposa de lire mes lettres (ah! quel inconvénient d'avoir la vue faible!); ne trouvant plus mon stylo, je décidai de mon côté de rester muet. Mais sur ma table je viens de découvrir une mine (de crayon). Je l'ai prise

(1) Famille Béchu.

(2) Il n'en avait pas, c'était pour faire comprendre que toutes ses affaires avaient été fouillées.

et me suis empressé de faire part de ma décision. Transmets la nouvelle à la maison en leur disant que je ne les oublie pas pour autant.

« Le moral est bon, le temps magnifique, la vie belle!

« BÉCHU-COLLÉ. »

N'est-ce pas magnifique, alors qu'il s'attend à être cueilli par la Gestapo?

Il le fut en effet, connu la cellule pendant trois jours sans aucune nourriture. Il subit un interrogatoire serré au cours duquel il fut frappé, lui aussi, pour le Christ. Les examinateurs voulaient le forcer à avouer qu'il était prêtre...

CHAPITRE V

RETOUR ET HOLOCAUSTE

« Quand les âmes
Sont comme des fruits murs
Dieu les cueille. »

P. DIDON, O. P.

24 juillet 1944.

« Mon cher papa, ma chère maman,

« Je suis en France depuis hier soir, et après un excellent dîner je m'apprête à regagner mon hôtel. Ne vous inquiétez surtout pas à mon sujet, c'est simplement ma villégiature qui touche à sa fin. Regagner Brest me semble pour le moment difficile et périlleux. Il est donc possible que je me replie provisoirement sur Orléans. Dès les premiers départs, je penserai à vous rejoindre.

« Les raisons de mon rapatriement, vous les comprendrez en relisant la lettre expliquant mes occupations là-bas. Le moral est bon, la santé excellente, mais, hélas ! nous ne sommes pas encore tous réunis.

« Pour Marie-Antoinette : prévenir Mme Béchu que son mari est en excellente santé et que j'espère pouvoir lui donner des nouvelles, sans tarder, de vive voix.

« Mon cher papa, ma chère maman, bons baisers, bon courage et oubliez bien vite ce mauvais rêve.

« Votre fils Jean qui vous embrasse bien fort. »

« Nouvelles de France : je suis à Paris. Bonne santé, bon moral. Très touché d'apprendre le malheur qui vous accabla ces temps derniers. Gardez confiance et ne perdez pas courage. »

A. M. le Supérieur de Saint-Jean-Changis.

« Mon cher Père,

« Renvoyé de là-bas comme indésirable après quelques démêlés avec la police, je suis à Paris et compte rejoindre Brest. Sauf avis contraire, retenez ma place pour la prochaine rentrée. Je me recommande à vos prières, surtout pour le voyage de ce soir qui s'annonce périlleux.

« Toujours unis.

« COLLÉ JEAN. »

27 juillet.

« Vous parlez d'une surprise que Jean nous a faite : il est venu au bureau, je n'en revenais pas de le voir là devant moi, je me demandais si je rêvais.

« Surtout, soyez tranquilles, il est en très bonne santé, ce n'est pas pour cette raison qu'il est revenu.

« Jean est parti hier soir en autobus ; le voyage est assuré jusqu'au Mans par les Allemands. Il accompagne depuis Leipzig une jeune femme enceinte de six mois, qui regagne Saint-Brieuc. Après Le Mans, ils pensent trouver autre chose pour aller d'étape en étape, mais il est possible qu'ils restent en panne.

« Espérons que ce reste de voyage se passera pour le mieux et que bientôt vous aurez, comme nous l'avons eu, la joie de l'embrasser. Prions bien pour qu'ils soient protégés jusqu'au bout de leur voyage.

« SUZANNE. »

Il est obligé de s'arrêter une journée au Mans, — passe à Montfort-sur-Meu en camion, — voit les effets du bombardement, mais n'est pas libre de s'arrêter, arrive à Brest le 28 au soir, harassé; il passe à Kerfily et Loc-Maria-Plouzané embrasser sa mère, puis, sans s'attarder, car les événements vont vite, il repart le lendemain matin à quatre heures, en tandem, avec Marie-Antoinette, pour Montfort, d'où ils ramèneront leur petite nièce. A Quédillac, ils croisent au retour les Américains, couchent quelques heures au P. C., puis au petit jour franchissent les lignes allemandes par des chemins de campagne et de grands détours.

Rentrés à Brest, ils se remettent à la disposition de la Croix-Rouge qu'ils ne quitteront plus.

La vie devient intenable. L'aviation ne ménage ni ville ni bombardement. La ville peu à peu se vide. Pas assez cependant, car l'ordre d'évacuation générale surprend beaucoup trop de gens. C'est alors l'exode lamentable des Brestoises vers les centres de repli, où rien n'est prêt, rien n'est prévu pour les recevoir, les nourrir. Ils ont eu deux ou trois heures pour faire leurs paquets. A-t-on songé à l'angoisse de ces gens pendant ces minutes d'affolement ?

Combien de ces caravanes avons-nous pu voir sur nos routes finistériennes : ils partaient à pied, chargés comme des bêtes de somme. Les privilégiés poussaient qui une brouette, qui une voiture d'enfant, où l'on avait empilé avec plus ou moins de bonheur ce que l'on jugeait utile pour quelques jours.

Car ils partaient confiants, ces pauvres gens. Ils pensaient que c'était une affaire de deux ou trois jours, les moins optimistes parlaient d'une semaine... et puis ce serait la fin du cauchemar. Hélas! le pire restait encore à voir, à subir.

Demeurent à Brest les services indispensables... et ceux, trop nombreux, qui ne veulent pas quitter leur

maison, le fruit de toute une vie de travail, qui pensent que leur présence empêchera le pillage. Cet entêtement à rester à Brest, plusieurs de ces malheureux allaient le payer de leur vie. Les premiers blindés américains pénètrent dans le sud du Finistère le samedi 5 août, à midi. Peu après, les colonnes motorisées alliées sillonnent les routes du Léon. La joie est grande, mais bientôt s'y mêle de la tristesse, car les occupants résistent et il faut se battre. On apprend que Brest sera défendue. Les batteries de 155 américains s'installent à quelque dix kilomètres de la ville à vol d'oiseau, et la canonnade commence; elle assourdira nos oreilles pendant plus d'un mois, jour et nuit.

Les Allemands, fanatisés par des officiers et des troupes S. S., ne se rendront qu'après un siège de quarante-quatre jours, pendant lesquels avions et canons, par milliers, ont pu submerger Brest sous les projectiles. Pour se faire une idée de leur efficacité, il n'était que de considérer l'état de notre pauvre ville après la reddition.

M. Pierre Madec, dont nous avons déjà parlé, nous dit : « J'ai pu y entrer quelques heures à peine après... partout des ruines, des morts, beaucoup de morts, beaucoup de ruines, et tout cela écrasé par un silence lugubre, qui contrastait si fort avec un ciel d'azur... J'en garde encore une inoubliable impression... »

Brest possédait quelques bons abris : place Sadi-Carnot, place Wilson, hôpital Ponchelet, hôpital Maritime; les deux premiers seuls étaient accessibles aux civils français. Les gens s'y trouvaient préservés des dangers normaux de la guerre.

Jean et Marie-Antoinette ont gardé leur service rue Suffren, puis les Allemands suppriment ce poste. Ils rejoignent la direction de la Croix-Rouge et de l'A.D.P. (1) à Sadi-Carnot. Des centaines de personnes y vivent par intermittence au début, puis à demeure. Les occasions

(1) Auxiliaires de la Défense passive.

de servir n'allaient pas manquer à nos deux amis, et la sœur de Jean allait se montrer digne de lui par son dévouement tranquille, son abnégation.

Les premiers jours du siège, le calme est relatif; ils en profitent pour franchir à deux reprises, en tandem, les lignes allemandes. Une autre fois, Jean réussit le même coup, seul, muni de faux papiers entièrement de sa main (1).

L'audace, le cran ne lui manquent pas. Il le prouvera par la suite en différentes circonstances. Il apprend un jour qu'un agent de police vient de s'écrouler à quelque distance de son abri; malgré l'interdiction de la sentinelle allemande, Jean s'élance sous la mitraille, une grande croix rouge sur fond blanc sur la poitrine. (Ce n'était pas par sympathie que le soldat avait porté cette défense, car il épaula, tira et rate Jean qui a eu la présence d'esprit de rester sur ses gardes et de se « planquer » à temps.) Souriant et calme, il ramène son blessé qu'il confie aux sanitaires.

A l'abri Sadi-Carnot, il faisait équipe de brancardier avec le R. P. Ricard, jésuite du collège de Bon-Secours; chaque matin, il lui servait la messe. Quê de ressemblance avec les messes des Catacombes...

La nouvelle arrive à l'abri d'un accident survenu au préfet maritime, l'amiral Négadelle. L'amiral, voulant constater les dégâts d'une récente attaque, passait près du bar de l'Aviation. A ce moment précis, une bombe fait écrouler cet immeuble, blessant mortellement le malheureux officier (un éclat l'avait, en outre, frappé à la nuque). Malgré la distance et en dépit des risques, le jésuite et le séminariste courent avec leur brancard sur les lieux de l'accident et dégagent la dépouille du préfet maritime.

(1) Ce n'était pas son coup d'essai. Dans la région de Dresde, il avait pénétré par ce même procédé, vêtu d'un costume allemand, dans un camp disciplinaire.



son inséparable : Marie-Antoinette

Sa sœur et lui étaient un exemple réconfortant d'optimisme, de maîtrise de soi. Le siège s'éternise, les Allemands se sentent perdus sans rémission. Dans la rage de leur désespoir, ils mettent le feu, de deux en deux, à ces immeubles qu'ils ont pillés. Ils ne se doutent pas qu'après eux Jean et Marie-Antoinette s'en vont vite et discrètement; quand ils le peuvent, ils éteignent l'incendie naissant; à défaut, ils font la part du sinistre, sciant des poutres, puis camouflant leur « travail » avec de la glaise qu'ils pétrissent eux-mêmes. Dans bien des cas, les occupants durent s'y mettre à deux fois pour la même maison. Ils n'y comprenaient rien.

Lorsque le danger se fit plus pressant, il fallut songer à protéger malgré eux les vieillards qui n'avaient pas voulu quitter leur « chez soi ». Jean y fit merveille; joignant la douceur à la persuasion, il réussit à conduire, grâce à une ingénieuse petite voiture, bon nombre de ces irréductibles à l'asile Ponchelet, d'où ils étaient évacués chaque jour par M. Palud, sergent des pompiers, et les dames ambulancières de la Croix-Rouge. Un excellent abri assura la sécurité des intransportables.

« À votre disposition », que de fois n'a-t-elle pas été la réponse de Jean et de Marie-Antoinette; et ils allaient joyeux, droits sous les bombes, sans ces mouvements du corps aussi inutiles qu'instinctifs lorsque sifflaient les projectiles. Ils forçaient l'admiration de tous les occupants de leur abri. On peut se faire une idée approchée de ce qu'était la vie souterraine des Brestois, car sans raison grave ou ordre de service, on ne se hasardait plus au dehors. Dans cette ambiance, la verve souriante de Jean remontait le moral, relevait les courages abattus.

Tous les abris, hélas! ne devaient pas préserver leurs assiégés. A Sadi-Carnot, la partie réservée aux Français était séparée par une cloison du secteur allemand, organisation Todt et S. S. Derrière cette cloison, il se faisait beaucoup de bruit. Jean voulut voir. Un jour, il de-

mande à la R. Mère Supérieure des Petites-Sœurs de l'Assomption qui désirait du lait condensé pour quelques grippés, une de ses religieuses pour aller avec lui de l'autre côté en solliciter, dans le but de se rendre compte; ils constatèrent que, de ce côté, l'abri ne présentait plus que l'aspect d'un étroit couloir, une imprudence, doublée d'une grave infraction aux lois de la guerre et de la Croix-Rouge internationale y avait été commise... Une longue file de caisses de munitions entassées en occupaient une grande partie. Il y avait aussi quelques fûts d'essence. Ils furent effrayés. A leur retour, ils prévinrent la Mère Supérieure, le P. Ricard, quelques intimes et M. le maire, qui fit des protestations énergiques auprès du général allemand... Celui-ci n'en tint aucun compte...

Jean, étant venu à l'hôpital avec sa sœur faire une course pour la Croix-Rouge le 2 septembre, visita l'abri pour voir s'il contenait aussi des munitions. S'étant rendu compte que non, il dit ses craintes quant au manque de sécurité de l'abri Sadi-Carnot, ajoutant : « Si cela devait éclater, qu'est-ce que nous prendrions ! »

Je leur conseillais la prudence...

Nous nous rendîmes au pied du tabernacle, où Jean resta un long moment dans un recueillement profond. Sa sœur en profita pour me glisser à l'oreille : « Conseille-lui d'être raisonnable, il se tue, il est de toutes les corvées — rien ne l'arrête... » Je lui demandai de faire confiance au bon Dieu, auquel je les recommandai dans une prière fervente.

*
**

Une nuit, le drame eut lieu... Le 9 septembre, vers trois heures, Jean, qui ne dormait pas, entend une dispute entre S. S. et ouvriers de l'organisation Todt; grâce à sa connaissance de la langue allemande, il comprend que, de l'autre côté de la cloison, cela risque de chauffer,

de tourner au tragique; il en parle à sa sœur, puis, s'emparant d'un enfant, il grimpe à toutes jambes vers l'air libre. A Marie-Antoinette qui, après avoir fait quelques pas, retourne en arrière pour chercher sa mallette, il donne un dernier conseil : « Fais vite. »

Un soldat allemand surgit en trombe, qui confirme le danger imminent. « Explosion ! *Achtung !* », et s'enfuit. Il est suivi par un groupe de la Todt. Derrière eux, une épaisse fumée, de l'essence malencontreusement répandue brûle... Quelques personnes s'éveillent, celles qui, sans détourner la tête, courent vers la sortie ont quelque espoir d'échapper... Jean se trouve sur les dernières marches quand la première explosion se fait entendre. Projeté sur la place, il se relève, rend l'enfant à sa mère et, malgré le danger, il redescend, dans le noir, car la lumière s'est éteinte, pour essayer encore de « servir ». Nouvelle explosion, la grille se referme derrière lui, le séparant, ainsi que tant d'autres, du reste des vivants (1). Aussitôt les flammes sortirent de la grille, se prolongeant sur la place de vingt à cinquante mètres, léchant et consumant tout sur son passage.

Quelque trente personnes en réchappèrent, entre l'alerte de Jean et l'explosion il y eut à peine quelques minutes (2). Les détonations continuèrent de se faire entendre pendant plus de vingt-quatre heures, et quand, dans la journée, on put approcher du haut de l'escalier, les marches extérieures en ciment étaient rouges. Sur celles-ci achevaient de se calciner quelques corps humains.

Le dernier geste de Jean le dépeint.

D'une façon brutale, Jean et sa sœur se sont trouvés face à face avec Dieu. Ils étaient prêts, sans le moindre doute. Leur charité leur aura valu une place de choix

(1) Environ quatre cents personnes tuées.

(2) La montre de Marie-Antoinette, retrouvée au déblaiement de l'abri, était arrêtée à trois heures onze.

dans le ciel, où ils nous attendent tous. Cette certitude atténue l'immense douleur de ceux qui les ont aimés.

Quelques jours après l'accident de l'abri, le D^r Christian Teurnier eut l'amabilité de m'y accompagner. A la porte, nous rencontrons un agent de police, ami de Jean, il propose de nous accompagner. Nous descendons l'escalier encombré de débris de toutes sortes, éclairés par une lampe tempête.

A cette profondeur — seize mètres sous terre — et dans cette demi-obscurité, le tableau qui s'offre à nos yeux est indescriptible.

Remontant à la surface, je me rappelais la lettre du mois de mars à M. Belbéoch... Cet abîme, noir, profond, entrevu alors par lui et sur lequel je posais un gros point d'interrogation, sa mort me l'a fait comprendre. Le bon Dieu lui avait à ce moment, d'avance, fait deviner son sacrifice (1).

Le mois de juillet 1945, apprenant que M. Belbéoch avait été nommé recteur de Brasparts, je lui renvoyais cette lettre, voici sa réponse :

Brasparts, le 3 août 1945.

« C'est presque les larmes aux yeux que j'ai relu la lettre de Jean, si généreux ! La mort l'a surpris en un acte de charité parfaite. Il savait à quoi il s'exposait en retournant dans l'abri.

(1) Arras. — « Un souvenir lumineux de sa charité quotidienne m'est resté en mémoire, et celui de son sourire à la fois doux et viril. On sentait le jeune qui s'était donné, qui avait compris.

« La nouvelle de sa mort dans les tragiques circonstances que l'on sait m'a bouleversé. On ne comprend pas toujours ce que le Seigneur veut, mais il arrive un moment où, dans la longue route du sacerdoce, une attitude d'un frère très aimé comme Jean, son sourire, sa joie me guide encore.

« L'équipe de Saint-Jean continue ici, sur terre, et là-haut,

« J. LECOQ. »

« Il aurait eu trop de peine à s'adapter aux lâchetés d'ici-bas, il avait une âme de poète et de religieux.

« Il ne savait pas freiner sa générosité. Il se donnait sans compter, dépassant certainement ses forces.

« C'est pour « se donner » qu'il est parti en Allemagne, et c'est en « se donnant » qu'il est mort, je dirai mieux, qu'il est parti au ciel... Il était fait pour l'atmosphère du ciel, déjà nous ne le suivions plus, ses pensées étaient toutes de charité. Il voyait la possibilité d'un monde meilleur, et il voyait juste : ce monde, il le trouve maintenant au ciel.

« Je suis convaincu qu'il m'aide dans mon apostolat, et je le prie autant que je prie pour lui. Dites bien à son père et à sa chère maman combien je prends part à leur peine et à leur joie, car c'est avec fierté qu'ils doivent penser à Jean. Il a vécu et il est mort en héros... ne pensant qu'aux autres et au bien à faire.

« Je l'ai conduit au sacerdoce complet, c'est-à-dire au sacrifice complet, *per crucem ad gloriam*, par le sacrifice à la gloire du ciel.

« X. BELBÉOCH. »

*
**

Les amis de Jean nous ont prêté quelques-unes de ses lettres dans le but de le faire connaître par lui-même, pour montrer la beauté de cette âme exceptionnelle et la richesse d'une vie si pleine en sa brièveté (1).

Peut-être servira-t-il d'exemple à quelque jeune épris d'idéal, pour qui le beau, le vrai, le bien sont autre

(1) Je remercie particulièrement M. l'abbé Pierre Madec, qui m'a autorisée à me servir de l'article qu'il avait fait pour les anciens du collège Saint-Louis de Brest et que j'ai largement utilisé.

chose que des mots, à quelque jociste qui aura le droit d'être fier d'un des siens mort à la tâche.

Qui sait si sa mort n'aura pas valu à la cause du Christ quelques prêtres pour remplacer celui que Jean rêvait d'être ?...

CHAPITRE VI

TEMOIGNAGES

Saint-André-des-Eaux.

« Un matin de fin août 1943, dans la ferme morbihannaise où je me suis « camouflé », je reçois d'Allemagne une lettre de Jean, combien profonde et belle, dans laquelle je comprends qu'il réalise son idéal qui est de « servir Celui qui seul apporte la force, la joie, la vie, la liberté ».

« A Noël, je reçois une seconde lettre. Il ne forme dans celle-ci qu'un seul souhait, celui de « commencer chaque journée de l'an neuf, le sourire aux lèvres... ».

« Depuis ce jour, je n'ai plus reçu de nouvelles. Se donnant à fond à ce qu'il faisait pour le Christ, avait-il seulement le temps d'écrire ?

« Quand j'appris sa mort au milieu de sa ville ruinée pour sa libération, je m'aperçus qu'il était de retour à son premier poste, réalisant pleinement le sens qu'il cherchait toujours de donner à sa vie : « servir Dieu » en secourant les hommes, jusqu'au sacrifice total s'il le faut.

« Dès mes premières rencontres avec ce cher Jean, je pensais avoir rencontré un camarade un peu mystérieux, on aurait dit que sa vie ne lui appartenait pas et qu'il se trouvait là, comme par hasard, pour un témoignage.

« HENRI HEMERI (dit Mouraud).

« R. S. † »

Le Quesnoy (Nord).

« Jean occupait une pièce mansardée dans un café de Freital; sous cette pièce, un kommando de prisonniers français avec qui il était continuellement en rapport.

« Il avait organisé deux fois par semaine une réunion de membres de la J.O.C. Cette réunion se faisait chez lui et amenait douze à quinze jeunes gens. Ce qui était un maximum pour éviter des ennuis, car en ce temps de guerre toute réunion était interdite, à plus forte raison les réunions d'étrangers. Le patron du café, qui ne vivait de son restaurant que par les Français qu'il hébergeait, fermait les yeux. Ces réunions avaient pour but de grouper les ouvriers catholiques et de continuer par des lectures, des conférences, des discussions, des conseils, et par la prière, la formation religieuse des ouvriers.

« Jean assistait également à Dresde, près de la gare, à des réunions de séminaristes, où on discutait sur la façon la plus efficace de porter l'aide de la religion aux plus déshérités.

« Les Nazis étaient opposés à toute activité catholique, et les prêtres voyaient leurs sermons censurés et leurs pouvoirs limités et contrôlés. J'ai pu assister moi-même, en compagnie de Jean, à une de ces réunions. C'est là qu'il rencontrait l'abbé de Porcaro.

« J'avais organisé à Freital un service d'entr'aide, dans le but de soulager le plus possible de malheureux.

« Jean connut très vite ce mouvement et vint m'offrir ses services, que j'acceptais avec empressement. Dès ce moment, nous sommes devenus de véritables amis, prêts à tout l'un pour l'autre.

« Ce service d'entr'aide comprenait :

« La visite des hôpitaux le dimanche. Il y avait à Freital cinq hôpitaux qui abritaient des Français, mêlés d'ailleurs à des Allemands et à d'autres étrangers, et deux cliniques privées pour certains Français opérés. Douze compatriotes visitaient à tour de rôle leurs cama-

rades malades. Jean était présent tous les dimanches et visitait à lui seul le plus grand nombre possible de malades. A ceux-ci, on portait quelques douceurs, des livres, des journaux, un peu d'argent; on défendait, auprès de la direction des usines auxquelles ces malades appartenaient, le peu de droits qu'ils avaient, et surtout nous leur apportions un réconfort moral. Ces hommes pouvaient voir ainsi qu'ils n'étaient pas tout à fait abandonnés.

« Dans chaque lager (camp de prisonniers ou de travailleurs), un homme représentait l'entr'aide et demandait chaque mois à ses camarades de camp un peu de ravitaillement ou un petit prélèvement sur leurs colis pour venir en aide aux plus malheureux.

« Ces assistants sociaux de chaque lager nous renseignaient sur les Français en détresse, ceux qui sortaient de prison ou de camp de discipline et qui nous revenaient presque à l'état de cadavres. En faveur de ceux-là, surtout, on faisait l'effort maximum au point de vue alimentation, linge, argent; nous disposions de sommes assez fortes, mais nous ne trouvions pas la possibilité d'acheter le nécessaire.

« Cet argent provenait de concerts, séances de théâtre, de quêtes dans les lagers, et était ramassé au profit des malheureux, et je vous assure qu'il y en avait. Cet argent ne pouvait servir à grand-chose. La nourriture et le linge étaient le plus urgent.

« Visiteurs d'hôpitaux et assistants sociaux, nous avions une réunion tous les dimanches, nous apportions nos dons et les répartissions au mieux pour les visites de l'après-midi. Chacun recevait une partie de ce qu'il y avait à distribuer dans tel ou tel hôpital.

« Nous avions organisé également un service de renseignements où beaucoup de Français venaient demander à connaître le peu de droits qu'ils avaient pour les faire valoir auprès des directions d'usines.

« Nous avions pris la charge et l'entretien des tombes

de camarades morts sous les bombardements ou à l'hôpital. De l'hôpital, les morts étaient conduits directement au cimetière. Sur notre demande, le prêtre catholique de Freital assistait à l'enterrement et bénissait le corps, puis rentrait à l'église pour dire la messe pour le repos de l'âme du défunt. Le corps n'entrait pas dans la chapelle qui était très petite et se trouvait au premier étage d'une maison que rien ne distinguait des autres. C'était la seule chapelle et le seul prêtre catholique allemand pour les quarante mille habitants de Freital : il avait très peu d'occupations.

« Tout ce travail social entrepris volontairement et bénévolement par tous ne pouvait se faire qu'après les heures de travail, d'où difficultés sans nombre et grande fatigue. Jean, de santé assez délicate et employé dans une usine d'optique, arrivait à obtenir assez souvent des jours de repos qu'il utilisait au service de l'entraide. C'est ainsi que je me déchargeais de plus en plus sur lui de tout ce qui concernait les hôpitaux.

« Le travail religieux de Jean ne pouvait passer indéfiniment inaperçu. Un jour, la Gestapo, intriguée, est venue enquêter; c'était la menace du camp de concentration, qu'il fallait éviter à tout prix. Nous étions, Jean et moi, bien placés pour connaître les affreux ravages de ces camps.

« Jean m'avait confié qu'il était souffrant et m'avait fait lire une de vos lettres qui le renseignait sur son mal. Le temps pressant, je me suis adressé à la Délégation française à Dresde ainsi qu'au Consulat.

« D'accord avec Jean, je fis une déclaration aux autorités allemandes, le signalant comme séminariste, en fournissant quelques précisions données par ce dernier. L'effet ne se fit pas attendre. Le jour même, la Gestapo l'emmenait. Il fut détenu à Dresde trois jours et fut embarqué dans un train à destination de la France pour y être refoulé. Notre plan avait réussi au delà de nos espérances.

« Jean est donc rentré à Brest au milieu des siens. Mais Dieu a jugé que l'heure était venue de le rappeler à lui.

« Rentré en mai 1945, j'écrivis aussitôt à l'adresse qu'il m'avait donnée pour rétablir le contact. C'est ainsi qu'une réponse m'apprit cette mort brutale : j'en fus bouleversé.

« Je conserve de Jean un souvenir impérissable. Il s'imposait à tous par sa douceur, sa bonté, car il donnait aux autres même ce qui lui était indispensable. Il a donné aussi aux plus malheureux son temps et sa santé. C'était un cœur d'or et une âme d'élite.

« Je lui demande de prier pour nous et de nous protéger.

« GEORGES HENAUT. »

Oyonnax.

« Je connus Jean Collé le deuxième dimanche de mon arrivée à Freital, par l'intermédiaire de l'organisation catholique clandestine française qui s'était développée en Allemagne. Quelques jours après, nous étions trois ou quatre nouveaux arrivés qui avions lié connaissance avec Jean.

« Tout de suite, son regard franc, la bonté qu'exprimait son visage nous plut, et nous avions compris que quelque chose de surnaturel vivait en lui, « c'était la vie du Christ ». Il savait nous mettre à l'aise par de petits conseils, il était toujours prêt à rendre service. Il s'informait de notre vie, de nos difficultés, remontait le moral aux gars cafardeux, ce qui faisait dire de lui : « Quel chic type ! » D'emblée, je fraternisai avec lui, et quand il apprit que j'étais jociste nous posâmes les premiers jalons d'une section jociste. Nous eûmes quelques petites réunions chez lui. Il prit le risque de nous

rassembler dans sa chambre, encore que nous procédions avec prudence...

« A quatre ou cinq, le dimanche après la messe, nous nous rendions chez lui, de dix en dix minutes pour ne pas attirer l'attention de ses voisins allemands. Là, nous parlions de l'Evangile adapté à notre vie d'exil. Nous discutions des difficultés dans nos camps et de notre travail.

« Ce sur quoi Jean insistait le plus, c'était la fraternité et la charité chrétienne envers nos camarades d'infortune.

« De plus, Jean, après son travail, visitait les différents camps de Freital, apportant son dévouement, son désintéressement total aux gars qui en avaient besoin.

« Non content de visiter les gars dans les camps, il sacrifiait ses dimanches à la visite de nos camarades malades dans les hôpitaux. Avec mon camarade Pierre S., nous le secondions de notre mieux. Quand il nous quitta, il nous recommanda de ne pas faiblir dans la tâche qu'il avait entreprise. Et, grâce à l'exemple qu'il nous avait donné, nous avons tenu.

« C'était lui encore qui collectait dans les camps les dons en nature dont les gars pouvaient disposer pour adoucir le sort de nos malades.

« Quelques jours avant Pâques 1944, Jean vint nous trouver et nous dit : « Il va y avoir du travail. »

« En effet, par Georges H., nous étions en relation avec l'aumônier du camp de prisonniers de Siemans-Glass; or, comme il était autorisé à exercer son ministère dans plusieurs stalags, il nous était possible de le rencontrer. Jean nous donna des consignes précises, nous fîmes un sondage dans notre lager; Auguste R. le fit dans le sien. Le vendredi et le samedi saints, nous eûmes la joie de pouvoir permettre aux gars de se confesser pour leurs pâques. Jean, qui avait une organisation et une méthode parfaite pour tout faire, avait tout prévu. De telle à telle heure, les gars devaient se trouver sur le passage de l'aumônier qui sortait en visite dans les sta-

lags. Le procédé était simple, un gars faisait mine de rencontrer sur les trottoirs de la ville un prisonnier de sa connaissance et il se confessait pendant que d'autres avaient l'air d'inoffensifs promeneurs. Quand il avait fini, le même manège recommençait un peu plus loin.

« On ne saurait dire avec quel esprit de sacrifice, quel dévouement, il s'intéressait à la détresse de ses frères ouvriers. On sentait qu'il souffrait de l'angoisse que nous éprouvions, et son cœur, débordant de charité chrétienne, était toujours prêt à soulager nos misères morales et physiques.

« Notre vie à nous qui étions ses camarades, c'était sa vie à lui, et il était heureux lorsqu'il pouvait nous être utile. Toujours sur la brèche, toujours aux écoutes, Jean suivait fidèlement les préceptes de notre divin Maître et il mettait en pratique les paroles du Christ : « Aimez votre prochain comme je vous ai aimé. »

« Depuis quelque temps, Jean était fatigué, malade même, et le docteur lui avait ordonné le repos. Mais pour lui pas de repos, jamais il ne s'arrêta parce que malade; au contraire, il ne possédait que plus de liberté pour se consacrer à ses frères ouvriers.

« Jean fut renvoyé en France comme indésirable quand la Gestapo eut appris qu'il était séminariste.

« Signalons en passant que les Allemands redoutaient l'Action catholique, faite par les Français surtout; elle était pour eux un grand danger et ils accusaient de complot contre le national-socialisme ceux qui étaient pris à en faire. Mais rien n'arrêta Jean dans sa tâche, et la police fit même plusieurs descentes et par deux fois perquisitionna dans sa chambre. Mais il avait prévu l'affaire depuis longtemps et s'attendait à tout. Il avait eu soin de camoufler sagement les objets et livres pieux qu'il distribuait à tous les gars qui lui en réclamaient. Il avait caché, entre autres, des journaux catholiques qu'il recevait dans ses colis, ainsi que les lettres de ses confrères séminaristes, afin qu'eux non plus ne soient

pas découverts par la police; puis un beau jour, pour plus de sécurité, il brûla lettres et journaux.

« Jean fut même emmené au commissariat de police pour y être interrogé. Il se défendit très bien, du fait qu'il parlait couramment l'allemand, et il fut relâché, la Gestapo n'ayant aucune preuve contre lui. Pourtant, nous savons que Jean a fait du bon travail en Action catholique, et nous affirmons à tous ceux qui nous liront qu'il fut renvoyé en France parce qu'il était indésirable du fait de son activité et non parce qu'il était malade.

« Le lundi 17 juillet 1944, Jean vint nous faire ses adieux. Il y avait là Jean, Pierre S. et moi-même, tous nous étions très émus. Nous sentions qu'un vide allait se creuser, car nous allions perdre en Jean notre appui moral et spirituel. Et lui, malgré la joie de revoir les siens, était attristé de laisser ses camarades sans soutien dans ce milieu si difficile à vivre. Lui qui avait consacré son apostolat à ses frères ouvriers, lui qui avait vécu notre vie, lui qui nous comprenait si bien, il avait peine à croire qu'il nous quittait.

« Il se présenta avec tous ses bagages à la Gestapo, où il avait été convoqué, et il fut accompagné jusqu'au Rhin par une garde spéciale.

« Quand il regardait tout le travail qui restait encore à faire auprès des gars, il se demandait pourquoi le Seigneur l'appelait ailleurs, mais, comme lorsqu'il partit pour l'Allemagne, il répondit *Fiat*, s'écriant : « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne. »

« Et ce ne fut que lorsque je revins en terre française que j'appris que Dieu avait rappelé à lui son fidèle serviteur. Et de là-haut, j'en suis certain, Jean doit prier pour tous ses frères ouvriers pour lesquels il se donnait sans compter.

« Au nom de tous tes camarades que tu as connus en Allemagne, au nom de ceux qui m'ont aidés à faire revivre par ces quelques lignes ta vie et en mon propre nom,

nous te disons tous, mon cher Jean, du fond du cœur, un grand merci pour tout le bien que tu nous as fait, surtout spirituel et moral.

« ANTOINE OLIVIER. »

Lisieux.

« Si vous n'avez pas recueilli sur lui de grands faits, il n'en a pas moins travaillé ferme pour le règne du Christ, simplement, humblement (car il était humble), dans l'obscurité, à la façon de la Vierge. C'est pourquoi il a toute mon admiration et affection.

« Soyez assuré que son témoignage porte des fruits.

« ARIBIT ANDRÉ. »

Paris.

« J'ai connu Jean le premier jour de son arrivée en Allemagne : dès notre première rencontre, nous avons sympathisé; je n'avais d'ailleurs à cette époque ni idées politiques ni idées religieuses bien arrêtées. Jean mettait en pratique cette belle pensée : « Aimez-vous les uns les autres. » C'est ainsi que lorsque nous allions dans les restaurants, nous profitions des tickets de Jean qui les avait économisés pour nous les distribuer, au prix de combien de privations. De même, quand il recevait des colis, il rayonnait de joie, car il savait qu'il allait faire des heureux parmi nous. Il donnait, en effet, tout ce qu'il recevait. Sa bonté, son immense charité lui ont permis de poursuivre la tâche qu'il s'était attribuée. Pour ma part, je lui dois beaucoup. Il a su remonter le moral de ses camarades pendant ces heures longues et graves.

« Je l'ai vu pour la dernière fois le jour de son départ pour la France. Je suis allé l'accompagner à la gare. Il n'avait point l'air de quelqu'un qui est heureux de revoir son pays. Il paraissait triste à la pensée qu'il ne

pourrait plus faire le bien commencé. J'essayais de lui adresser quelques paroles, mais il restait silencieux. « Tu reviendras. Nous nous reverrons. » Il ne me répondit pas. Connaissait-il déjà son destin ?

« LUCIEN TERMINET (1). »

Jonzier.

« J'ai connu Jean vers la fin de l'année 1943, non que je fusse son ami plus qu'un autre, car il n'avait de préférence pour personne; j'ai gardé de lui le meilleur souvenir.

« Son caractère doux, sa simplicité, sa bonté surtout, lui attiraient toutes les sympathies; il ne manquait jamais une occasion de nous rendre service et de faire plaisir.

« Son dévouement et son apostolat pour les jeunes du S.T.O. étaient sans limite. Dans les usines où il pouvait avoir accès, il les réunissait, les encourageait, leur procurait toutes les distractions et douceurs possibles, mais surtout il les exhortait à garder intacte leur foi, et le dimanche il était heureux lorsque, grâce à lui, tous ces jeunes travailleurs assistaient à la sainte messe.

« Parfois aussi il se faisait porter malade (2) par esprit de patriotisme et pour avoir plus de temps à consacrer à la charité, à visiter les malades dans les hôpitaux et les infirmeries, distribuant à chacun, avec un mot aimable, friandises, cigarettes et livres, tout ce qu'il pouvait recueillir.

(1) C'est grâce à cet ami de Jean, qui a rapporté d'Allemagne une liste d'adresses qu'il avait écrite et donnée, quand il sut que sa chambre allait être visitée par la Gestapo, que nous avons pu retrouver ses correspondants et amis.

(2) Jean savait si bien cacher sa véritable souffrance physique derrière ses sourires et son dévouement, que beaucoup crurent que c'était uniquement pour avoir plus de temps pour ses occupations d'apostolat qu'il se faisait porter malade.

« Mais, un jour, la Gestapo prit ombrage de ses allées et venues, et, après enquêtes et perquisitions parfois insolentes, le renvoya en France comme indésirable.

« Il nous quitta, heureux de revoir la patrie et les siens, mais les yeux pleins de larmes, accompagné des regrets de ses nombreux amis de Freital.

« Pour ma part, prisonnier de guerre transformé, j'ai habité quelque temps avec Jean, et je suis heureux de dire toute mon affection et toute mon admiration pour ce charmant camarade.

« Je n'ai plus rien su de lui jusqu'après la Libération, quand j'ai appris sa fin héroïque. J'ai pleuré mon camarade, mais je l'invoque comme un saint.

« CHARLES CUSIN. »

Morlaix.

« J'ai connu Jean Collé le 27 juillet 1943 à Freital. Il y avait trois semaines qu'il était en Allemagne; c'était un dimanche, il a rencontré deux camarades prisonniers qui venaient du travail et leur a demandé s'il n'y avait pas de camarades du côté de Brest, les copains ont répondu : « Il y a Béchu qui est de Brest, ou du moins de ce côté. » Dans l'après-midi, Jean s'est présenté au poste et nous avons pu parler du pays et faire connaissance. Il faudrait des pages pour raconter cette année qu'il a vécue en Allemagne!

« Nous étions environ trois cents prisonniers et sept cent cinquante requis dispersés en plusieurs kommandos. Le but de Jean était de faire la liaison entre nous, c'est-à-dire de nous grouper. Il a formé et mis sur pied l'entr'aide à Freital; il allait, après ses douze heures de travail, de kommando en kommando, en secret, et là il parlait au nom des camarades hospitalisés et revenait le soir, fourbu, brisé, mais toujours content, avec ce qu'il avait pu récupérer pour ses chers malades. Il a fait naître l'esprit de solidarité dans des conditions très diffici-

les, car nous n'avions pas suffisamment de vivres. Jean, avec son sourire, disait : « Tu fumes, c'est que tu as du tabac, n'aurais-tu pas une seule cigarette pour mes malades ? » Impossible de refuser.

« Quand je recevais mes colis, car j'étais son intime, il me disait : « Tiens, tu as des biscuits, tu sais il m'en faudrait pour un tel. » Je lui disais : « Prends. » Quant à ses colis, il faisait deux parts : « Cela, disait-il, c'est trop bon pour moi, ce sera pour mes visites. »

« C'est aussi grâce à Jean qu'un grand nombre de requis ont pu faire leurs pâques en 1944. Voici son système.

« A Freital, comme d'ailleurs partout en Allemagne, défense absolue de se grouper. Un prêtre, prisonnier à Siemans-Glass, le plus fort kommando de notre région, faisait en terme allemand « l'homme culturel », ce qui veut dire que, dans une dizaine de kommandos, à tour de rôle, il disait la messe, ce qui a permis à Jean de faire confesser les Français à Freital.

« Quand ce prêtre venait d'un kommando, nous l'accostions dans la rue et, l'un après l'autre, en marchant, nous nous confessions. La communion, nous l'avons reçue à l'église catholique de Freital. Ce n'est qu'un aperçu du rôle joué par Jean Collé en Allemagne. Sa charité allait à l'extrême : il ne gardait rien pour lui. Je l'ai vu donner ses bonnes chaussures et garder les mauvaises. Ses supports-chaussettes, il en a fait cadeau à un malade lunatique qui se croyait squelette et à qui il en fallait à tout prix. Jean, pour lui faire plaisir, lui dit : « Tiens, je te les prête, en France, tu me les rendras. » Et toujours avec le sourire... Combien d'autres anecdotes ne pourrais-je pas citer sur lui ?

« Je crois Jean au nombre des élus qui nous regardent du ciel.

« BÉCHU FRANÇOIS,
maçon au bourg de Plouvorn
(Finistère). »

Plougouvin.

« Je l'ai vu, par un hiver très rigoureux, partir sans même avoir mangé la maigre ration à laquelle nous avions droit, pour soulager ceux qui souffrent. Et grâce à lui, beaucoup ont eu la joie de revoir la France. Lui qui nous donnait du courage, qui nous donnait les nouvelles, était malade lui-même, mais ne voulait pas repartir en France, car il nous disait que son devoir était de rester parmi nous.

« JEAN MAHÉ. »

Saint-Germain-en-Laye.

« C'est avec grand plaisir que je me rappelle notre bon camarade Jean. Nous ne pouvons l'oublier. Je parle au pluriel, car je ne peux concevoir qu'un seul de tous ceux qui l'ont connu puisse l'avoir oublié.

« Un jour que nous parlions seuls, à l'auberge où nous logions, comme je lui faisais entrevoir qu'en guise de remerciements pour tout le dévouement, le temps qu'il donnait à tous ses camarades, malades, blessés, cafardeux, qu'il remontait moralement, il se pourrait qu'il ne reçoive que l'indifférence, l'oubli, il me fit cette réponse : « Je le sais, mais qu'importe » ; réponse venant directement de sa bonté d'âme, de son cœur généreux.

« A cette époque, il commençait à avoir de l'inquiétude au sujet de son activité patriotique.

« Ne fallait-il pas que Jean, là aussi, donnât son temps, sa vie peut-être, pour ce genre de résistance à l'intérieur du pays ennemi ?

« Après avoir sauvé son existence, pourquoi a-t-il fallu que Dieu le rappelle à lui, si jeune, brisant net son œuvre admirable ?

« Que vous dirai-je de plus ? Simplement, sincèrement, que Jean Collé fut admirable, par son cœur, sa droiture, sa bonté, sa charité.

« G. PLEDEL. »

La Montagne.

« Je le connus à Dresde où, en fraude, je me trouvais à une réunion de grands séminaristes. Depuis lors, souvent nous revenions de cette ville ensemble, par le train. Les sujets abordés — avec notre vie intérieure personnelle, la sienne était très vivante — étaient surtout les différentes façons de prendre contact avec les camarades pour tâcher de les amener ou de les ramener au Christ. Du fait de notre situation respective, lui requis et moi prisonnier, nous ne pouvions nous voir l'un et l'autre autant que nous l'eussions désiré.

« Mais ce que je puis dire, c'est qu'il avait une véritable hantise des âmes, au point que parfois les pas et démarches qu'il entreprenait pour les atteindre le fatiguaient plus qu'il n'eût été raisonnable, ce dont il ne voulait pas entendre parler. J'ai su par témoignage certain qu'il eut une grosse influence sur ses camarades. Il organisa même des cercles d'études qui, dans la mesure des possibilités, très restreintes vous le pensez, « la police étant partout », eurent de très heureux résultats.

« De plus, très régulièrement, il visitait les hôpitaux des environs, apportant, en plus des dons matériels, le don de son cœur, le plus beau de tous.

« Celui qui eût pu parler davantage de Jean a, comme lui, pris la direction du ciel : l'abbé Pierre de Porcaro.

« Pour ma part, j'arrive à penser, et je connaissais très bien Jean, que Dieu se plaît à prendre très tôt les plus belles fleurs.

« Je suis persuadé, en effet, que Jean jouit de la plénitude du bonheur. Et je suis bien plus tenté de le prier que de prier pour lui.

« MARCEL COUTEAU. »

Le Saulchoir.

« Lui en Allemagne et moi en Norvège, je reçus de lui le *Trait d'Union* accompagné chaque fois d'un petit mot.

« Je voudrais dire l'impression que je garde de ces quelques rencontres et de ces billets. Certes, ce sont des souvenirs lointains déjà, et bien des événements auraient pu les effacer. Mais, au contraire, Jean était, je crois, de ceux que l'on aime et dont on se souvient même après de furtives rencontres. Son regard droit, sa simplicité attiraient.

« Une impression que je garde très vive est celle de la confiance paisible en la Providence de Dieu, dont témoignaient les billets accompagnant le *Trait d'Union*. Je ne me souviens plus des termes qui l'exprimaient, mais cela m'avait frappé.

« Un autre trait dont je garde le souvenir : son désir de témoignage évangélique. Ceci est fondé sur une lettre adressée au P. Caillot entre l'institution de S.T.O. — février 1943 — et mon départ de Saint-Jean — 28 mars 1943.

« Cette lettre avait suscité d'assez vives réactions parmi les élèves du séminaire. Jean, alors à Brest, y disait son intention de partir avec des milliers de jeunes travailleurs alors déportés vers l'Allemagne. Il y marquait une conscience très vive du besoin de ferment chrétien au milieu de cette masse qui manquerait sans doute de témoins du Christ. Là, encore, je ne puis vous citer son texte. Peut-être le P. Caillot l'a-t-il conservé ? Sa perception, en tous cas, était nette et vigoureusement exprimée, sinon bien comprise de tous ses confrères. Je crois qu'il serait intéressant de retrouver cette lettre (1).

« A. CHARPENTIER. »

(1) Voir lettre du 8-mars 1943.

Nancy.

« Nous fûmes étonnés, un soir, d'apprendre que, de Brest, où on lui offrait une situation de tout repos pour échapper au travail forcé qui touchait sa classe, il avait décidé de partir volontairement en Allemagne pour aider ses camarades ouvriers, dans le dur et périlleux exil qui les attendait.

« Ce sont les dernières nouvelles que nous reçûmes de lui. Depuis, nous avons appris sa mort héroïque à Brest.

« A. OEKHRING. »

Stotzeville.

« Quand vint le moment du recensement pour le service obligatoire, Jean eut l'idée de partir pour l'Angleterre (en barque de pêche), mais en fait (notre supérieur nous l'apprit plus tard), il préféra rester avec ses anciens camarades pour les aider à tenir « le coup » en Allemagne. Au lieu de revenir au séminaire après le recensement, comme les autres séminaristes (nous avions un sursis comme étudiants), il préféra partir immédiatement avec les ouvriers.

« Souvent, notre supérieur nous donnait de ses nouvelles. Je me souviens d'un soir où il nous lut une lettre de Jean. En entrant à l'usine le matin, Jean récitait les prières que le prêtre prononce au bas de l'autel, il offrait son travail et celui des autres, c'était sa messe à lui.

« Je l'aimais, mais je n'ai pas réellement souffert, on ne souffre pas vraiment quand de tels chrétiens quittent la terre. De la manière dont il s'était donné à Dieu et à ses frères, il ne pouvait manquer d'aller droit à la maison du Père, où il doit maintenant prier pour nous tous.

« Abbé G. Pasco. »

Lisieux.

« Un fait : son action dans l'équipe sportive de Saint-Jean, qu'il animait par son entrain d'autant plus profond qu'il était discret.

« Une conversation : sur son travail de dessinateur à bord du Richelieu.

« Un détail : sa présence au travail manuel, où son sourire était partout source de joie...

« Son sourire, son esprit de dévouement, le rayonnement de sa paix intérieure, de sa charité faite d'effacement, reflets d'une vie spirituelle très intense. Toutes ses richesses spirituelles nous semblent avoir été si profondes en lui qu'elles paraissaient toutes naturelles, et si naturelles que ce n'est qu'après coup qu'on s'en rend compte.

« L'âme de Jean est à découvrir beaucoup plus de l'intérieur que dans des actions d'éclat.

« Pour comprendre Jean et tout le travail de la grâce en lui, il faut *méditer* sa vie : le sourire de ses photos, l'esprit sacerdotal de ses écrits, comme celui de sa belle prière contenue dans son *Trait d'Union* de novembre 1943. C'est là, dans la méditation et la prière, que l'âme de Jean doit être recherchée, découverte, exprimée.

« Nous demandons à Dieu de conduire selon ses dessein la gloire de son nom et l'édification de tous ceux qui liront la vie de Jean, par la mise en lumière de l'action divine en lui.

« MM. ROUET, GREFFIER, ANTONIOTTI. »

Changis.

« J'encourage ce travail qui perpétuera son héroïque sacrifice et stimulera, je l'espère, ses lecteurs à s'en montrer dignes.

« Conscientieux, travailleur, pieux, dévoué, tel il nous

est apparu à tous. Et notre Père Économe se plaisait à rappeler qu'il avait trouvé en Jean un excellent collaborateur pour les travaux manuels dans le séminaire, un bon *factotum*, comme nous disons.

« Je crois, d'ailleurs, qu'à l'exemple des vrais héros, Jean devait révéler ses riches qualités à l'heure du sacrifice. « Les fruits révèlent la qualité de la sève. »

« Puissent tous nos séminaristes marcher dans le sillage de leur héroïque aîné.

« R. P. THIOUT. »

Talence (Gironde).

« Officier au 19^e régiment d'infanterie à Brest en 1920, j'ai été amené à connaître le patronage Saint-Louis de Brest, en raison de la tenue exemplaire des patronés qui servaient à ce régiment. Je m'y intéressais bien vite, et pendant vingt ans j'ai collaboré très activement avec M. Cozanet, puis avec M. Belbéoch.

« J'ai bien connu Jean Collé et sa famille. Je l'ai connu jeune collégien à Saint-Louis et au patronage, surtout après sa sortie du collège.

« C'était un garçon très intelligent, d'un caractère droit. Il faisait partie de la J.O.C. et il en avait l'enthousiasme, le désir de ramener à Dieu ses jeunes camarades. Il avait pris de l'ascendant sur eux, et savait les entraîner — dans la joie — vers une vie d'apostolat qui était la sienne.

« Je n'ai pas été étonné quand j'ai appris qu'il voulait devenir prêtre.

« J'ai été fort peiné de sa mort, et de celle de sa sœur que j'ai connue tout enfant.

« Jean Collé serait devenu un véritable entraîneur des jeunes vers une vie meilleure. Les ressources de son esprit, son entrain, sa gaité, la droiture de son caractère lui eussent permis d'entraîner beaucoup de jeunes vers

une vie chrétienne intense, et vers le bonheur véritable basé sur la paix du cœur.

« Je regrette de ne pouvoir donner des preuves plus précises de la haute valeur de Jean Collé tel qu'il m'est apparu dans les rapports que j'ai eus avec lui. Tout ce que je possédais à Brest a été brûlé.

« Capitaine PEUBE'LOCOU. »

Saint-Brieuc.

« Jean a été pour moi non seulement un excellent camarade, mais plus qu'un frère, et la vie de celui qui fut absolument parfait durant le court séjour qu'il a passé parmi nous ne sera jamais assez commentée.

« Il est un modèle et un exemple pour les générations futures.

« Il m'a tenu au courant de sa décision de donner toute sa vie au Christ qu'il aimait tant.

« Jean était déjà un merveilleux apôtre, c'est pourquoi le bon Dieu l'a appelé.

« JEAN QUEMENER. »

Brest.

« Je tiens à dire toute l'admiration que je porte à Jean et à Antoinette, et toute la confiance que je place en eux.

« Le pauvre monde a bien besoin de telles puissances d'intercession.

« Je note particulièrement toute la serviabilité de Jean.

« Servir purement, totalement, tel a été le souci qui l'a fait s'élever au haut sommet, au total don de lui-même pour Dieu et les âmes.

« R. LE GALL. »

Quimper.

« Pendant mon séjour à Saint-Louis de Brest, d'octobre 1939 à août 1941, j'ai connu Jean Collé, mais en coup de vent... assez cependant pour pouvoir affirmer qu'il m'a fait une profonde et excellente impression.

« Il était extrêmement sympathique, nature droite et généreuse, sa belle âme transparaissant tout entière dans ses yeux d'enfant, où se lisaient la candeur et la fermeté.

« Son attitude recueillie et franche m'a toujours frappée. Il avait une piété profonde et virile, très communicative.

« Dans les conversations que j'eus, presque par hasard avec lui, aux abords de l'église Saint-Louis, nous parlions volontiers de questions sérieuses, d'apostolat, de foi dans la vie, de cran dans l'affirmation de sa foi.

« De Jean, je garde le souvenir du jeune homme hanté par le désir de faire de sa vie quelque chose de grand et de beau. Sa compagnie était réconfortante pour tous ceux qui l'approchaient, il avait l'âme bien trempée, sereine, haut placée.

« Puisse-t-il de là-haut intercéder pour nous.

« Abbé GUERCH. »

Montfort.

« Sur Jean, je trouve qu'il n'y a qu'une seule chose à dire qui englobe tout : par son caractère, sa bonté, son grand désir de se dévouer, il n'était pas fait pour tous les mensonges du monde; on ne pensait pas trouver meilleur. Quoique très gai, large d'idées, il savait se mettre à la portée de tous et plaire à tous.

« Mme ALLANIC. »

Prat-ar Coum.

« Nous avons connu ce charmant garçon dès sa plus tendre enfance.

« Nous avons pu apprécier ses qualités morales, son esprit plein d'idéal, ses sentiments élevés.

« Son attitude, durant le siège de Brest, fut admirable, et sa mort fut son apothéose. Nous ne pouvons penser à Jean sans nous attendrir, et pourtant sa mort fut celle d'un héros sublime.

« Mme MADEC. »

Quimper.

« Vous savez quelle fut là-bas son œuvre. Son zèle et l'influence qu'il s'était acquise firent soupçonner en lui le prêtre. Il fut renvoyé en France, et nous arriva à Brest quelque temps avant le siège. Sa santé était ébranlée par les privations, mais il n'avait rien perdu de son ardeur et de son courage.

« Dès le début du siège, il fut tout entier au service de la population réfugiée dans les abris. Le jour de l'exode, 14 août, il s'est dépensé sans compter pour aider à l'évacuation des malades et des vieillards. Au soir de cette journée harassante, je l'ai rencontré dans l'abri Wilson, presque désert (nous n'y étions plus que cent soixante ou cent soixante-dix). Comme sa sœur et lui étaient si jeunes, je lui ai dit ma surprise de les voir rester à Brest : « Pourquoi n'êtes-vous pas partis ? Votre place n'est pas ici. — Nous sommes de la défense passive. Il y aura du travail à faire. Nous resterons jusqu'au bout. »

« La nuit devait être tragique. Vers neuf heures, des coups de feu retentirent en ville. Peu après, un agent de ville tué, rue Louis-Pasteur, fut amené dans l'abri. Cette mort fit apprendre qu'un combat s'était engagé. Malgré le danger, Jean sortait à tout instant et suivait les péri-

péties de la lutte. Vers dix heures, il vint me dire : « Le combat se déroule maintenant autour de l'église Saint-Louis, on tire sur la tour de l'église. » Le fait me fut confirmé par d'autres tôt après. Aussitôt, j'ai deviné le péril que courait Saint-Louis. Mais que faire ?

« Une demi-heure plus tard, l'abri fut envahi par les Allemands. Les arrestations commencèrent. Je fus conduit par eux à l'abri du lycée pour y être interrogé sur ce qui se passait à l'église. Vers une heure trente, on m'autorisa à passer le reste de la nuit à l'abri Wilson. En sortant du lycée, je vis l'église en flammes. On ignorait encore la chose dans l'abri. Quelque temps après, Jean vint me trouver, croyant m'apprendre la nouvelle. « Votre église est en feu ! » Ce fut partout la consternation. Il revint plus tard me dire : « Maintenant la tour brûle. » Je ne me souviens pas de lui avoir parlé ensuite. A huit heures, j'ai dû quitter l'abri et j'ai été emmené à la prison de Pontaniou.

« Relâché dans l'après-midi de ce 15 août, j'ai été de nouveau poursuivi le 16. Mon ministère était fini. J'ai pu, le lendemain, m'échapper de Brest.

« La mémoire de Jean mérite d'être gardée et son exemple de servir aux jeunes d'aujourd'hui.

« Chanoine COURTET,
Curé-archiprêtre de la cathédrale
de Quimper. »

Servir,
C'est n'être plus soi,
C'est n'être plus à soi.
C'est n'avoir presque pas de droits,
C'est n'avoir que des devoirs.
C'est ne point connaître son intérêt propre :
C'est,
En tout cas,
Le sacrifier toujours à l'intérêt général.
C'est penser,
Vouloir,
Agir en fonction des autres.
C'est vivre
Et parfois mourir pour le bonheur de tous,
Dans l'amour de Dieu.

(P. BROTTIER.)

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de Son Excellence Monseigneur Fauvel	7
Lettre de M. le chanoine Gaillot	9
INTRODUCTION, par G. Duhamel de l'Académie Française.	11
I. — L'enfant et l'adolescent	13
II. — Changis-Saint-Jean	37
III. — Brest	67
IV. — Freital II	81
V. — Retour et holocauste	140
VI. — Témoignages	151



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 NOVEMBRE 1950
PAR L'IMPRIMERIE AUBIN
A LIGUGÉ (VIENNE)

D. L., 4^e trim. 1950.
Édit, n° 3217. — Impr., n° 634.

Imprimé en France.

P. LETHIELLEUX, EDITEUR, 10, rue Cassette, PARIS (6^e)

LA COLLECTION « APOTRES D'AUJOURD'HUI »

Présente quelques unes de ces âmes, dont on peut dire qu'elles ont été à l'avant-garde de l'apostolat contemporain.

A. PORTALUPPI

L'ÂME RELIGIEUSE DE CONTARDO FERRINI
(1859-1909)

R. P. RUGGIERO, Barnabite

CHERUBIN MEROLLA (1910-1930) : Apprenti missionnaire

Ch. Merolla voulait être missionnaire, mais mourrait à 20 ans, miné par la maladie et après avoir triomphé de terribles tentations de doute et de désespoir.

A. O' RAHILLY et R. P. LEMAIRE S. J.

LE PÈRE WILLIAM DOYLE

Apôtre et ascète (1876-1917)

Un héros irlandais, qui reste quand même vraisemblablement humain. A 44 ans, il tombe glorieusement dans les Flandres comme aumônier militaire.

Od. JACOBS et Ed. NED

EDOUARD POPPE, prêtre : (1890-1924)

Âme franciscaine, éprise de pauvreté, âme naïvement martiale, âme sacerdotale et eucharistique. Le rayonnement de ce prêtre torturé par les souffrances morales et physiques est intense.

Henri DAVIGNON

LA SIMPLE HISTOIRE DU PÈRE PETIT

Médecin des âmes (1811-1914)

Jésuite belge, dont la cause est introduite et qui fut un remarquable directeur de conscience.

M. C. GARNIER-AZAIS

LE CARDINAL MANNING : Prélat des ouvriers (1808-1892)

Anglican converti, précurseur dans le domaine social

Francis DELVAUX

JEROME JAEGEN : Banquet mystique (1874-1919)

Un ingénieur de grande industrie, qui devint directeur de banque et qui fut au milieu du tracassé des affaires. le saint du silence.

Chanoine Maurice LE BAS

PIERRE DE PORCARO (1904-1945)

Prêtre-Ouvrier (S. T. O.) mort à Dachau

Imprimé en France par G. BRIQUET, Paris.

Collection « APOTRES D'AUJOURD'HUI » X

MYRIAM MONTFORT

MYRIAM
MONTFORT

JEAN COLLÉ

Paris VI^e
LETHIELLEUX, éditeur

UN MILITANT BRESTOIS

JEAN COLLÉ

1921-1944

P. LETHIELLEUX, éditeur

fb
922
COL